
Université de Montréal

De Marx à Lénine
Étude sur les origines et l'évolution doctrinale du léninisme

Par
Arnaud Héту

Philosophie, Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de maîtrise en philosophie, option recherche

Mai 2020

© Arnaud Héту, 2020

Université de Montréal
Philosophie, Faculté des arts et des sciences

Ce mémoire intitulé

De Marx à Lénine
Étude sur les origines et l'évolution doctrinale du léninisme

Présenté par

Arnaud Héту

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes

Jonathan Simon

Président-rapporteur

Christian Nadeau

Membre du jury

Peter Dietsch

Directeur de recherche

Résumé

L'objectif de ce mémoire consiste à proposer un nouveau cadre de référence conceptuel pour aborder le marxisme et, *a fortiori*, son interprétation léniniste. Nous retraçons dans l'œuvre de Karl Marx (1818-1883) deux paradigmes élaborés successivement : le paradigme anthropo-métaphysique, compris à la fois en tant que continuité et rupture avec la philosophie classique allemande, et le paradigme économique-historique, qui supporte la théorie du matérialisme historique. Nous démontrons que le paradigme économique-historique s'est consolidé sur la base du paradigme anthropo-métaphysique de manière à lui conférer une systématique scientifique. Pour saisir les fondements du léninisme, nous décidons de circonscrire notre investigation à trois notions clefs à partir desquelles il sera possible d'évaluer l'apport original de Lénine comparativement aux écrits de Marx: (1) l'alliance du prolétariat et de la paysannerie, (2) le rôle d'avant-garde du parti et (3) la dictature du prolétariat et la violence politique. Nous constatons que l'interprétation léniniste de chacune de ces trois notions s'appuie sur un certain nombre de concepts ou de textes présents dans le corpus marxiste. De ce constat, notre tâche consiste à déterminer à partir de quelle grille de lecture paradigmatique du marxisme le léninisme a pu s'édifier en tant que doctrine.

Mots-clefs : Matérialisme historique, Communisme, Marxisme, Léninisme, Marxisme-léninisme, Bolchéviks, Dictature du prolétariat, Révolution russe, Union soviétique, Marx, Lénine.

Abstract

The aim of this paper is to offer a new conceptual framework within which to study Marxism and, *a fortiori*, its Leninist interpretation. We retrace in the works of Karl Marx (1818-1883) two paradigms elaborated consecutively: anthropo-metaphysical paradigm, understood as both in continuity and in rupture with German classical philosophy, and economico-historical paradigm, which conveys the theory of historical materialism. We demonstrate how economico-historical paradigm consolidates itself on the basis of anthropo-metaphysical paradigm in order that the latter yield scientific systematicity. To grasp the foundations of Leninism, we restrain our investigation to three key notions from which to evaluate Lenin's original contribution to the writings of Marx: (1) the alliance of the proletariat and the peasantry, (2) the vanguard role of the party, and (3) the dictatorship of the proletariat and political violence. We note that the Leninist interpretation of each of these notions rests on a certain amount of concepts or positions present in the Marxist corpus. From this ascertainment, our task is to establish from which paradigmatic framework Leninism has established itself as a doctrine.

Keywords: Historical materialism, Communism, Marxism, Leninism, Marxism-Leninism, Bolsheviks, Dictatorship of the proletariat, Russian Revolution, Soviet Union, Marx, Lenin.

Table des matières

Résumé	i
Abstract	ii
Table des matières	iii
Remerciements	iv
Introduction: problématique et méthodologie	1
1. Karl Marx et le marxisme	3
1.1 Le paradigme anthropo-métaphysique du marxisme : continuité et rupture avec la philosophie classique allemande	6
1.1.1 La réalisation de l'homme à travers le travail.....	7
1.1.2 Aliénation et propriété privée chez Marx	10
1.1.3 L'abolition du libre marché comme composante centrale dans l'instauration du communisme	12
1.2 Vers un nouveau paradigme scientifique : la théorie marxiste du matérialisme historique	16
1.2.1 La division du travail : étapes historiques et modes de production successifs	20
1.2.2 De l'émergence du capitalisme à son dépassement subséquent vers le communisme.....	24
1.2.3 Déploiement universel du capitalisme et mode de production asiatique.....	31
1.2.4 Marx et la Russie : regard sur une problématique théorique et politique.....	34
1.3 Conclusion	44
2. Lénine et l'édification du léninisme	47
2.1 Le problème agraire	50
2.1.1 Lénine et l'approche marxiste du problème agraire	51
2.1.2 <i>Le développement du capitalisme en Russie</i> (1899).....	52
2.1.3 Conséquences de la position de Lénine au regard de la théorie marxiste du matérialisme historique	56
2.1.3.1 <i>L'interprétation léniniste de la « révolution en deux phases »</i>	56
2.1.3.2 <i>La lutte des classes à la campagne</i>	59
2.2 Vers la dictature du prolétariat	67
2.2.1 Le rôle du parti selon Lénine	67
2.2.1.1 <i>Que faire? (1902) Le parti comme organisation clandestine de révolutionnaires professionnels</i>	67
2.2.1.2 <i>La Révolution de 1905 : évolution et adaptation de la conception léniniste du parti</i>	73
2.2.2 De la Révolution de Février à janvier 1918 : positions et tactiques de Lénine.....	75
2.2.3 La théorie léniniste de la dictature du prolétariat	84
2.2.4 Considérations critiques.....	99
2.3 Conclusion	102
Conclusion	105
Bibliographie	107

Remerciements

Je tiens à exprimer toute ma gratitude envers ceux et celles sans qui ce mémoire n'aurait pu voir le jour. Mon directeur, Peter Dietsch, pour ses conseils judicieux, sa patience et, surtout, pour m'avoir accordé sa confiance.

Mes chers parents, Michel Hétu et Danielle Clermont, pour leur support sans faille tout au long de mes études.

Enfin, Catherine Lambert, pour sa correction vaillante et sa présence, pour nos regards et jeux dans l'espace.

Introduction : problématique et méthodologie

L'effondrement de l'Union des républiques socialistes soviétiques (URSS) en 1991 représente l'un des événements les plus marquants de l'histoire contemporaine. Elle signe la disparition non seulement du premier régime communiste à avoir vu le jour, mais aussi de celui dont l'influence fut la plus déterminante dans la configuration géopolitique du 20^e siècle. Depuis son édification en 1917 sur les ruines de l'Empire des tsars, tous les régimes communistes qui émergeront à la suite de l'URSS s'appuieront, suivant des degrés variés, sur les principes tactiques et théoriques du « marxisme-léninisme ». Bien que les deux termes puissent se recouper, nous établirons d'emblée une distinction entre le « marxisme-léninisme », consacré dans les années 1920 en tant qu'idéologie officielle du régime soviétique, et le « léninisme », doctrine élaborée par Vladimir Ilitch Oulianov (Lénine) à partir de l'interprétation des écrits et des théories de Karl Marx (1818-1883). En restreignant notre investigation à une période s'étalant du 19^e siècle jusqu'à l'adoption en 1921 de la Nouvelle politique économique (NEP) voire jusqu'à la mort de Lénine (1870-1924), nous espérons cerner, de manière plus succincte, les origines et l'évolution doctrinale du léninisme. Sur la base de cette étude, nous serons en mesure d'aborder la question de la légitimité de l'interprétation que fait Lénine du marxisme.

L'objectif de ce mémoire consiste à proposer un nouvel angle de réflexion conceptuelle pour aborder le marxisme et, *a fortiori*, son interprétation léniniste. Il s'agira, par le fait même, d'éviter deux erreurs méthodologiques fréquentes qui entravent une juste compréhension du marxisme. La première erreur consiste à sélectionner ce qui, dans l'œuvre de Marx, doit être considéré comme étant fidèle à l'esprit du marxisme. À partir de ce découpage, certains commentateurs établissent une comparaison avec le léninisme sur la base de critères prédéterminés. Trop souvent, pareille méthode conduit à faire du marxisme un « bloc » monolithique. Elle néglige la complexité et l'évolution paradigmatique de la réflexion de Marx, au risque de rejeter des pans entiers et essentiels de sa doctrine. La seconde méprise méthodologique réside, à l'inverse, dans une forme de relativisme théorique. Dans ce cas, il arrive généralement que l'on prélève, hors de son contexte, une citation où Marx aurait déclaré ne pas être « marxiste » et l'on cherche à présenter ce dernier comme un auteur n'étant jamais parvenu à élaborer une théorie complète. Or, si l'œuvre de Marx n'est pas exempte d'ambiguïtés théoriques, pareille méthode nous empêche de saisir le marxisme dans sa cohérence doctrinale, comme noyau interprétatif ayant mené historiquement à l'émergence de courants idéologiques et d'organisations politiques diverses pouvant néanmoins légitimement se réclamer du marxisme.

Les difficultés inhérentes à l'interprétation du marxisme résident dans sa prétention à concilier théorie et *praxis* (pratique) révolutionnaire. Cette simple ambition du marxisme nous empêche de le

considérer comme une science à part entière : il s'agit d'une doctrine philosophique qui prend en compte l'activité concrète des hommes ainsi que leur capacité à transformer leurs conditions d'existence. Néanmoins, nous verrons que la prétention à la systématique théorique traverse l'œuvre de Karl Marx, qui aspire à fonder une science. À partir de ces deux pôles que sont la théorie et la *praxis*, nous entendons offrir une cartographie conceptuelle du marxisme en distinguant deux paradigmes qui s'y entrecroisent : le paradigme anthropo-métaphysique et le paradigme économique-historique (ou scientifique). Nous définissons la notion de « paradigme » comme une « vision du monde » ou une « conception du monde » schématique et spécifique qui sous-tend un ensemble de paramètres et de concepts de manière à leur conférer une cohérence.

Dans la première partie, nous nous pencherons sur le marxisme à partir d'une compréhension des deux paradigmes qui le traversent. Méthodologiquement, nous avons eu tendance, autant que possible, à préférer les textes signés de la main de Karl Marx lui-même. Bien que l'œuvre de Marx soit intimement liée à celle de Friedrich Engels (1820-1895), il n'en demeure pas moins que des différences importantes peuvent être observées entre les deux auteurs. Parmi celles-ci, notons par exemple un accent mis par Engels sur les volets « déterministe » et « rationaliste » du marxisme, paramètres que nous associerons au paradigme économique-historique. Outre une étude paradigmatique du marxisme, nous chercherons, dans la première partie, à mettre en lumière certains écrits ou correspondances de Marx qui sont riches en information pour saisir ses positions personnelles concernant divers enjeux contemporains. À chaque fois, nous serons en mesure d'évaluer si ces prises de position s'accordent ou non avec les préceptes de sa propre doctrine.

Puis, dans la deuxième partie, nous aborderons le léninisme en tant que forme populiste de marxisme. Nous verrons en effet que l'*intelligentsia* radicale russe ainsi que les *narodniki* (socialistes agrariens ou « populistes ») auront une influence décisive sur l'interprétation léniniste des thèses et des écrits de Marx. Pour saisir la spécificité du léninisme et évaluer l'apport original de Lénine au marxisme, nous proposerons de circonscrire notre investigation à trois notions clefs : (1) l'alliance du prolétariat et de la paysannerie, (2) le rôle d'avant-garde du parti et (3) la dictature du prolétariat et la violence politique. Nous verrons que ces trois notions se recoupent au sein d'une même doctrine foncièrement *tactique*, tout entière orientée vers la prise effective du pouvoir par une organisation révolutionnaire. De fait, sous la pression des événements contemporains, le léninisme subira une évolution doctrinale tributaire de sa flexibilité tactique. Notre objectif consistera à circonscrire conceptuellement cette évolution de manière à offrir une compréhension cohérente du léninisme.

1. Karl Marx et le marxisme

Afin de déterminer si le léninisme constitue une interprétation légitime du marxisme, il convient d'abord de faire ressortir la spécificité du marxisme en tant que doctrine ayant émergé au milieu du 19^e siècle. Dans l'emblématique *Manifeste du parti communiste* (1848), Karl Marx et Friedrich Engels écrivent que leur théorie peut être résumée en une seule formule : « abolition de la propriété privée ».¹ À cette formule, il faut néanmoins ajouter son corolaire, l'abolition du libre marché, comme partie intégrante d'un programme plus vaste visant l'abolition du mode de production capitaliste et l'instauration d'un système communiste à l'échelle planétaire. Dans le schéma marxiste, le communisme représente tout à la fois la réconciliation de l'homme avec son essence d'*homo faber*² et l'émancipation collective de l'humanité jugée en fonction du degré de contrôle rationnel et conscient exercé sur la nature et sur les rapports sociaux. D'un côté, l'abolition de la propriété privée signifie la suppression du salariat et de l'aliénation (*Entfremdung*) de l'ouvrier séparé, par le système capitaliste, de l'activité productrice (le travail) et du résultat de celui-ci.³ De l'autre, l'économie planifiée et dirigée de la société communiste constitue un dépassement (*Aufhebung*⁴) du libéralisme politique et économique. En effet, Marx estime que le libre marché est régi par des forces irrationnelles et aveugles qui subordonnent les individus à la loi de l'offre et de la demande. Au contraire, le communisme entend étendre la rationalité et la domination technique atteintes sous le capitalisme à l'organisation entière de la société de manière à remplacer les mécanismes du marché par « une production d'hommes librement associés, consciemment régulée en accord avec un plan établi »⁵. Enfin, l'abolition de la propriété privée et du libre marché forme le prélude à l'abolition des antagonismes de classes sociales après que les conditions objectives ayant mené à leur formation aient été supprimées. Par la situation historique singulière qu'occupe le prolétariat au sein du mode de production capitaliste, c'est à cette classe que revient la tâche révolutionnaire de mener la « lutte finale » vers l'abolition de toutes les classes, la restauration de l'unité sociale et l'émancipation de l'humanité.

Tel est le noyau doctrinaire du marxisme. Mais, ce qui caractérise encore plus spécifiquement le marxisme réside dans la théorie scientifique qui prévoit l'avènement du communisme à partir des lois

¹ MARX et ENGELS (1998 [1848]), p. 92.

² *Homo faber* caractérise anthropologiquement l'homme en tant que fabricant d'outils et producteur de ses propres moyens d'existence. Bien que Marx n'emploie pas spécifiquement ce concept, il nous servira néanmoins à catégoriser la conception marxiste de l'homme dans son rapport essentiel au travail.

³ MARX (1972 [1844]), p. 59.

⁴ Nous emploierons le terme « dépassement » (*Aufhebung*) dans sa connotation dialectique, héritée de l'usage qu'en fait Hegel. Dépasser, ou « sursumer », revient à supprimer tout en conservant ce qui a été dépassé. Ainsi, nous verrons que, selon Marx, le communisme ne peut advenir que comme un « dépassement » du capitalisme.

⁵ MARX, *Capital*, vol. I, New York, 1967, p. 98, cité à partir de WALICKI (1995), p. 42.

du développement des forces productives. C'est cette théorie complexe que la postérité désignera par le terme « matérialisme historique ». Développée de manière extensive pour la première fois dans *L'idéologie allemande* (1845), Louis Althusser y verra le moment de la « coupure épistémologique » : une rupture de Marx avec son passé « philosophique » (imprégné des influences « spéculatives », « idéalistes » voire « humanistes » de Hegel, Bauer, Hess, Feuerbach, etc.) et la fondation d'une nouvelle discipline scientifique et matérialiste.⁶ Cependant, Marx emploie, dès 1843, une épistémologie matérialiste pour critiquer la conception hégélienne de l'État et conclure que la sphère économique détermine, en dernière instance, la sphère politique.⁷ La thèse althussérienne de la « coupure » est donc irrecevable. En outre, elle contribue à occulter les fondements philosophiques et anthropologiques du marxisme. Plutôt que d'une « rupture », nous parlerons d'un déplacement de paradigme. Avec *L'idéologie allemande*, Marx s'engage dans un nouveau paradigme scientifique, le paradigme économique-historique, qui se superpose aux fondements anthropo-métaphysiques d'un ancien paradigme dont il ne reniera jamais les paramètres.

Ainsi, pour cartographier conceptuellement le marxisme et cerner la place qu'occupe le matérialisme historique dans l'œuvre de Karl Marx, nous nous appuyons sur l'interprétation de Martin Malia à laquelle nous joindrons les remarques de Friedrich Engels. Nous retiendrons ensuite ce qu'elles ont respectivement de valable pour édifier notre propre modèle. Premièrement, selon Malia, le marxisme comporterait deux niveaux : un apanage théorique et une structure philosophique (ou métaphysique) plus profonde. Le volet théorique se découperait en trois composantes : une sociologie (théorie de l'interrelation entre l'infrastructure économique et la superstructure juridico-politique d'une société), une théorie de l'histoire et une théorie de l'économie politique (théorie de la *plus-value*).⁸ Quant à la structure métaphysique profonde, au principe qui meut tout le système marxiste, l'auteur de *La tragédie soviétique* croit l'identifier dans le matérialisme dialectique, c'est-à-dire dans la méthode dialectique de Hegel appliquée au développement historique « réel ».⁹ Pour Marx, la méthode dialectique révèle les contradictions internes du mode de production capitaliste menant nécessairement à sa dissolution et établit le capitalisme en tant que « moment » de négativité en vue de son dépassement subséquent vers le communisme. Concrètement, la dialectique s'incarne dans l'antagonisme entre la bourgeoisie et le prolétariat, ce dernier étant appelé à renverser l'ordre bourgeois. Plus largement, la dialectique permet d'appréhender le développement historique dans la perspective de la lutte des classes. En tant que moteur des révolutions sociales et politiques, les luttes

⁶ ALTHUSSER (1965), p. 24.

⁷ AVINERI (1968), p. 39.

⁸ MALIA (1995), p. 53-56.

⁹ *Postface au Capital* (1873) dans MARX (1969 [1867]), p. 583.

de classes ont permis, à chaque époque, d'affermir un mode de production spécifique. Cela étant dit, il nous semble que la sociologie et la théorie de l'histoire de la « doctrine affichée » présentée par Malia se recourent dans le matérialisme historique.

Deuxièmement, de l'avis d'Engels, Marx aurait légué deux contributions majeures à l'histoire des sciences : le matérialisme historique et la théorie marxiste de la valeur.¹⁰ Engels considère que c'est sur la base de ces deux sciences que repose le « socialisme scientifique moderne. » Or, ces deux « découvertes » de Marx ne peuvent être pleinement comprises qu'à partir de la conception marxiste de l'homme consolidée à partir des années 1840. Par conséquent, si nous conservons l'idée de Malia selon laquelle le marxisme se compose structure philosophique plus profonde et d'un apanage théorique, nous nous apercevons que deux paradigmes se chevauchent et se superposent; le premier constituant le fondement du second. En premier lieu, Karl Marx élabore le paradigme anthropo-métaphysique: l'essence de l'homme comme *homo faber*, la propriété privée et l'aliénation, la dialectique comme méthode d'exposition privilégiée du mouvement d'ensemble de la réalité, la lutte des classes comme moteur de l'histoire, etc. Par la suite, Marx pose les jalons scientifiques de ce paradigme anthropo-métaphysique, ouvrant la porte à un nouveau paradigme, à une nouvelle nomenclature conceptuelle. Ce paradigme scientifique, ou économique-historique, recoupe, dans l'œuvre de Marx, les deux « théories » soulignées par Engels : la théorie marxiste de la valeur et le matérialisme historique. Par exemple, pour définir le rapport d'un paradigme à l'autre, nous dirons de la théorie marxiste de la valeur et de la *plus-value*, associée au « Marx de la maturité » (et exposée de manière systématique dans le *Capital* (1867)), qu'elle n'est que le développement scientifique de la conception dite « philosophique », voire « humaniste », du travail aliéné élaborée dans les *Manuscrits de 1844*.¹¹ Suivant le même raisonnement, la compréhension de la théorie marxiste du matérialisme historique demande une étude préalable de ses fondements anthropo-métaphysiques. C'est à cette tâche que sera dédiée la prochaine section.

¹⁰ ENGELS (1978 [1877]), p. 385.

¹¹ KOLAKOWSKI (1978), p. 132-133.

1.1 Le paradigme anthropo-métaphysique du marxisme: continuité et rupture avec la philosophie classique allemande

Si l'idéalisme allemand a pu être décrit comme une forme de théorisation de la Révolution française,¹² nous pourrions dire du marxisme qu'il s'est voulu une traduction en programme politique de la philosophie classique allemande.¹³ Karl Marx, qui ne s'est jamais caché d'être un « Bon Allemand » (*von Haus aus ein Deutscher*)¹⁴, cherchait, au début des années 1840, à remédier à l'arriération politique et économique de son pays natal comparativement à la France et à l'Angleterre. Il reprochait aux philosophes Allemands leur penchant à mener leurs révolutions dans le domaine de la « pensée pure »¹⁵ plutôt que sur le terrain de l'histoire. Néanmoins, Marx envisageait qu'à travers sa doctrine la supériorité de la tradition philosophique allemande pourrait s'imposer et fournir à l'Europe l'édifice théorique de la future révolution communiste.

Dès lors, on s'aperçoit que Karl Marx est tout à la fois en rupture et en continuité avec la philosophie classique allemande. D'une part, il est en rupture avec cette tradition. Selon lui, les philosophes n'ont fait qu'*interpréter* le monde de différentes manières. Or, l'ambition de Marx consiste à élaborer une doctrine qui soit en mesure de le *transformer*,¹⁶ de bouleverser radicalement les institutions occidentales et la société civile (*bürgerliche Gesellschaft*) bourgeoise. Mais, d'autre part, Marx est aussi en continuité avec l'héritage philosophique allemand. En effet, l'influence de Hegel et de Feuerbach est déterminante pour saisir les fondements anthropo-métaphysiques du marxisme. Car c'est en appliquant d'abord une méthode feuerbachienne aux problèmes philosophiques et juridico-politiques tel que formulés par Hegel¹⁷ que Marx est en mesure de concevoir l'unification de la théorie avec la *praxis* (pratique) révolutionnaire. Rappelons d'abord que Feuerbach s'était employé à révéler le caractère « anthropologique » de la théologie comme aliénation (*Entfremdung*) de l'essence de l'homme dans la figure de Dieu. L'homme s'appauvrit (s'aliène, devient étranger à lui-même) d'autant plus qu'il projette dans une entité transcendante les attributs mystifiés et divinisés de sa propre essence humaine. Chez Hegel, l'Esprit (*Geist*) cherche à se réaliser dans une constitution où règneront les principes universels du droit. La sphère juridique de la société civile ainsi que la propriété privée sont postulées comme stade accompli du déploiement de la Raison dans l'histoire. Or, Marx « démasque » la prétention à l'universalité des principes du droit et de l'État en démontrant leur caractère de classe,

¹² LICHTHEIM (1967), p. 3.

¹³ MALIA (1995), p. 44.

¹⁴ GUILLAUME (1915), p. 16.

¹⁵ MARX et ENGELS (1968 [1845]) p. 41.

¹⁶ MARX (1978 [1845]), p. 26.

¹⁷ AVINERI (1968), p. 10.

servant les intérêts économiques particuliers de la bourgeoisie. La révolution communiste représente un dépassement de l'aliénation objective et économique du prolétariat en abolissant la propriété privée et en réconciliant l'ouvrier avec son activité productrice.

1.1.1 La réalisation de l'homme à travers le travail

Notre étude portant sur le rôle du *travail* chez Marx s'appuiera principalement sur les *Manuscrits économique-philosophiques de 1844* (ou *Manuscrits de Paris*). Étant donné que les *Manuscrits* n'ont été publiés pour la première fois en version partielle qu'en 1927, Lénine et les bolchéviks n'ont pu y avoir accès. Néanmoins, ce document nous permet de saisir les fondements du paradigme anthropo-métaphysiques du marxisme qui n'en seront pas moins présumés par le léninisme. On y retrace l'influence de Hegel et de Feuerbach sur la conception marxienne de l'être humain comme *homo faber*.

Sur un plan métaphysique, la notion marxienne de « travail » (*Arbeit*) est tributaire d'une conception dialectique de la réalité objective (*Objektivität*) comme produit de la médiation entre le sujet (l'homme, la conscience) et l'objet (la nature). Selon cette conception, la catégorie de l'« objet » n'est pas une entité figée, une donnée brute et inaltérable. Au contraire, l'objet (la nature) se concrétise et acquiert un caractère humain à travers l'activité pratique consciente qu'est le travail. Ce faisant, le travail opère une mise en forme de la réalité immédiate de manière à lui conférer une dimension technique et historique.¹⁸ Dans le chapitre « Maîtrise et servitude » de la *Phénoménologie de l'Esprit*, Hegel fait du travail engendré par la figure de l'esclave un moment dialectique essentiel dans l'accession à la conscience de soi. En travaillant, l'esclave se familiarise avec les outils, la nature et le monde extérieur. Malgré le rapport de négativité et de servitude qu'il entretient face au maître, l'esclave qui transforme la nature se transforme lui-même en actualisant ses potentialités. À travers le travail, la négativité a l'effet d'une concrétisation « positive »: à terme, l'esclave, conscient de ses potentialités, est voué à « dépasser » (*aufheben*) son état naturel et à se reconnaître dans le monde qu'il a construit comme dans son œuvre. Tributaire d'un renversement dialectique, l'esclave se retrouve dans sa vérité comme « maître » de sa condition naturelle. Ainsi, Marx conçoit Hegel comme le philosophe ayant implicitement identifié le mouvement de l'histoire à un processus d'auto-engendrement progressif de l'homme par lui-même, comme résultat de son propre travail.¹⁹

Cependant, Marx soulève que ce processus de concrétisation (ou d'objectivation) est posé, dans la *Phénoménologie de l'Esprit*, comme un moment d'aliénation. L'objectivité s'y présente en effet comme un autre « moment » de négativité que doit encore dépasser la conscience de soi avant de se

¹⁸ KOJÈVE (1947), p. 28. Kojève a contribué à faire ressortir le caractère « proto-marxiste » du chapitre « Maîtrise et servitude ».

¹⁹ MARX (1972 [1844]), p. 132.

reconnaître pleinement dans sa nature essentiellement non-objective, c'est-à-dire spirituelle. C'est sur ce point précis que le naturalisme de Marx se butte à l'idéalisme de Hegel. Comme le souligne à juste titre Arnaud Theurillat-Cloutier, Hegel aurait, aux yeux de Marx, commis une erreur grossière en supposant que le simple fait de poser l'objectivité comme une détermination de la conscience de soi pouvait suffire à supprimer réellement la différence entre l'objet extérieur et la conscience.²⁰ Suivant ce procédé hégélien, l'objet n'est plus guère que « l'objet pensé ». Alors que Hegel faisait de l'objectivité une détermination vouée à être dépassée sur le plan de la conscience, Marx montre que la conscience de soi, exposée dans le système idéaliste de Hegel, est une construction conceptuelle, un acte d'abstraction cognitif d'un sujet humain concret et historique. Marx estime que Hegel oblitère la dimension « objective » de l'être humain. Chez Hegel, l'Esprit (*Geist*) universel souffle sur l'histoire et se sert de l'action des hommes pour se réaliser. À son tour, l'homme est appelé à se reconnaître dans sa dimension universelle et spirituelle à travers la médiation de la moralité, de l'art, de la religion et de la philosophie. Inversement, chez Marx, c'est l'homme en tant qu'être de besoins, qui, « avant de s'occuper de politique, de religion et de philosophie »²¹, doit d'abord se nourrir, se loger et se vêtir; l'homme saisi dans son rapport essentiel avec la nature, qui se réalise pour lui-même, à travers l'histoire, par son travail. La religion, les diverses croyances ne sont que des modes de rationalisation et de justification morale dérivées servant à légitimer certaines activités pratiques spécifiques de même que les rapports sociaux qui les sous-tendent.²²

Dans le chapitre des *Manuscrits* portant sur le « travail aliéné » (*Die entfremdete Arbeit*), Marx définit l'objectivation comme étant le processus à travers lequel le travail se concrétise, se cristallise dans un objet. Or, sur la base du naturalisme marxien, c'est l'essence objective de l'homme qui s'exprime à travers son activité pratique et qui prend forme dans le produit de son travail. En reprenant à son compte la conception du travail tirée de l'étude de Hegel, Marx confère à la notion de travail une étendue renouvelée et éminemment métaphysique : par le travail, l'homme est son propre créateur. L'homme est un être appartenant à la nature, mais il est aussi un « être générique »²³ (*Gattungswesen*), c'est-à-dire un être capable d'autoactivité (*Selbstätigkeit*). L'homme se distingue de l'animal en ce qu'il élève son activité vitale au rang d'activité consciente et voulue en vue de son auto-détermination rationnelle. L'activité vitale de l'homme, le travail, est donc davantage qu'un simple moyen de subsistance : il s'agit du mode privilégié à travers lequel celui-ci façonne ses propres conditions matérielles d'existence de manière à édifier un monde proprement humain. L'objectivation

²⁰ THEURILLAT-CLOUTIER (2013), p. 10.

²¹ ENGELS (1978 [1877]), p. 387.

²² AVINERI (1967), p. 76.

²³ MARX (1972 [1844]), p. 138.

par le travail correspond à l'extériorisation des potentialités de l'agir humain, d'où un processus d'humanisation de la nature, et de naturalisation des potentialités humaines.²⁴ À travers l'activité sociale pratique qu'est le travail, l'homme transforme la nature, développe ses facultés et, ce faisant, se transforme lui-même. Autant en rupture avec l'idéalisme qu'avec le matérialisme classique, l'humanisme naturaliste de Marx innove en conférant au travail le rôle anthropo-métaphysique central qui aurait dû lui revenir. Les philosophes l'ayant précédé ont commis l'erreur d'enfouir cette activité pratique sous le vocable de « l'Homme », de « l'essence de l'homme » abstraite et inaltérable, rendant caduque toute discussion portant sur le développement historique de l'être humain.²⁵ C'est pourquoi Marx énoncera, dans la VI^e Thèse sur Feuerbach, que l'essence de l'homme est « l'ensemble des rapports sociaux. »²⁶ L'humanisme naturaliste et athéiste de Marx est, à ses yeux, un matérialisme conséquent qui considère que l'essence de l'homme est elle-même le produit de l'histoire, c'est-à-dire de son propre travail réalisé dans des conditions matérielles et sociales spécifiques. Dès lors, l'abandon par Marx à partir de 1845 de la nomenclature « humaniste », dont relève l'expression « essence de l'homme », ne signifie pas pour autant un délaissement d'une certaine conception anthropologique de l'homme comme *homo faber*. Il s'agit plutôt pour Marx de recadrer conceptuellement sa réflexion à l'intérieur d'un paradigme scientifique économique-historique qui lui permettra d'étudier l'homme à partir des conditions matérielles d'existence qui sous-tendent son activité productrice essentielle. Ce recadrage méthodologique l'amènera à parler de « bourgeois », de « prolétaires », « de paysans » et de « rapports de production » là où certains auteurs socialistes de l'époque prônaient un « humanisme » sans égard pour les intérêts économiques qui divisent et opposent objectivement les classes sociales.

Ce constat critique adressé au matérialisme dit « sensualiste » s'applique aussi en ce qui concerne la capacité de l'homme à exercer une action transformatrice sur la réalité extérieure. Marx reproche à Feuerbach de ne concevoir « l'objet, la réalité, le monde sensible autrement que sous la forme de l'intuition, mais non en tant *qu'activité humaine concrète*. »²⁷ Certes, le matérialisme classique considère que l'homme fait partie de la nature, voire qu'il est le produit de son environnement. Mais il néglige le fait que l'environnement est lui-même le produit de l'activité productrice des hommes, et qu'il est, par conséquent, lui aussi susceptible d'être transformé. Or, l'application de l'activité pratique humaine aux institutions humaines et aux conditions historiques objectives n'est nul autre que la pratique (*praxis*) révolutionnaire. C'est donc sur la base d'une conception de l'homme comme *homo faber* agissant par soi, élaborée dans les *Manuscrits*, que Marx,

²⁴ DUHAIME (2017), p. 32.

²⁵ AVINERI (1967), p. 71.

²⁶ MARX (1978 [1845]), p. 25.

²⁷ MARX (1978 [1845]), p. 24.

comme le souligne Franck Fischbach, sera en mesure de formuler une critique des dispositifs par lesquels le mode de production capitaliste dépossède les ouvriers de cette activité essentielle et du produit de cette activité.²⁸ C'est sur cette même conception de l'homme que Marx s'appuie pour élaborer une doctrine révolutionnaire susceptible d'amener le prolétariat à transformer radicalement les rapports de propriété traditionnels. Autrement dit, le paradigme anthropo-métaphysique du marxisme est intrinsèquement révolutionnaire. Par le fait même, la dimension « volontariste » du marxisme, qui met l'accent sur la capacité politique de la volonté humaine à orienter la transformation de la société, s'inscrit aussi dans le cadre du paradigme anthropo-métaphysique. Le volontarisme, dans la pensée de Marx, procède de la conception « prométhéenne » de l'homme comme étant à lui-même son propre créateur, aspirant à se déterminer rationnellement, à faire table rase du passé et à transformer ses conditions d'existence. Nous verrons plus loin que le volet « volontariste » du paradigme anthropo-métaphysique devait inévitablement entrer en tension avec le volet « déterministe » du paradigme économique-historique du marxisme.

1.1.2 Aliénation et propriété privée chez Marx

Bien qu'il soit en rupture épistémologique avec Hegel, Marx conserve la charpente métaphysique de son prédécesseur, ayant comme principe moteur et créateur la dialectique de la négativité.²⁹ La méthode dialectique, s'appuyant plutôt sur une épistémologie « matérialiste » ou « naturaliste », révèle la « conscience de soi » (en tant que moment du système hégélien) (*Selbstbewußtsein*) dans son caractère inessentiel, en tant que moment d'abstraction non-objective, et donc d'aliénation de *l'homo faber*. Chez Hegel, l'aliénation est une étape pouvant être dépassée dialectiquement au niveau de la pensée, de la conscience, alors que pour Marx, la véritable aliénation ne peut être surmontée qu'en supprimant ses conditions matérielles objectives. Comme nous l'avons vu précédemment, il est dans l'essence de l'homme de transformer la nature de manière à bâtir un monde dans lequel il pourra se reconnaître en tant qu'artisan et créateur. Par ce travail, la nature acquiert un caractère historique, culturel et civilisationnel en même temps que l'homme se réalise et s'objective en affinant ses multiples facultés et en exprimant son inventivité.

Or, Marx observe, dans la société capitaliste européenne du 19^e siècle, que le travail en est un de dé-réalisation, de dépossession (*Entäusserung*) et d'aliénation (*Entfremdung*). L'ouvrier de la société capitaliste est aliéné dans son travail et étranger face au monde qui s'édifie sur son asservissement. Le prolétaire, ravalé au rang de marchandise en tant que « force de travail », travaille pour le compte d'autrui, sans que le résultat de son travail ni les moyens de production ne lui

²⁸ FISCHBACH (2015), p. 23.

²⁹ MARX (1972 [1844]), p. 132.

appartiennent en propre. Ce faisant, il n'est pas souverain dans son métier, mais accessoire à un autre qui dispose de son travail à sa place. Le travail salarié, que Marx observe dans les grandes fabriques industrielles, représente donc une perversion de l'auto-activité essentielle de l'homme. Plutôt que d'être accompli *pour soi* en vue du développement de ses facultés et de l'actualisation de ses potentialités génériques, le travail salarié est accompli comme simple moyen pour survivre. Cette dégradation de la « vie générique » de l'homme est, pour Marx, foncièrement déshumanisante. Elle rapproche le prolétariat de la condition animale. De ce point de vue, le prolétaire est soumis à la « Loi naturelle » (Adam Smith) d'un ordre juridico-économique sur lequel il n'exerce aucune emprise. Cette perte d'emprise de l'ouvrier sur les conditions de son propre travail s'étend au produit de son labeur et, de proche en proche, au monde capitaliste moderne. Reprenant à son compte l'analyse feuerbachienne de la religion, Marx soutient que l'aliénation du travailleur est proportionnelle à la quantité de richesses qu'il produit. Dans la société européenne de la Révolution industrielle, Marx observe que les produits du travail sont concentrés entre les mains de la classe capitaliste ou bourgeoise. La concurrence entre les capitalistes, propriétaires des moyens de production, en vue d'accroître le rendement et le profit pousse inexorablement à la concentration des capitaux et à la dégradation des conditions de travail. Quant aux objets produits, ceux-ci acquièrent une indépendance par rapport à leurs producteurs, qu'ils finissent par soumettre à l'« anarchie » de l'offre et de la demande.

Ainsi, non seulement le produit du travail subit-il une expropriation par rapport à son producteur, mais l'ouvrier aussi, parce qu'il ne s'appartient plus dès lors qu'il « vend » sa force de travail, devient étranger à sa propre activité essentielle. L'homme ne travaille plus la nature suivant ses propres desseins et le développement de ses facultés inventives, mais devient l'instrument du capitaliste et de la machinerie qui se développe à son encontre. Cette aliénation du travailleur s'incarne juridiquement dans la propriété privée : une perversion du rapport légitime à la propriété conçue comme extension physique de l'individu. Socialement, le prolétariat constitue la classe qui, en vertu de son exclusion du régime de propriété, représente la négation de la société capitaliste. Fidèle à la dialectique de la négativité comme principe moteur de l'histoire, Marx inculque au prolétariat un rôle de rédempteur qui s'appuie sur deux considérations anthropo-métaphysiques. La première réside dans le fait que le prolétariat forme une classe authentiquement productrice; celle qui, en vertu de sa position dans le mode de production capitaliste, entretient déjà un rapport privilégié avec l'essence de l'homme comme *homo faber*. La seconde consiste à présenter le prolétariat comme étant fondamentalement opprimé, exploité, réduit dans le capitalisme à une condition d'aliénation déshumanisante. Ce dernier constat permet de rendre compte du passage des *Manuscripts* où Marx fait preuve de scepticisme envers

toute forme de hausse salariale qui ne constituerait guère qu'une « meilleure rétribution des esclaves », sans pour autant accomplir « pour l'ouvrier ni pour le travailleur leur destination et leur dignité humaine. »³⁰ Ce double rapport de négativité confère au prolétariat un rôle particulier dans l'histoire et une légitimité dans l'action : il forme une classe productrice *et* potentiellement révolutionnaire. Au nom de l'émancipation de l'humanité, le prolétariat doit s'emparer du pouvoir politique et instaurer la propriété étatique des moyens de production. Le dépassement de la propriété privée vers la propriété commune des moyens de production correspond à une réappropriation par les ouvriers des conditions et du produit de leur travail, supprimant le règne autonome du capital et ramenant ainsi les objets produits à leur rôle d'usage fondamental comme extension des dispositions physiques du genre humain.³¹ Dès lors, le communisme restaure le travail en tant que composante essentielle de la réalisation de l'homme.

C'est pourquoi on peut présenter le marxisme comme une tentative d'accomplissement des promesses d'égalité universelle qui se retrouvent dans la philosophie classique allemande, mais aussi dans les courants socialistes issus de la tradition de la Révolution française (Babeuf, Saint-Simon, Blanc, Blanqui, etc.). Pour Hegel comme pour Marx, la réalisation de la liberté (ou, chez Marx, de l'émancipation de l'humanité) est le *telos* de l'histoire. L'homme est défini dans le paradigme anthropo-métaphysique du marxisme comme un être capable d'autoactivité, c'est-à-dire d'autodétermination consciente par la transformation rationnelle de la nature. La révolution communiste constitue l'acte de concrétisation suprême unifiant dialectiquement la théorie et la *praxis* (pratique). Marx estime que les intérêts révolutionnaires du prolétariat (abolition de la propriété privée et instauration du communisme à l'échelle planétaire) coïncident avec les aspirations profondes de l'humanité, d'où la caractérisation paradoxale du prolétariat comme « classe universelle ».

1.1.3 L'abolition du libre marché comme composante centrale dans l'instauration du communisme

Afin de circonscrire pleinement les paramètres du paradigme anthropo-métaphysique du marxisme, il convient encore de préciser la conception marxienne de la liberté (*Freiheit*). Nous serons alors en mesure de saisir en quoi l'abolition du libre marché (ou « marché mondial » : *Weltmarkt*) constitue une composante centrale en vue de l'instauration du communisme à l'échelle planétaire.

Dans les *Manuscrits de 1844*, Marx considère que la réalisation de l'homme dans l'histoire correspond à la réalisation de son essence comme *homo faber*. Or, parce que la production de la vie matérielle (le travail) s'inscrit toujours d'emblée dans un ensemble de rapports sociaux déterminés, Marx confère aussi à l'homme une essence sociale, un être social ou « communal » (*das*

³⁰ *Idem*, p. 68.

³¹ WALICKI (1995), p. 47.

kommunistische Wesen des Menschen). Ainsi, l'*homo faber* se distingue foncièrement de l'*homo economicus* d'Adam Smith. Pour Marx, un pareil modèle anthropologique et économique fondé sur la « libre concurrence » entre les individus ne peut mener qu'à des interactions antagonistes et conflictuelles entre les hommes. Autrement dit, l'individualisme rationaliste de l'*homo economicus* rompt avec l'essence sociale et éminemment coopérative de l'homme. C'est pourquoi la conception marxienne de la liberté se forge à travers une critique radicale du libéralisme politique et économique, à commencer par la notion de « libre contrat » entre l'ouvrier et le capitaliste. D'après l'auteur de *L'idéologie allemande*, les libertés individuelles garanties dans la société capitaliste ne sont qu'une illusion de façade, masquant l'aliénation objective du prolétariat et consolidant la propriété privée bourgeoise. Nous avons vu, dans la section précédente, que l'ouvrier n'est pas souverain, mais aliéné dans son activité essentielle. Dans ces circonstances, Marx considère comme illusoire la « non-intervention de l'État » dans la sphère privée prônée par le libéralisme classique. Utile aux propriétaires, de la propriété privée ne sert aucunement ceux qui n'y ont pas accès et qui, ce faisant, ne peuvent devenir maître de leur propre destin.

Or, le prolétariat forme une classe sociale ne disposant pas d'une telle maîtrise exercée sur ses conditions d'existence. Dès lors, Marx oppose à la conception négative de la liberté défendue par le libéralisme classique une conception éminemment positive qui lui permet d'envisager l'émancipation de la classe ouvrière comme prélude à l'émancipation du genre humain. Comme l'observe Andrzej Walicki, le terme « libre » (*frei*) est toujours employé par Marx comme synonyme de « régulé consciemment » et s'oppose à la « spontanéité » aveugle caractéristique des forces de la nature. L'homme est libre dans la mesure où il s'auto-détermine rationnellement. Pour reprendre l'analyse de Leszek Kolakowski, le marxisme considère que l'homme est libre lorsqu'il comprend la nécessité des lois de la nature de manière à transformer effectivement le monde dans lequel il vit.³² Selon cette conception de la liberté, celle-ci correspond au degré d'effectivité d'une action entreprise en vue d'une fin rationnelle. Chez Marx, ce degré d'effectivité atteint son paroxysme dans la transformation collective des rapports de production et dans l'instauration d'une économie planifiée.

Par conséquent, nous préférerons le terme d'« émancipation » de manière à distinguer la conception marxienne de la liberté comparativement à celle qui est prônée par le libéralisme classique. Chez Marx, la réalisation de la liberté advient par l'émancipation collective du prolétariat en tant que classe, qui passe du « royaume de la nécessité au royaume de la liberté. »³³ Le prolétariat doit surmonter les obstacles de la nature, s'affranchir de l'aliénation (*Entfremdung*) du travail salarié et

³² KOLAKOWSKI (1978), Vol. I, p. 386-387.

³³ MARX (1976 [1894]), p. 747.

briser les chaînes de l'oppression capitaliste afin de reconquérir son humanité. Par le fait même, l'homme communiste se réconcilie avec son essence sociale en s'associant « librement » et « volontairement ». L'abolition du capitalisme correspond, pour Marx, à l'abolition d'un ordre social encore déterminé par la « nécessité » économique. Le libéralisme politique et économique, en consacrant la liberté de l'individu et de la circulation des capitaux, consacre en réalité la soumission de l'homme au règne du capital et des classes possédantes. C'est seulement sous le communisme que les hommes pénètrent enfin dans le « royaume de la liberté » en s'auto-déterminant collectivement et rationnellement de manière à s'extirper de la nécessité naturelle et des forces irrationnelles engendrées sous le capitalisme. La suppression du profit, extorqué par les classes possédantes à partir du travail fourni par les classes laborieuses,³⁴ correspond à une pleine et entière réappropriation par les ouvriers de la valeur de leur travail. L'homme serait alors en mesure de réaliser son plein potentiel en tant que créateur de sa propre existence. Dans le volume III du *Capital*, Marx expliquera que le développement des forces productives et de la technique amènera une réduction de la journée de travail qui permettra à l'homme de la société communiste de se consacrer au développement de ses facultés comme une fin en soi.³⁵ À ce stade de l'humanité, le travail cessera d'être accompli par nécessité, sous la contrainte extérieure, comme simple moyen de subsistance. Ce passage, extrait de *L'idéologie allemande* (1845), permet de rendre compte des paramètres anthropo-métaphysique du marxisme :

« Aussi longtemps que les hommes se trouvent dans la société naturelle [c'est-à-dire dans la société de classes], donc aussi longtemps qu'il y a scission entre l'intérêt particulier et l'intérêt commun, aussi longtemps donc que l'activité n'est pas divisée volontairement, mais du fait de la nature, l'action propre de l'homme se transforme pour lui en puissance étrangère qui s'oppose à lui et l'asservit, au lieu qu'il la domine. »³⁶

L'avènement du communisme permet donc de surmonter l'aliénation objective du prolétariat tout en mettant fin à l'opposition entre l'intérêt particulier de l'individu et l'intérêt collectif de la société. L'émancipation de l'homme va de pair avec la restauration de l'unité sociale et la suppression des antagonismes de classes hérités du développement historique. En prenant conscience de sa situation historique singulière, le prolétariat est la première classe sociale susceptible de s'unir afin d'extirper l'humanité de l'état de nature pour la faire entrer dans l'état « humain », « social », ou « communiste ». L'abolition du marché (*Markt*) est une composante centrale dans l'instauration du communisme, puisqu'elle soustrait la production, l'échange et la consommation au règne aveugle de l'offre et de la demande. En d'autres mots, elle soumet l'économie à la volonté collective de l'homme de manière à l'orienter vers la satisfaction des besoins réels plutôt que vers la recherche individuelle du profit. Le

³⁴ Marx consacre sa « théorie de la valeur » à l'analyse de cette extorsion au sein du mode de production capitaliste.

³⁵ *Idem*, p. 742.

³⁶ MARX et ENGELS (1968 [1845]), p. 62.

communisme représente donc le dépassement (*Aufhebung*) du capitalisme sur le plan de l'organisation économique et marque l'accomplissement de la maîtrise rationnelle de l'homme sur la nature et sur les rapports sociaux.

1.2 Vers un nouveau paradigme scientifique : la théorie marxiste du matérialisme historique

Jusqu'à présent, nous avons étudié le marxisme à partir du paradigme anthropo-métaphysique tel qu'élaboré principalement dans les *Manuscrits philosophico-économiques de 1844*. Nous avons pu constater en quoi Marx était à la fois en continuité et en rupture avec la philosophie classique allemande qu'il prétendait « dépasser » en accomplissant concrètement les aspirations. Nous verrons à présent comment le marxisme a connu une évolution doctrinale et un déplacement de paradigme tributaire de la situation historique contemporaine. À cette époque, on observe que les écrits de Karl Marx sont imprégnés de l'atmosphère révolutionnaire de Paris (où il y séjourne) et qu'ils sont marqués par le contexte politique des années 1844-1848. L'Europe est alors à la veille de soulèvements démocratiques et nationalistes (le « Printemps des peuples ») et Marx s'intéresse particulièrement à la situation de l'Allemagne. Dans les faits, Marx cherchait à concilier sa doctrine avec une révolution qu'il estimait imminente. Cette révolution anticipée devait être d'autant plus radicale que l'Allemagne affichait un ennuyeux retard politique et économique sur ses voisins.³⁷ En 1844, convaincu de la vocation singulière de l'Allemagne, Marx croyait que son pays natal ne se contenterait guère de répéter les exploits parlementaires de l'Angleterre ou républicains de la France. Pour se moderniser et rattraper l'écart qui la séparait des nations occidentales les plus avancées, l'Allemagne aristocratique et absolutiste du 19^e siècle devait entreprendre une révolution prolétarienne et communiste :

« En Allemagne, on ne peut briser *aucune* forme de servitude, sans briser *toute* forme de servitude. L'Allemagne, qui fait tout à *fond*, ne saurait se révolutionner sans le faire *de fond en comble*. *L'émancipation de l'Allemand, c'est l'émancipation de l'homme*. La tête de cette émancipation, c'est la *philosophie*, son cœur le *prolétariat*. »³⁸

Quatre ans plus tard, Marx précisera dans le *Manifeste du Parti communiste* que l'Allemagne était plutôt à la veille d'une révolution *bourgeoise*. Cependant, parce que cette révolution s'amorcerait dans « les conditions les plus avancées de la civilisation européenne en général et avec un prolétariat bien plus développé que l'Angleterre au 17^e siècle et [que] la France au 18^e siècle », la révolution bourgeoise allemande ne pourrait être que « le prélude immédiat d'une révolution prolétarienne. »³⁹ Or, en 1848, le prolétariat industriel était embryonnaire en Allemagne.⁴⁰ La classe ouvrière n'était toujours pas organisée au niveau politique et syndical et la population était encore majoritairement rurale. Marx dû très tôt se rendre à l'évidence que seule une révolution « bourgeoise démocratique » y était alors envisageable. Ce constat ne l'empêcha toutefois pas de maintenir la possibilité d'une révolution

³⁷ LICHTHEIM. (1967), p. 52.

³⁸ MARX (1982 [1844]), p. 108.

³⁹ MARX et ENGELS (1998 [1848]), p. 118.

⁴⁰ LICHTHEIM (1967), p. 57.

prolétarienne socialiste télescopée à partir d'une révolution démocratique qui serait calquée sur le modèle jacobin français de 1793-1794. Ainsi, à son retour en Allemagne en 1848, Marx appela les classes moyennes (libéraux et démocrates) qui composaient la nouvelle Assemblée nationale de Francfort à remplir leur rôle historique en poussant jusqu'au bout ce que Marx considérait être une révolution déjà entamée par les soulèvements populaires. Pour Marx, il était de leur devoir de ne reculer devant aucun moyens, fussent-ils « dictatoriaux » et même « terroristes », afin d'instaurer les institutions démocratiques et les principes constitutionnels qui remplaceraient l'ancien régime féodal et sortirait l'Allemagne du Moyen-Âge. Cependant, les classes moyennes eurent plutôt tendance à supporter la monarchie militariste prussienne dans l'optique de l'unification nationale, au détriment de la libéralisation sociale du pays.⁴¹ La division politique sur cet enjeu contribua conséquemment à la préservation en Allemagne d'un État d'ancien régime semi-constitutionnel.

L'échec de la révolution de 1848 confirma Marx dans ses préjugés à l'égard de l'Allemagne. Que ce soit la bourgeoisie ou les classes moyennes allemandes, Marx leur reprochait leur propension à restreindre leurs révolutions au domaine théorique ainsi que leur incapacité à accomplir les tâches historiques qui leur incombait. À court terme, l'échec révolutionnaire eut pour effet de radicaliser la position de Marx. Jusqu'en 1850, l'auteur du *Manifeste du parti communiste* professera une doctrine inspirée à bien des égards des conspirateurs parisiens (Babeuf, Buonarrotti, Blanqui).⁴² Marquée par l'atmosphère de 1848, il s'agit d'une période où Marx exaltera la « révolution en permanence » et la guerre des classes à la baïonnette, derrière les barricades. Dans l'*Adresse du Comité central à la Ligue des communistes*, Marx et Engels entrevoient le déroulement de la future révolution « bourgeoise démocratique » et posent les bases de leur stratégie politique. Pour les auteurs de l'*Adresse*, le soutien à la bourgeoisie et à la « petite-bourgeoisie » n'est que provisoire et vise strictement à renverser l'ancien régime féodal toujours en place en Allemagne. Dès que la révolution démocratique aura été accomplie et la monarchie renversée, ce sont la bourgeoisie et la « petite-bourgeoisie démocratique » (petits commerçants industriels, maîtres-artisans, etc.) qui, dans leur défense commune de la propriété privée, deviendront les ennemis principaux de la classe ouvrière grandissante. Dès lors, Marx et Engels préconisent l'armement immédiat du prolétariat et l'instauration de conseils ouvriers révolutionnaires et autonomes en parallèle au gouvernement démocratique prochainement élu. Dès le début, les représentants officiels du gouvernement devront se sentir « surveillés et menacés par des autorités qui [auront] derrière elles toute la masse des ouvriers. »⁴³ Ces

⁴¹ MALIA (1980), p. 38.

⁴² WOLFE (1965), p. 151.

⁴³ MARX et ENGELS [1850], *Adresse du Comité central à la Ligue des communistes*.

conseils, ou « clubs » ouvriers, viseraient à fédérer et à organiser la classe ouvrière tout en constituant un contre-pouvoir face à l'État allemand. Inspiré de l'exemple jacobin de 1793-1794, Marx juge que la puissance de l'activité révolutionnaire ne peut atteindre son paroxysme qu'en émanant d'une centralisation rigoureuse et absolue. Par conséquent, la classe ouvrière devra pousser politiquement pour l'établissement de la « république allemande une et indivisible » de manière à favoriser la concentration entre les mains de l'État des forces productives, des usines, des moyens de transports, etc. Lorsque le moment sera venu, la classe ouvrière, armée et organisée, pourra entrer dans la phase révolutionnaire de la « dictature du prolétariat », visant à écarter définitivement du pouvoir les dernières classes possédantes et à abolir la propriété privée.

Pendant la brève période qui suivit l'échec de la révolution anticipée (1848-1850), Marx fut, au sein de la Ligue des communistes, en alliance tactique avec les blanquistes. Ces derniers préconisaient l'action *putschiste* d'un petit groupe secret formé d'une élite révolutionnaire qui parviendrait à s'emparer du pouvoir et à instaurer une dictature transitoire au nom du peuple. À cette époque, bien que Marx affichait des sympathies évidentes pour la doctrine de Blanqui, il n'en demeure pas moins que nous retrouvons aussi déjà, dans l'*Adresse*, des éléments concernant l'organisation à grande échelle de la classe ouvrière qui s'avéraient inconciliables avec le putschisme des blanquistes. De fait, en septembre 1850, Marx rompt ouvertement avec la Ligue des communistes, de même qu'avec les méthodes des membres de son Comité central :

« La minorité [du Comité central de la Ligue des communistes] remplace l'observation critique par le dogmatisme, l'attitude matérialiste par une attitude idéaliste. Elle regarde sa propre volonté comme la force motrice de la révolution au lieu des faits et des conditions réelles. Alors que nous disons aux ouvriers : « vous avez à traverser quinze, vingt, cinquante ans de guerre et de guerre civile non seulement pour changer les conditions existantes, mais pour vous changer vous-mêmes et vous rendre aptes à vous emparer du pouvoir politique, » vous, au contraire, vous leur dites : « vous devez vous emparer du pouvoir politique immédiatement, sans quoi vous n'avez plus qu'à aller vous coucher! »⁴⁴

Cette déclaration est fondamentale. Pour de nombreux commentateurs, elle signe la rupture de Marx avec un certain volontarisme révolutionnaire et confirme l'entrée de ce dernier dans sa phase de maturité. Comparativement à ses écrits de jeunesse, le « Marx de la maturité » serait caractérisé davantage par le souci des conditions économiques objectives et des lois nécessaires du développement historique. De ce point de vue, il n'est pas entièrement erroné de situer un point de rupture entre un Marx jacobin-blanquiste et un Marx déterministe à l'échec de la révolution allemande de 1848. Cependant, il faut préciser que Marx pose les premières assises du paradigme historico-scientifique dès 1845 avec *L'idéologie allemande*. S'il s'agissait, dans les *Manuscrits de 1844*, de présenter l'avènement du communisme comme la réalisation de l'essence de l'homme, l'accent portera, à partir

⁴⁴ MARX [1850] *Procès verbal de la dernière réunion de la Ligue des communistes*, 15 septembre, dans MARX et ENGELS (1973).

de 1845, sur les lois du développement des forces productives qui font du communisme un ordre social résultant nécessairement des contradictions internes de la société capitaliste. Sans renier les paramètres du paradigme anthropo-métaphysique, Marx opère un déplacement de paradigme de manière à conférer à sa doctrine une systématisme scientifique redevable à une théorie générale de l'histoire de l'humanité. Plutôt que d'établir une démarcation nette et irrémédiable entre un « jeune Marx » et un « Marx de maturité », nous proposons une approche qui prend en considération la tension paradigmatique au sein du marxisme procédant de l'ambition d'unifier théorie et *praxis*. Historiquement, les positions de Marx, en tant que théoricien *et* révolutionnaire, sont susceptibles de subir un réajustement doctrinal tributaire des évènements politiques contemporains.

Toujours est-il qu'à partir du milieu des années 1840 et plus particulièrement depuis l'*Adresse du Comité central à la Ligue des communistes* en 1850, Marx se lance dans une entreprise scientifique qui culminera avec *Le Capital* en 1867. Selon le marxologue Leszek Kolakowski, l'un des plus grands exploits de Karl Marx consiste à avoir exprimé la théorie de l'aliénation héritée de Hegel, Bauer et Feuerbach à l'aide des catégories conceptuelles empruntées aux économistes britanniques, notamment Ricardo.⁴⁵ De fait, si Marx sous-titre son *magnum opus* « Critique de l'économie politique », c'est justement parce qu'il ne se contente pas de faire de « l'économie politique » au même titre que ses prédécesseurs. L'auteur du *Capital* entend plutôt démontrer que les catégories de l'économie politique classique (valeur, prix, profit, etc.) sont des abstractions formées à partir de rapports historiques réels de production et d'échange. Ce que les économistes de son époque prennent pour des lois immuables ne sont en réalité que les lois qui régissent un système économique particulier: le capitalisme. L'économie politique est donc un discours idéologique qui se présente comme une science afin de légitimer le rôle dominant de la bourgeoisie au sein du mode de production capitaliste. Comme le soutient Franck Fischbach, en démasquant le caractère « bourgeois » de l'économie politique classique, Marx critique « la prétention même de faire de l'économie politique une science à part, une science isolée. »⁴⁶ Ce faisant, Marx se distingue des économistes classiques parce qu'il saisit les catégories économiques comme exprimant certains rapports de production déterminés reliés à un certain stade historique du développement des forces productives. À ses yeux, ce qui le place sur le terrain de la science, c'est la compréhension des « lois du développement historique » régissant le passage d'une organisation sociale et économique déterminée à une autre. En adoptant cette perspective, Marx est en mesure d'expliquer comment le capitalisme a émergé en Europe occidentale sur les bases du féodalisme et comment le capitalisme engendrera nécessairement les conditions et les contradictions qui

⁴⁵ KOLAKOWSKI (1978), p. 267.

⁴⁶ FISCHBACH (2015), p. 11.

mèneront à son dépassement subséquent vers le communisme. C'est cette théorie marxiste que la postérité a nommé « matérialisme historique » (et que Marx appelait « conception matérialiste de l'histoire »). En somme, bien que Marx considère son propre discours comme un discours scientifique, il n'en disqualifie pas pour autant la philosophie. Au contraire, c'est pour conférer une systématique aux paramètres philosophiques circonscrits dans le paradigme anthropo-métaphysique que Marx élabore le paradigme économique-historique et, *a fortiori*, la théorie du matérialisme historique.

1.2.1 La division du travail : étapes historiques successives et modes de production

Comme nous l'avons vu précédemment, Karl Marx opère un recadrage méthodologique et épistémologique par rapport à l'héritage de Hegel et de Feuerbach. Selon Marx, une approche matérialiste conséquente devra prendre comme point de départ non pas la « conscience » ou « l'homme » conçu abstraitement, mais l'activité productrice concrète (le travail) à travers laquelle l'homme transforme la nature et ses conditions d'existence. Par le travail, l'homme se transforme lui-même en développant ses facultés. Ce recadrage méthodologique permet à Marx, dans les *Manuscrits de 1844*, d'élaborer une doctrine philosophique athée et révolutionnaire faisant du communisme la réalisation de l'essence objective de l'homme comme *homo faber*.

Suivant l'épistémologie matérialiste ou « naturaliste » de Marx, ce sont les conditions matérielles d'existence et les rapports sociaux (ou rapports de production) dans lesquels s'inscrivent les hommes qui déterminent leurs intérêts objectifs, et donc leur conscience. Les diverses croyances ou idéologies politiques des hommes n'étant que l'« émanation directe de leur comportement matériel »⁴⁷. C'est pourquoi Marx affirme, dans la *VI^e Thèse sur Feuerbach*, que l'essence de l'homme est « l'ensemble des rapports sociaux ».⁴⁸ Or, jusqu'à présent, des forces indépendantes de la volonté humaine ont déterminé la structure socioéconomique des sociétés, au point où l'homme « en est venu à s'incliner devant ses propres créations. »⁴⁹ Marx estime que, au fil de l'histoire, l'homme accrut sa maîtrise technique sur la nature. En revanche, il se soumit progressivement à un ordre qui dépossédât les travailleurs des fruits de leur travail et de leur capacité à orienter leur activité pratique vers la réalisation de leurs potentialités. Par conséquent, la révolution prolétarienne doit rendre à l'homme le contrôle rationnel sur son activité productrice et sur les rapports sociaux dans lesquels s'inscrit le travail. Des rapports de coopération fondés sur un égalitarisme radical doivent remplacer les rapports de concurrence fondés sur l'individualisme et la division en classes sociales. L'abolition de la propriété privée et l'abolition du libre marché constituent les deux composantes principales de la révolution

⁴⁷ MARX et ENGELS (1968), p. 50.

⁴⁸ MARX (1978 [1845]), p. 25.

⁴⁹ MARX et ENGELS (1968), p. 39.

communiste visant l'éradication du capitalisme et, à terme, de toutes les classes sociales. Ainsi, pour la première fois de l'histoire, l'activité pratique (*praxis*) révolutionnaire serait orientée vers la transformation des rapports sociaux et économiques en vue de l'émancipation de l'humanité.

À partir de *L'idéologie allemande*, Marx s'engage, conjointement avec Engels, dans l'étude des formations sociales qui, à travers l'histoire, ont sous-tendu l'organisation de la production et de la reproduction matérielle de l'existence humaine. À cet effet, le matérialisme historique repose sur trois constats ou « faits historiques » fondamentaux. Le premier « fait » historique est la production des moyens permettant de satisfaire les besoins primaires (se nourrir, se loger, se vêtir, etc.). Le second stipule qu'avec le développement de la technique, de nouveaux besoins se développent et se complexifient, poussant au perfectionnement des moyens de production. Enfin, le troisième « fait » reconnaît la nécessité pour les hommes de reproduire les conditions et les institutions sociales qui rendent possible la production matérielle de l'existence.⁵⁰ À partir de ces postulats, l'ambition de Marx et Engels consiste à élaborer une théorie scientifique visant à déterminer les lois qui régissent le développement de certaines formations sociales et leur passage subséquent à des modes plus avancés d'organisation de la production. Ainsi, le paradigme économique-historique (ou scientifique) qui caractérise la théorie du matérialisme historique ne rompt aucunement avec les paramètres du paradigme anthropo-métaphysique du marxisme (qui prennent comme point de départ l'activité productrice de l'*homo faber*). En revanche, le matérialisme historique introduit une systématisme et une scientificité dans la doctrine philosophique de Marx ainsi qu'un aspect déterministe à l'avènement de la société communiste. Plutôt que d'une « coupure épistémologique », nous assistons à un déplacement du paradigme scientifique, lequel se superpose au paradigme anthropo-métaphysique. Conjointement à la construction du paradigme scientifique, nous observons aussi qu'à partir de 1850, Marx se distancie politiquement d'un certain volontarisme révolutionnaire (volet subjectiviste) au profit d'une attention portée davantage aux conditions socioéconomiques objectives (volet déterministe). Cette posture tactique de Marx est cohérente avec les préceptes cardinaux du matérialisme historique qui énoncent qu'il ne saurait y avoir de raccourci vers le communisme. Une organisation sociale ne disparaît jamais avant que ne se soient déjà consolidés en son sein les rapports de production constitutifs du nouveau mode de production.⁵¹

Jusqu'à présent, l'activité productrice de l'homme a presque toujours été réalisée suivant une certaine division technique et sociale du travail que Marx considère comme étant à la source de

⁵⁰ *Idem*, p. 57-58.

⁵¹ MARX (1978 [1859]), p. 185.

l'émergence des classes sociales.⁵² Aux différents stades historiques de la division du travail correspondent autant de régimes de propriété.⁵³ La propriété étant l'expression juridique des rapports de production existants, elle marque une différenciation entre les classes sociales en distinguant celles qui possèdent les moyens de production de celles qui ne les possèdent pas. Par ailleurs, Marx établit une corrélation directe entre le degré de développement de la division du travail au sein d'une société et le niveau de développement des forces productives. D'après la nomenclature marxiste, les forces productives recourent l'ensemble des moyens de production (matières premières, instruments, machinerie) ainsi que la force humaine de travail qui entrent en ligne de compte dans le procès de production.⁵⁴ Le développement des forces productives à travers l'histoire est tributaire du degré de perfectionnement technique et organisationnel qui permet d'accroître l'efficacité et le rendement de la production matérielle. Historiquement, lorsque l'*homo faber* entreprit de confectionner des outils et de mettre au point des méthodes de production agricoles lui permettant d'accumuler un surplus de biens, des conflits sociaux furent susceptibles d'émerger, donnant naissance à une hiérarchisation de la société en classes sociales.⁵⁵ Les possédants furent alors en position pour s'approprier le travail d'autrui sans pour autant prendre part directement dans le procès de production matérielle.⁵⁶ La division sociale du travail engendra des classes sociales ou des régimes de castes remplissant certaines fonctions politiques, administratives, religieuses ou intellectuelles nécessaires au maintien des rapports de production matérielle et à la reproduction des conditions de la production.⁵⁷

Dans la *Préface à la Critique de l'économie politique* (1859), Marx explique que l'ensemble des rapports de production constitue l'infrastructure « économique de la société, la base concrète sur laquelle s'élève une superstructure juridique et politique et à laquelle correspondent des formes de conscience sociale déterminées. »⁵⁸ Comme nous l'avons suggéré précédemment, Marx considère que les rapports de production d'une société sont directement déterminés par le degré de développement de ses « forces productives matérielles. »⁵⁹ En somme, le développement des forces productives à travers l'histoire entraîne une division sociale et technique du travail qui s'incarne dans un régime de propriété déterminé. Or, lorsque les forces productives d'une société atteignent un certain niveau de développement, elles entrent inexorablement en tension, voire en « contradiction », avec les rapports de

⁵² AVINERI (1968), p. 122.

⁵³ MARX et ENGELS (1968 [1845]), p. 47.

⁵⁴ COHEN (1980), p. 55.

⁵⁵ KOLAKOWSKI (1978), p. 337.

⁵⁶ *Idem*, p. 337-338.

⁵⁷ ALTHUSSER (1970), p. 8.

⁵⁸ MARX (1978 [1859]), p. 184.

⁵⁹ *Ibid.*

propriété qui les avaient jusqu'alors sous-tendu. Ces rapports de propriété, archaïques et désuets, s'avèrent, à un certain point, inadaptés au développement optimal des forces productives. Le développement des forces productives exerce alors une pression sur les rapports de production jusqu'à forcer leur remplacement par de nouveaux rapports de production correspondant à un nouveau mode de production. Ainsi, suivant la perspective du matérialisme historique, les bouleversements politiques et les révolutions sociales ont, en dernière instance, des origines économiques.

Au fil des siècles, Marx et Engels identifient quatre modes de production distincts correspondant à autant de régimes de propriété successifs : tribal, antique, féodal et capitaliste. Chacun de ces modes de production exprime des rapports de propriété (rapports entre classes sociales) fondés sur le travail aliéné du producteur primaire et sur son exploitation. Or, comme nous l'avons suggéré précédemment, le passage du paradigme anthropo-métaphysique au paradigme économique-historique entraîne une modification conceptuelle de la doctrine marxiste du travail aliéné. En articulant la doctrine du travail aliéné à l'aide des catégories conceptuelles héritées de l'économie politique classique, Marx confère à cette doctrine un aspect scientifique. En effet, la théorie marxiste de la valeur traduit l'aliénation et l'exploitation du producteur primaire à partir de l'extraction du surplus de valeur réalisé par son travail. Par le fait même, on peut distinguer les différents modes de production à partir de la méthode à travers laquelle les classes possédantes s'approprient le surplus fourni par le travailleur.⁶⁰

En ce qui concerne les fins du présent travail, nous nous pencherons surtout sur le passage du féodalisme au capitalisme, puis sur le passage subséquent du capitalisme au socialisme (étape transitoire précédant l'avènement de la société communiste) tel qu'envisagé par Karl Marx. Le féodalisme tint ses origines historiques en Europe du déclin des villes de l'Empire romain au profit des campagnes. Les rapports de production hérités de l'esclavagisme antique se transposèrent alors au Moyen-Âge sous la forme du servage. Parsemés sur de vastes étendues, la paysannerie se retrouva soumise à la suzeraineté militaire de la noblesse terrienne féodale. Notons ici que la caractéristique commune aux modes de production tribal, antique et féodal réside dans la méthode d'exploitation du producteur primaire sous forme de « *direkte Zwangsarbeit* » (travail forcé direct ou travail non-libre), ce qui inclut tout aussi bien l'esclavage que le servage.⁶¹ De ce point de vue, ces méthodes d'extraction de la plus-value se distinguent du travail salarié « librement » contracté, propre au capitalisme. Mais, de manière plus générale, toutes les sociétés, incluant la société capitaliste, ont, jusqu'à présent, été fondées sur l'exploitation du travailleur et l'appropriation par une classe sociale du surplus de valeur

⁶⁰ SAINTE-CROIX (de) (2019 [1985]), p. 4.

⁶¹ *Idem*, p. 11.

fourni par son travail. Suivant la théorie marxiste de la valeur, c'est précisément de cette extorsion de la *plus-value* que provient le profit généré dans le régime capitaliste. Du point de vue du marxisme, comme le suggère Geoffrey E. M. Sainte-Croix, « l'esclave est à l'esclavagiste ce que le prolétaire est au capitaliste. »⁶² Cette constatation fondamentale amène Marx à assimiler l'histoire de l'humanité à l'histoire de la lutte des classes, les classes productrices ayant, de tous temps, subi l'exploitation de leur travail par les classes possédantes. Or, suivant les préceptes du matérialisme historique, cette histoire universelle peut être interprétée scientifiquement à partir de la compréhension des lois du développement des forces productives. Les luttes de classes expriment en réalité des rapports de production déterminés correspondant à un certain degré du développement des forces productives.

Comme l'observe Marx, le renouvellement des forces productives entraîne un perfectionnement de la division du travail.⁶³ Ainsi, à l'époque du féodalisme, nous assistons à une première « division du travail » intervenant entre la ville et la campagne. À cette nouvelle étape de la division du travail correspondent principalement deux régimes de propriété distincts : la propriété foncière de la noblesse terrienne, fondée sur le travail agricole des serfs, et la propriété corporative urbaine, caractérisée par le métier personnel des maîtres-artisans. D'une certaine manière, on peut dire de la séparation entre la ville et la campagne qu'elle consacre un stade plus avancé de la division entre le travail matériel et le travail intellectuel. Contrairement à la campagne, qui s'étend par « éparpillement » sur de vastes espaces, la ville se forme, au Moyen-Âge, par la concentration en un même lieu de la population, des capitaux, des instruments de production, de la science, etc. La gestion des impôts, de l'ordre public ou des diverses corporations exige une bureaucratie administrative impliquant une formation politique plus avancée et centralisée. Par conséquent, l'apparition des villes, foyers intellectuels et scientifiques, constitue une étape nécessaire au progrès technique, au développement des forces productives de même qu'à l'essor du capitalisme. En revanche, les campagnes sont, quant à elles, condamnées historiquement à connaître le déclin suite au développement du capitalisme industriel et à l'exode des serfs vers les villes.

1.2.2 De l'émergence du capitalisme à son dépassement subséquent vers le communisme

Dans *L'idéologie allemande* (1845), Marx et Engels présentent l'exode des serfs en Europe occidentale comme étant le résultat de leur persécution par les seigneurs féodaux, alors que dans *Le Capital* (1867) ce processus est présenté comme étant occasionné par l'« accumulation primitive du capital ». En s'appuyant sur l'exemple historique de l'Angleterre, Marx consacre plusieurs chapitres de son *magnum opus* à l'expropriation de la population campagnarde. L'auteur explique comment les agriculteurs,

⁶² *Ibid.*

⁶³ MARX et ENGELS (1968 [1845]), p. 46.

largement indépendants ou regroupés en petites propriétés communales depuis la disparition du servage au 15^e siècle, furent progressivement dépossédés de leurs terres par la promulgation d'un ensemble de lois visant à entériner l'« *enclosure* » des terres arables. Une fois les paysans expropriés suite au quadrillage et à l'imposition d'« enclos » sur leurs terres, ces dernières purent être transformées en immenses terres de pâturage dédiées à l'élevage de masse du bétail au profit d'une poignée de grands propriétaires. Prenant place à l'aube du capitalisme, l'« accumulation primitive du capital » est le processus de concentration d'une quantité importante de propriétés agricoles (jusqu'alors dispersées) entre les mains d'un nombre restreint de propriétaires destinés à former la nouvelle classe dominante : la bourgeoisie. Ainsi, en tant que condition nécessaire à la commercialisation de l'agriculture à grande échelle, la concentration des capitaux précède la première Révolution industrielle au 18^e siècle.⁶⁴ En 1850, Marx expliquera, dans *Les luttes de classes en France*, comment la bourgeoisie se sert de l'État moderne pour accélérer le processus d'expropriation et de paupérisation de la paysannerie à travers l'intensification du prélèvement d'impôts fonciers et de charges fiscales.⁶⁵

Par conséquent, que ce soit en raison de la persécution par les seigneurs féodaux ou de l'accumulation primitive du capital (qui, dans le schéma du matérialisme historique, s'explique par la nécessité économique du développement des forces productives suivant le passage de la petite production agricole aux grandes fermes agroalimentaires), les conséquences sont analogues : il en résulte un exode massif des paysans vers les centres urbains. Dans *L'idéologie allemande* comme dans le *Capital*, Marx constate que ce sont d'abord ces paysans en exode qui viendront alimenter le bassin de la prochaine grande classe de travailleurs : le prolétariat. En effet, une fois arrivés dans les villes, ces anciens serfs trouveront des corporations de maîtres et artisans déjà organisées, contre lesquelles ils seront « impuissants » et sans ressources.⁶⁶ Ou bien leur nouveau travail exigera un apprentissage technique, auquel cas il sera du ressort d'une corporation qui imposera ses règlements et fixera la rémunération. Ou bien leur travail n'exigera aucun apprentissage, auquel cas ces paysans se transformeront en journaliers. Dans un cas comme dans l'autre, rien ne protégera convenablement ces anciens serfs de leur prolétarianisation.

À mesure que la demande des besoins humains s'accrût et que se développèrent les forces productives, la division du travail au sein des villes s'accroît elle aussi. Une nouvelle étape fut franchie avec l'apparition des manufactures : manufactures de tissage, de chaussures, etc. Les travailleurs sont alors réunis et concentrés au sein d'un même espace. La rationalisation des méthodes

⁶⁴ AVINERI (1968), p. 154.

⁶⁵ MARX (1966, [1850]), p. 173-175.

⁶⁶ MARX et ENGELS (1968 [1845]), p. 81.

de travail permet d'augmenter l'efficacité et le taux de rendement de la production. Comparativement à la méthode artisanale où l'artisan maîtrise tout un métier, chaque ouvrier manufacturier s'emploie à une tâche partielle qui requiert peu d'aptitude. De plus, alors qu'il n'est pas rare que le maître-artisan puisse se targuer d'être propriétaire de ses moyens de production, de ses outils, de son atelier, l'ouvrier en manufacture s'en voit dépossédé. On assiste à une nouvelle étape dans le processus de dépossession du travailleur avec l'apparition de la fabrique industrielle. Le sommet du développement scientifique et technique (développement de la machine à vapeur, perfectionnement des transports, des communications, etc.) atteint sous le capitalisme coïncide aussi avec le plus haut degré d'aliénation (*Entfremdung*) de l'ouvrier. Marx consacre dans *Le Capital* des analyses détaillées où il dépeint le prolétariat industriel comme étant réduit à une tâche unique, répétitive et déshumanisante dans sa mécanicité. Les méthodes d'organisation scientifique du travail élaborées par F. Taylor (taylorisme) et l'introduction de la chaîne de montage (fordisme) au début de 20^e siècle s'inscrivent dans ce processus consubstantiel au développement du capitalisme. On retrouve ici l'analyse philosophique des *Manuscrits de 1844* dans lesquels l'auteur faisait état de l'aliénation du travailleur inversement proportionnelle au niveau de la technique qui s'érige à son encontre. Le travail au sein du machinisme, plutôt que d'être le moyen à travers lequel l'*homo faber* s'accomplit, devient plutôt un instrument au service du capital, consacrant l'asservissement physique et la perte d'autonomie de l'homme.

Or, la spécificité du marxisme consiste à présenter ce processus d'asservissement et d'aliénation des travailleurs comme étant le résultat d'un mouvement historique plus large répondant aux « lois d'airain » du développement des forces productives. Dans le schéma du matérialisme historique, c'est le développement des forces productives qui a rendu nécessaire d'en finir avec les restrictions imposées au commerce et au droit de propriété par l'ancien régime féodal. Conférant à la « ruse de la Raison » de Hegel une teinte matérialiste, Marx estime que les objectifs politiques de la Révolution française répondaient en réalité à des exigences économiques commandées par le déploiement du capitalisme. Si Robespierre brisa les dernières institutions féodales et consolida la « sacralité » de la propriété privée, Napoléon se chargea, quant à lui, de créer, « à l'intérieur de la France, les conditions grâce auxquelles on pouvait désormais développer la libre concurrence, exploiter la propriété parcellaire du sol et utiliser les forces productives industrielles libérées de la nation, tandis qu'à l'extérieur [en exportant la Révolution], il balaya partout les institutions féodales dans la mesure où cela était nécessaire pour créer à la société bourgeoise en France l'entourage dont elle avait besoin sur le continent européen. »⁶⁷ D'où la caractérisation par Marx de la Révolution française comme l'archétype d'une « révolution

⁶⁷ MARX (1978 [1852]), p. 96.

bourgeoise ». Autrement dit, c'est le développement des forces productives qui a engendré le mode de production capitaliste, et c'est l'émergence du capitalisme en Europe occidentale qui a poussé institutionnellement vers la consolidation du libéralisme politique et économique. Inversement, le capitalisme, la bourgeoisie et l'entreprise privée n'auraient pu prendre leur essor sans l'existence préalable d'une sphère autonome d'activité économique: la société civile (*bürgerliche Gesellschaft*).⁶⁸ Cette dernière descend directement des corporations urbaines libérées, à la fin du Moyen-Âge, de la tutelle politique et des dépendances du féodalisme.

Si le capitalisme est né sur les ruines du féodalisme, Marx estime que le capitalisme engendrera aussi nécessairement les forces qui mèneront à son dépassement subséquent vers le socialisme (puis, éventuellement, vers le communisme). En effet, l'inexorable mouvement qui tend à la concentration des capitaux et à la formation de monopoles dans la société capitaliste tend aussi à la création d'un clivage social de plus en plus marqué entre deux classes aux intérêts antagonistes : la bourgeoisie et le prolétariat (les possédants et ceux qui ne possèdent rien). Même les classes moyennes et les petits producteurs indépendants sont voués, tôt ou tard, à subir l'expropriation due à la pression économique du capitalisme. En d'autres termes, ils sont condamnés à venir grossir les rangs du prolétariat, alors que les ressources matérielles se concentrent toujours davantage entre les mains d'un nombre réduit de riches propriétaires. Or, pour la première fois dans l'histoire, Marx considère que le prolétariat est en position pour mener une révolution qui ne se contentera pas seulement de consolider le pouvoir de la nouvelle classe possédante, mais bien de mettre fin aux classes sociales tout court. À la fin du *Capital*, dans le chapitre XXXII « Tendances historiques de l'accumulation capitaliste », Marx esquisse les contours de ce mouvement inexorable qui pousse le système capitaliste vers le communisme :

« À mesure que diminue le nombre des potentats du capital qui usurpent et monopolisent tous les avantages de cette période d'évolution sociale, s'accroît la misère, l'oppression, l'esclavage, la dégradation, l'exploitation, mais aussi la résistance de la classe ouvrière sans cesse grossissante et de plus en plus disciplinée, unie et organisée par le mécanisme même de la production capitaliste. Le monopole du capital devient une entrave pour le mode de production qui a grandi et prospéré avec lui et sous ses auspices. [...] L'heure de la propriété capitaliste a sonné. Les expropriateurs sont à leur tour expropriés. L'appropriation capitaliste, conforme au mode de production capitaliste, constitue la première négation de cette propriété privée qui n'est que le corollaire du travail indépendant et individuel. Mais la production capitaliste engendre elle-même sa propre négation avec la fatalité qui préside aux métamorphoses de la nature. C'est la négation de la négation. Elle rétablit non la propriété privée du travailleur, mais sa propriété individuelle, fondée sur les acquis⁶⁹ de l'ère capitaliste, sur la coopération et la possession commune de tous les moyens de production, y compris le sol. »⁷⁰

Ce passage permet de saisir les fondements de la théorie marxiste du matérialisme historique. Si Marx présente sa propre doctrine comme relevant du « socialisme scientifique », c'est qu'il estime que

⁶⁸ AVINERI (1968), p. 154.

⁶⁹ Les acquis.

⁷⁰ MARX (1969 [1867]), p. 567.

l'étude des lois du développement interne de la société capitaliste donne les clés pour prédire la future société communiste. Selon Karl Marx, le communisme naîtra à partir du capitalisme comme son dépassement (*Aufhebung*) dialectique et nécessaire, de manière tout à fait analogue au passage du féodalisme au capitalisme. Ce dépassement dialectique s'observe notamment au niveau du régime de propriété qui subit une « négation de la négation ». L'accumulation primitive du capital avait consisté en l'expropriation (négation) d'un grand nombre de propriétés individuelles de manière à concentrer la propriété entre les mains d'un petit nombre de grands propriétaires terriens qui ont pu s'approprier le travail d'autrui. La tendance naturelle du capitalisme pousse à l'exacerbation de ce processus, de telle sorte que la masse de la population devient de plus en plus prolétarisée (c'est-à-dire sans propriété, n'ayant à sa disposition que sa force de travail) alors qu'un nombre de plus en plus réduit de propriétaires se partagent les biens de la société moderne. Or, vient un moment où le prolétariat, organisé et révolutionnaire, forme la majorité de la population et parvient à s'emparer du pouvoir. Les « expropriateurs » d'hier sont les « expropriés » d'aujourd'hui (négation de la négation) : l'esclave devient le maître. La propriété commune des moyens de production est alors restaurée aux travailleurs sur la base industrielle et technique du capitalisme de manière à leur rendre le contrôle sur l'économie et sur les produits de leur travail.

Par conséquent, il est clair que, dans l'optique de Marx, bien que le capitalisme coïncide avec un asservissement grandissant de la majorité de la population, il n'en constitue pas moins pour autant un sommet civilisationnel, technique et scientifique dont il ne s'agit nullement de remettre en question les acquis. Pour Marx, le passage par le capitalisme était historiquement nécessaire, et devait inéluctablement remplacer le féodalisme, fondé sur l'éparpillement rural des petits producteurs agricoles. Marx reproche justement au féodalisme de freiner la concentration de la science et des capitaux, la coopération sur une grande échelle, la division du travail, « le machinisme, la domination savante de l'homme sur la nature », bref, le développement des forces productives à leur plein potentiel. Le féodalisme, écrit Marx, « n'est compatible qu'avec un état de la production et de la société étroitement borné. L'éterniser, ce serait, comme le dit pertinemment Pecqueur, « décréter la médiocrité en tout » ». ⁷¹ Au contraire, reprenant une fois de plus à son compte la dialectique de la négativité de Hegel, Marx soutient qu'à maints égards le capitalisme favorisera l'avènement de la société communiste et la réalisation de *l'homo faber*. En effet, bien qu'exploités et amoindris dans leurs facultés physiques et intellectuelles, les ouvriers, voués à représenter la majorité de la population, se trouvent dans un rapport privilégié avec le travail et le procès de production. À mesure que s'intensifie

⁷¹ *Idem*, p. 565.

leur exploitation, les ouvriers apprennent à résister, à s'unir et à lutter d'abord pour de meilleures conditions de travail (volet économique) et, ultimement, pour une transformation révolutionnaire du système (volet politique). On retrouve le caractère déterministe du matérialisme historique dans ce postulat qui figure au premier plan des statuts de l'*Association internationale des Travailleurs* (1864) : « l'émancipation de la classe ouvrière ne peut être l'œuvre que des travailleurs eux-mêmes ».⁷² Théoriquement cette proposition devait amener Marx à envisager la possibilité pour certains pays démocratiques et industriellement avancés d'Occident (Angleterre, États-Unis) de parvenir organiquement et pacifiquement au socialisme (puis au communisme), sans l'intervention « putschiste » d'une quelconque élite révolutionnaire.

Cette orientation doctrinaire, qui considère que l'organisation de la classe ouvrière et les conditions objectives du développement économique-historique doivent être mûres pour la transformation de la société, devait être renforcée par l'échec de la Commune de Paris en 1871. À l'occasion de la guerre franco-prussienne de 1870, précédant la consolidation de la Commune, Marx réaffirmera sa critique du modèle « coopératif » et « insurrectionnel » propre au socialisme français, empreint de volontarisme : « les Français ont besoin d'être rossés. Si les Prussiens sont victorieux, la centralisation du pouvoir de l'État [politique pangermaniste d'Otto von Bismarck] sera utile à la centralisation de la classe ouvrière allemande. [...] La prépondérance, sur le théâtre du monde, du prolétariat allemand sur le prolétariat français serait en même temps la prépondérance de notre théorie sur celle de Proudhon [et de Blanqui]. »⁷³ L'échec de l'« insurrection » parisienne aurait donc contribué à déplacer le point focal du mouvement ouvrier de la France à l'Allemagne, autour du *Sozialdemokratische Arbeiterpartei* (Parti ouvrier social-démocrate). Aux yeux de Marx, il s'agissait d'une confirmation de la validité des principes déterministes du matérialisme historique.

Nous avons vu précédemment que le capitalisme n'a pu se consolider sans qu'un ensemble de conditions objectives aient été réunies (accumulation primitive du capital, exode des paysans vers les villes, émancipation des corporations de la tutelle féodale, formation d'une société civile et d'une bourgeoisie apte à se constituer en classe dominante, libéralisme politico-économique s'inscrivant en Occident dans des institutions démocratiques, etc.). Il en ira de même en ce qui concerne le passage du capitalisme au communisme. Dans une lettre datée du 5 mars 1852 destinée à Joseph Weydemeyer, Marx résumait ainsi l'apanage théorique de sa doctrine :

« En ce qui me concerne, ce n'est pas à moi que revient le mérite d'avoir découvert ni l'existence des classes dans la société moderne ni leur lutte entre elles. [...] Ce que je fis de nouveau, ce fut : 1. De

⁷² MARX (1864).

⁷³ MARX, *Lettre à Engels*, 20 juillet 1870, cité à partir de GUILLAUME (1915), p. 4.

démontrer que *l'existence des classes* n'est liée qu'à des *phases de développement historique déterminé de la production* ; 2. Que la lutte des classes *conduit* nécessairement à la *dictature du prolétariat (Diktatur des Proletariats)*; 3. Que cette dictature elle-même ne constitue que la transition à l'abolition de toutes les classes et à une société sans classes. »⁷⁴

Deux décennies plus tard, dans la *Critique du programme de Gotha* (1875), Marx explique à nouveau qu'« entre la société capitaliste et la société communiste, se place la période de transformation révolutionnaire de celle-là en celle-ci. À quoi correspond une période de transition politique où l'État ne saurait être autre chose que *la dictature révolutionnaire du prolétariat*. »⁷⁵ Ces deux extraits expriment à eux seuls toute l'ambiguïté du marxisme procédant de l'inévitable tension entre déterminisme historico-scientifique et volontarisme révolutionnaire. De fait, deux traditions politiques verront le jour correspondant chacune à deux grands interprétations possibles de cet aspect du marxisme : la social-démocratie européenne, réunie sous la bannière de la II^e Internationale, et le marxisme-léninisme, élaboré et mis en pratique par Lénine et les bolchéviks. Toujours est-il que, dans l'œuvre de Marx, la dictature du prolétariat constitue une étape transitoire vers le communisme. Lors de cette phase, le prolétariat s'empare du pouvoir politique et intervient de manière « despotique » dans le droit de propriété de manière à concentrer toute la production entre les mains de l'État. Historiquement, l'État n'a jamais été que l'instrument de domination d'une classe sociale sur les autres, la sphère politique n'étant que l'arène de la lutte des classes. Or, lorsque la propriété privée bourgeoise sera abolie et que la production sera rétablie entre les mains des « individus associés » (socialisme), ce sont aussi les conditions objectives à l'origine des antagonismes de classes et de l'État qui sont appelées à disparaître (communisme). Ainsi, l'État est progressivement condamné à perdre son caractère politique pour ne revêtir qu'un rôle strictement administratif en lien avec l'économie planifiée du régime communiste.

Nous aurons l'occasion, dans la prochaine partie, de préciser la notion marxienne de « dictature du prolétariat » et de nous demander s'il s'agit, pour Marx, de la dictature d'une classe sociale ou d'un parti politique prétendant incarner les intérêts du prolétariat. D'autre part, nous nous pencherons aussi sur la théorie marxiste de l'État, échafaudée notamment dans *Le 18-Brumaire de Louis Bonaparte* (1852) et dans *La guerre civile en France* (1871), stipulant que la révolution prolétarienne aurait comme tâche non pas de perfectionner la machine d'État du régime en place, comme l'ont fait toutes les révolutions dans l'histoire, mais de la détruire. Nous serons alors en mesure de soulever certaines problématiques inhérentes à la théorie marxiste de l'État et de son dépérissement subséquent. Pour le moment, il reste encore à déterminer la portée de la théorie marxiste du matérialisme historique.

⁷⁴ MARX (1978 [1852a]), p. 699.

⁷⁵ MARX (1978 [1875]), p. 339.

1.2.3 Déploiement universel du capitalisme et mode de production asiatique

Jusqu'à présent, notre investigation paradigmatique du marxisme nous a mené à déterminer que Karl Marx considérait le communisme comme le parachèvement de la civilisation européenne. Lénine lui-même estime que le marxisme forme la synthèse ou le « successeur légitime de tout ce que l'humanité [avait] créé de meilleur au XIX^e siècle : la philosophie allemande, l'économie politique anglaise et le socialisme français. »⁷⁶ En 1843, comme en 1870, Marx s'attendait à ce qu'à travers le prolétariat allemand la révolution communiste réalise concrètement les idéaux d'égalité universelle de la Révolution française (1789), entraînant l'Europe dans une ultime phase de son développement historique. Il est intéressant de souligner qu'à l'époque, Michel Bakounine prêtait à la doctrine de Marx des tendances « étatistes bourgeoises » ainsi que des desseins autoritaires spécifiquement pangermanistes, bref « mortels pour les Slaves ». ⁷⁷ Selon Bakounine, la doctrine communiste de Marx s'accordait objectivement avec les intérêts bismarckiens visant l'unification de l'Empire d'Allemagne (II^e *Reich*) à travers un « État vaste, unifié, fortement centralisé »⁷⁸ et militariste.

Néanmoins, en conclusion à *La guerre civile en France*, Marx réaffirme le caractère universaliste de la révolution prolétarienne à partir du postulat selon lequel la lutte des classes aurait, dorénavant, supplanté le nationalisme en tant que facteur structurant les rapports géopolitiques contemporains:

« Qu'après la plus terrible guerre des temps modernes [la Guerre franco-prussienne], le vaincu et le vainqueur fraternisent pour massacrer en commun le prolétariat [écrasement de la Commune de Paris par le gouvernement d'Adolphe Thiers], cet évènement inouï prouve [...] [que la guerre nationale] est une pure mystification des gouvernements, destinées à retarder la lutte des classes, et qui est jetée de côté, aussitôt que cette lutte des classes éclate en guerre civile. La domination de classe ne peut plus se cacher sous un uniforme national, les gouvernements nationaux ne font qu'un contre le prolétariat! »⁷⁹

De fait, « les ouvriers n'ont pas de patrie »⁸⁰, écrivent Marx et Engels dans le *Manifeste du parti communiste*, poussant jusqu'au bout la notion selon laquelle le prolétariat moderne incarne la négation et la dissolution totale de tous les ordres de la société. Or, c'est précisément parce que le prolétariat « n'est rien » qu'il « devrait être tout »⁸¹, c'est-à-dire aspirer à la reconquête de l'humanité dans son caractère universel, par-delà les clivages nationaux. De manière conséquente avec les préceptes du matérialisme historique, Marx et Engels observent que les frontières nationales sont déjà en voie de dissolution sous la pression exercée par le développement mondial du commerce et de l'uniformisation de la production industrielle. Par conséquent, l'action politique conjointe du prolétariat sur le plan

⁷⁶ LÉNINE (1978 [1913]), p. 19.

⁷⁷ BAKOUNINE (2001), p. 227.

⁷⁸ BAKOUNINE (1976 [1873]), p. 184-185.

⁷⁹ MARX (1978 [1871]), p. 316.

⁸⁰ MARX et ENGELS (1998 [1848]), p. 98.

⁸¹ MARX (1982 [1844]), p. 104.

international ne ferait que porter à son comble un processus entamé par le capitalisme lui-même. Corrélativement à la concentration des capitaux, au perfectionnement rapide des moyens de production et à l'abolition des frontières commerciales par l'expansion du marché, « la bourgeoisie entraîne brutalement dans la civilisation toutes les nations, même les plus barbares. [...] Elle oblige toutes les nations à faire leur, si elles ne veulent pas disparaître, le mode de production de la bourgeoisie [...] ».⁸² Ce passage, tiré du *Manifeste du parti communiste* (1848), est en phase avec cette déclaration de Marx dans la *Préface de la première édition du Capital* (1867) qui stipule que « le pays le plus développé industriellement ne fait que montrer à ceux qui le suivent sur l'échelle industrielle l'image de leur propre avenir. »⁸³

Le déploiement planétaire du capitalisme s'avère donc la condition de possibilité du communisme, qui « n'est empiriquement possible que comme l'acte « soudain » et simultané des peuples dominants ».⁸⁴ Bien que le développement du capitalisme se propage sur la totalité du globe terrestre, toutes les nations ne connaissent pas le même rythme de développement. Le communisme ne peut émerger qu'au sein des sociétés capitalistes les plus développées sur le plan industriel et les plus prolétarisées (où la lutte des classes s'avère la plus aigüe). Le prolétariat de chaque nation européenne (Grande-Bretagne, France, Allemagne) aurait d'abord comme tâche de s'emparer du pouvoir en s'érigeant en « classe dirigeante de sa [propre] nation »⁸⁵ avant de coordonner une action révolutionnaire sur le plan international. Dans une série d'articles publiés en 1850 dans la *Neue Rheinische Revue*, Marx et Engels vont jusqu'à soutenir qu'une révolution communiste à l'échelle européenne constituerait l'unique planche de salut pour résister à la concurrence économique de l'Amérique du Nord, alors en pleine ascension. Pour éviter de subir une rétrogradation face aux États-Unis, l'Europe devait « transformer les moyens de production et de transport en conformité avec les exigences technologiques de la production moderne, libérant par le fait même des forces productives neuves et assurant la supériorité de l'industrie européenne malgré les désavantages [de sa position] géographique. »⁸⁶ Le système communiste permettrait d'assurer un dépassement du capitalisme du point de vue de la rationalité technique et organisationnelle.

La révolution communiste, écrivent Marx et Engels, marque alors le moment où « chaque individu en particulier sera délivré de ses diverses limites nationales et locales, mis en rapports pratiques avec la production du monde entier (y compris la production intellectuelle) et mis en état

⁸² MARX et ENGELS (1998 [1848]), p. 78-79.

⁸³ MARX (1969 [1867]), p. 36.

⁸⁴ MARX et ENGELS (1968 [1845]), p. 64.

⁸⁵ MARX et ENGELS (1998 [1848]), p. 98.

⁸⁶ MARX et ENGELS, cités à partir de WOLFE (1965), p. 179.

d'acquérir la capacité de jouir de la production du monde entier dans tous les domaines. »⁸⁷ Contrairement au capitalisme qui, malgré l'ouverture du marché mondiale, s'étend par division du travail et concentration des capitaux, l'économie planifiée du communisme devrait pouvoir assurer une distribution des biens à tous et chacun en fonction des besoins réels respectifs. La révolution vise l'abolition de la propriété privée et du libre marché à l'échelle planétaire de manière à consolider la maîtrise complète de l'homme sur la nature, l'abolition des classes sociales, la suppression des clivages nationaux et l'égalité de fait entre les hommes. En somme, le matérialisme historique inscrit le développement du capitalisme et son dépassement subséquent vers le communisme dans le cadre d'une théorie historico-téléologique à visée universelle.

Cependant, il est à noter qu'à partir des années 1850, Marx entreprend l'étude d'économistes classiques (Richard Jones, J. S. Mill, Adam Smith) et commence à s'intéresser, comme eux, à la « société asiatique ». Dans la *Préface à la Critique de l'économie politique* (1859), on apprend effectivement qu'« à grands traits, les modes de production *asiatique*, féodal et bourgeois moderne peuvent être qualifiés d'époques progressives de la formation sociale économique. »⁸⁸ Marx identifie deux caractéristiques clés à l'émergence du mode de production asiatique : d'une part, à la mise en œuvre de travaux hydrauliques de grande envergure, dirigés par le gouvernement, et, d'autre part, à la dispersion géographique des peuplades regroupées en villages éloignés.⁸⁹ L'administration de tels travaux d'irrigation dans certaines vallées orientales du globe (Chine, Inde, Perse) aurait mené à une centralisation bureaucratique rigoureuse et despotique, faisant de l'État le principal propriétaire des moyens de production et de la terre. S'inspirant des thèses de Jones, Marx soutient que l'extraction de la plus-value provenant du travail de la terre au sein de ces sociétés agro-directoriales était « (en Asie, et plus particulièrement en Inde), réparti par l'État et ses fonctionnaires. »⁹⁰

Or, en dépit de ces considérations, Marx éprouvera toujours une certaine difficulté à intégrer le concept de société asiatique au sein de sa doctrine. À elle seule, cette notion implique la possibilité d'un développement politico-économique distinct de celui qu'a connu l'Europe occidentale (du féodalisme au capitalisme). Dès lors, comment expliquer le passage du mode de production asiatique à l'émergence du capitalisme tout en se basant sur la théorie marxiste du développement des forces productives? Selon Karl Wittfogel, Marx ne parvint pas aisément à démontrer de quelle manière la pression internationale des échanges capitalistes pouvait encourager un gouvernement despotique, de

⁸⁷ MARX et ENGELS (1968 [1845]), p. 67.

⁸⁸ MARX (1978 [1859]), p. 185.

⁸⁹ WITTFOGEL (1977 [1957]), p. 450-453.

⁹⁰ MARX, cité à partir de WITTFOGEL (1977 [1957]), p. 460.

type oriental, à favoriser « des formes capitalistes modernes d'entreprise privée. »⁹¹ Une observation d'Engels concernant la Turquie à la fin du 19^e siècle rend compte des problèmes occasionnés par l'introduction du mode de production asiatique dans l'apanage doctrinal du matérialisme historique :

« La domination turque, comme toute autre domination orientale, est incompatible avec l'économie capitaliste : la plus-value extorquée n'est nullement à l'abri des mains cupides des satrapes et des pachas. Il manque la condition fondamentale, indispensable à l'acquisition bourgeoise : la sécurité de la personne [libéralisme] et de la propriété du marchand [propriété privée]. »⁹²

Dans le cas de l'Inde coloniale du 19^e siècle, Marx soutient que c'est l'intervention du gouvernement britannique qui a engendré le processus de dissolution de l'économie rurale et du mode de production asiatique. Aurait-il été possible que le capitalisme en Inde se développe de manière organique, sur la base du mode de production asiatique (comme ce fut le cas pour le passage du féodalisme au capitalisme)? Une chose est certaine, le mode de production asiatique introduit une tension dans la théorie du matérialisme historique entre déploiement universel et uniforme des forces productives à l'échelle planétaire et développement historique singulier de l'Europe occidentale par rapport à l'Asie. Puisque le mode de production capitaliste s'avère être la condition de possibilité du communisme, la question demeure de savoir si toutes les nations sont vouées ou non à connaître un déploiement uniforme du capitalisme, et sur la base de quelles institutions le capitalisme peut ou doit se consolider.

À la fin des années 1860 et au début des années 1870, Marx entreprend une étude approfondie de la Russie tsariste, un régime qu'il qualifie de « semi-asiatique ». Il entretient alors une correspondance avec de nombreux intellectuels, universitaires et écrivains russes qui l'invitent à exposer sa position concernant l'avenir de la société russe. Du même coup, nous verrons, dans la prochaine partie, que Marx fut forcé de clarifier la teneur du caractère universel ou spécifiquement occidental de sa théorie. Mais, surtout, l'étude du rapport de Karl Marx face à la Russie constitue une étape obligée pour comprendre les racines théoriques et politiques du léninisme.

1.2.4 Marx et la Russie : regard sur une problématique théorique et politique

À la fin des années 1860, Marx et Engels se mirent à s'intéresser de plus près à l'avenir de la société russe. La Russie, qui jadis constituait le « rempart de la réaction européenne »⁹³, s'affichait dorénavant comme « l'avant-garde de l'action révolutionnaire en Europe ».⁹⁴ À l'époque, le tsar Alexandre II (dit le « tsar libérateur ») introduisait d'importantes réformes (1861-1864) qui annonçaient le début d'une ère de modernisation. L'un des enjeux principaux consistait à engager la Russie sur la voie d'une

⁹¹ WITTFOGEL (1977 [1957]), p. 462.

⁹² ENGELS, cité à partir de WITTFOGEL (1977 [1957]), p. 462.

⁹³ MARX et ENGELS (1998 [1882]), p. 129.

⁹⁴ *Ibid.*

économie de marché afin d'assurer sa compétitivité avec l'Europe. L'Émancipation de 1861, la réforme la plus notable, consacrait la libération de 22 millions de serfs (c'est-à-dire 38% des paysans) encore sous le joug du servage et de l'autorité du seigneur.⁹⁵ Quant aux paysans de la Couronne (37% des paysans), ceux-ci payaient déjà une redevance fixe (*obrok*) directement à l'État. Depuis des siècles, la plupart des paysans de la Couronne étaient regroupés au sein de la commune (*mir* ou *obchtchina*), c'est-à-dire en organisation villageoise au sein de laquelle les décisions concernant la communauté étaient prises en assemblée. Parmi les responsabilités de la commune, on retrouve : l'organisation des récoltes, la redistribution des terres et la perception des taxes. Depuis son implémentation au 17^e siècle, l'*obchtchina* s'avéra utile à l'État pour garantir une responsabilité mutuelle des membres dans le paiement des impôts.⁹⁶ De nombreux intellectuels, appartenant au courant slavophile, ont vu dans l'*obchtchina* un trait de l'esprit égalitariste typiquement russe. Selon Michael Confino, la commune a certainement favorisé un nivèlement des distinctions sociales. En revanche, elle a aussi fortement contribué à freiner le progrès agro-technologique « parce que toute modification du système rural était perçue comme une menace à l'entière de l'ordre social. »⁹⁷ Selon Dorothy Atkinson, on retrouvait statistiquement moins de communes là où le servage était instauré, et peu de servage dans les régions où les communes étaient en forte proportion.⁹⁸

Lors de l'abolition du servage en 1861, les paysans ne reçurent qu'une portion de la terre, qu'ils durent racheter en s'endettant lourdement. Le gouvernement s'engagea à dédommager la noblesse à hauteur de 80% de la valeur de leur propriété nouvellement cédée aux paysans. À leur tour, les paysans avaient 49 ans pour rembourser cette somme à l'État.⁹⁹ Pour s'assurer de la collecte des taxes, le gouvernement décida de remplacer l'autorité du seigneur à la campagne par un système qui avait déjà fait ses preuves en Russie: la commune. On redécoupa alors administrativement en « sociétés rurales » des villages (*derevni*) entiers ou plusieurs villages entretenant des relations économiques mutuelles. Héritière des prérogatives de l'*obchtchina*, la « société rurale » avait pour tâche principale l'allocation des terres et le calcul des taxes correspondantes. Le paysan ne disposait donc pas de la terre à titre de propriété privée, mais à titre de propriété commune : il ne pouvait ni la vendre, ni la léguer en héritage. Dès lors, l'Émancipation de 1861 ne fit, à bien des égards, que transférer l'autorité du seigneur à la commune, conservant certaines des reliques du servage en ce qui a trait à l'attachement du paysan à la terre. En effet, pour se départir d'une terre et quitter la commune, les paysans devaient obtenir un

⁹⁵ HELLER (2015 [1997]), p. 1115.

⁹⁶ ATKINSON (1983), p. 8.

⁹⁷ CONFINO, cité à partir de ATKINSON (1983), p. 14.

⁹⁸ ATKINSON (1983), p. 15.

⁹⁹ PIPES (1993), p. 69.

passerport sur approbation de la majorité. Or, puisque le départ d'un paysan entraînait la répartition des charges fiscales entre les autres membres de la commune, l'assentiment à laisser partir un membre était rare. De manière générale, l'Émancipation de 1861 laissa un goût amer chez les paysans. Ceux-ci s'attendaient à recevoir l'intégralité de la terre, et considéraient que la terre revenait à celui qui la cultivait de ses propres mains. Le terreau était fertile pour une disposition révolutionnaire dans les campagnes dirigée contre les grands propriétaires terriens (noblesse, clergé, familles impériales).

La Russie de la seconde moitié du 19^e siècle était donc un pays encore très majoritairement paysan. Malgré la forte croissance démographique que connut l'Empire russe entre 1861 et 1917 (passant de 75 à 170 millions d'habitants), la paysannerie rurale se maintint en proportion aux alentours de 85% de la population.¹⁰⁰ À l'époque, on remarque peu de distinction entre les campagnes et les villes. Ces dernières n'étaient guère que de grands villages espacés, et la Russie d'Europe ne comptait qu'une dizaine de grands centres urbains (regroupant plus de 100 000 habitants).¹⁰¹ Les outils et les méthodes aratoires étaient demeurés rudimentaires, les transports archaïques et inefficaces, la productivité incomparablement plus faible qu'en Occident et la division du travail peu avancée, souffrant d'une absence chronique de main d'œuvre qualifiée. Le capitalisme, qui commence à prendre son essor, est « sans vigueur »¹⁰² en raison de l'absence d'une véritable bourgeoisie qui pourrait se constituer en classe dirigeante. Le strict contrôle du régime patrimonial¹⁰³ tsariste sur l'économie et le commerce ainsi que l'absence d'une société civile (*bürgerliche Gesellschaft*) et d'institutions juridiques et démocratiques ont entravé le développement de l'entreprise privée. Par conséquent, l'industrialisation, lancée dans les années 1880, reposera surtout sur l'initiative du gouvernement.

Tout compte fait, les préceptes du matérialisme historique tel qu'étudiés précédemment nous inclinent à catégoriser la Russie tsariste sous l'angle du retard social, institutionnel, politique et économique comparativement à l'Occident. Le ministre des finances, Sergueï Witte, résume ainsi l'état de la Russie dans le troisième quart du 19^e siècle, exprimant la faiblesse de sa société civile : « qu'est-ce qu'un Empire de 100 millions de paysans à qui l'on n'a appris ni le concept de la propriété terrienne [propriété privée], ni celui de la constance de la loi [libéralisme] en général? »¹⁰⁴ Cependant, comme le rappelle Avineri, il est arrivé à deux reprises que Marx envisage la possibilité d'une révolution dans des pays moins développés : l'Allemagne, dans les années 1840, et la Russie des années 1870. Selon la

¹⁰⁰ ATKINSON (1983), p. 29 et p. 101 et FITZPATRICK (2008), p. 47.

¹⁰¹ LEROY-BEAULIEU (1988 [1881]), Livre V : La hiérarchie sociale : les villes et les classes urbaines.

¹⁰² SOUVARINE (1985 [1935]), p. 42.

¹⁰³ En Russie, le régime absolutiste dit « patrimonial » consacre l'identité de la souveraineté politique et de la propriété. Le tsar administre le territoire du royaume comme son propre domaine.

¹⁰⁴ WITTE, cité à partir de PIPES (1993), p. 97.

thèse d'Avineri, Marx aurait considéré que le développement tardif et accéléré du capitalisme dans ces deux pays aurait mené à une éclosion intensive du prolétariat dans certaines zones urbaines et à des conditions propices pour une révolution radicale. Or, dans la *Préface à l'édition russe du Manifeste du parti communiste* (1882), Marx et Engels offrent une explication plus précise qui prend en considération le mode d'organisation traditionnel de la production agricole en Russie, la commune paysanne (*obchtchina*) :

« [...] en Russie, face à la filouterie capitaliste qui prospère à grande allure [depuis l'Émancipation de 1861] et à la propriété foncière bourgeoise qui en est tout juste aux débuts de son développement, nous trouvons que plus de la moitié du sol appartient en commun aux paysans. La question est alors : bien que fortement minée, l'*obchtchina* russe, cette forme de l'antique possession en commun du sol, peut-elle passer directement à la forme supérieure de la propriété collective communiste? Ou bien doit-elle à l'inverse parcourir d'abord le même processus de dissolution qui caractérise le développement historique de l'Occident? La seule réponse possible aujourd'hui à cette question, la voici : si la révolution russe marque le signal d'une révolution prolétarienne en Occident, de sorte qu'elles se complètent mutuellement, l'actuelle propriété en commun du sol en Russie (la commune paysanne, c'est-à-dire l'*obchtchina*) peut servir de point de départ à une évolution communiste. »¹⁰⁵

Dès lors, le point focal de l'analyse marxiste concernant l'avenir de la société russe repose sur le destin de la commune paysanne et sur le régime de propriété qui lui correspond. Contrairement au commerce en Inde, où le gouvernement britannique intervint directement afin de dissoudre l'économie rurale et les communes villageoises, Marx considère que « le commerce russe laissa intactes les bases de la production asiatique. »¹⁰⁶ Tout l'enjeu consiste à déterminer si le développement tardif du capitalisme en Russie est voué à suivre les traces de l'Occident ou si la Russie peut connaître un développement historique différent. Or, nous verrons qu'à de nombreuses reprises, dans son œuvre tardive, Karl Marx confirme que la Russie est susceptible de suivre une évolution socioéconomique qui soit en mesure d'éviter la dissolution de la commune paysanne sous la pression du capitalisme. Par le fait même, il n'est pas impossible que la Russie, sur la base de l'*obchtchina*, puisse parvenir directement au communisme sans passer par la propriété privée capitaliste. Dans une lettre destinée au bureau éditorial du journal *Otechestvennye zapiski* (Annales de la Patrie) datée de 1877 (qui ne sera publiée qu'après sa mort, en 1888), Karl Marx affirme que si la Russie ne se détourne pas rapidement du chemin dans lequel elle s'est embarquée depuis les grandes réformes de 1861-1864, « elle perdra la plus belle chance jamais offerte par l'histoire à aucun peuple d'éviter toutes les vicissitudes du régime capitaliste. »¹⁰⁷ Marx y soutient qu'une révolution politique constituerait l'unique moyen de protéger la commune et de court-circuiter le développement du capitalisme, évitant par le fait même l'« accumulation primitive du capital » et la prolétarianisation de la population campagnarde.

¹⁰⁵ MARX et ENGELS (1998 [1882]), p. 129-130.

¹⁰⁶ MARX, cité à partir de WITTFOGEL (1977 [1957]), p. 453.

¹⁰⁷ MARX, cité à partir de WHITE (2019), p. 31.

À première vue, cette position de Marx rompt avec les principes fondamentaux de sa propre théorie du matérialisme historique telle qu'élaborée dans *Le Capital* (1867). En effet, nous avons vu précédemment que le développement des forces productives, la division du travail et le mouvement de concentration des capitaux entraînaient une série de transformations dans le régime de propriété. Le passage du féodalisme au capitalisme marquait le passage de la petite propriété agricole individuelle à la grande propriété privée terrienne. Au fur et à mesure, la paysannerie expropriée fut poussée vers les zones urbaines où elle vint grossir les rangs du prolétariat. Plus le capitalisme se développe, plus la propriété se concentre dans une quantité infime de grandes corporations monopolistiques. À un stade avancé du développement des forces productives et de la division du travail, la majorité de la population appartient à la classe ouvrière prolétarisée. À ce stade, l'intérêt principal du prolétariat réside dans l'abolition de la propriété privée et dans la restauration de la propriété commune des moyens de production sur la base des avancées techniques rendues possibles par le capitalisme moderne. Or, dans les années 1870, Engels s'attendait plutôt à ce qu'éclate en Russie une révolution « bourgeoise ». Celle-ci mettrait fin au pouvoir absolu du tsar et donnerait forme ou bien à une monarchie constitutionnelle (suivant le modèle de l'Allemagne bismarckienne), ou bien à une république (inspirée par la France ou les États-Unis).

En 1867, Marx entend parler du révolutionnaire Tchernychevski et, en 1870, s'engage dans l'apprentissage du russe afin de pouvoir lire cet auteur qui aura une influence décisive sur ses positions. Dès 1858, Tchernychevski avait réfuté l'idée selon laquelle la commune paysanne était vouée à disparaître sous la pression exercée par le capitalisme. Il s'inscrivait alors dans le courant intellectuel de la « Voie séparée » qui prévoyait pour la Russie un destin distinct de celui de l'Occident. Dans son article, l'auteur avançait, en termes hégéliens, que la Russie pourrait passer « des formes les plus basses de propriété communale aux formes les plus hautes de propriété socialiste, sautant la « négation » de la propriété privée. »¹⁰⁸ Toujours en prenant comme point de vue le développement de la « forme » de propriété, Tchernychevski soutient que « le plus haut stade de développement est similaire au stade initial, qui fut son point de départ. »¹⁰⁹ Autrement dit, selon Tchernychevski, le moment de « négation » dialectique que représente l'accumulation primitive du capital n'est pas une fatalité : la société communiste peut advenir directement sur la base de la commune paysanne (*obchtchina*) suivant son dépassement vers une forme supérieure d'organisation socioéconomique.

Et c'est précisément cette position que Marx soutiendra à partir des années 1870. Il y sera amené après avoir été critiqué frontalement par Mikhaïlovski quant au caractère « historico-

¹⁰⁸ TCHERNYCHEVSKY, cité à partir de ATKINSON (1983), p. 21.

¹⁰⁹ TCHERNYCHEVSKY, cité à partir de WHITE (2019), p. 10.

philosophique » et « universel » de sa théorie. Dans la lettre non envoyée au *Otechestvennye zapiski*, datant de 1877, Marx se défend ainsi :

« Le chapitre sur l'accumulation primitive ne prétend guère plus que tracer le chemin par lequel, en Europe occidentale, l'ordre capitaliste de l'économie a émergé des entrailles de l'ordre féodal de l'économie. Dès lors, il décrit le mouvement historique à travers lequel les producteurs se virent séparés de leurs moyens de production et convertis en salariés (prolétaires dans le sens moderne du terme) alors que ceux qui détenaient les moyens de production se virent convertis en capitalistes. [...] La base de tout ce développement est l'expropriation des cultivateurs. [...] [Mikhaïlovski] sent qu'il doit absolument métamorphoser mon schéma historique de la genèse du capitalisme en Europe occidentale en une théorie historico-philosophique de la marche universelle que chaque peuple est destiné à entreprendre. Mais je le prie de m'excuser. Simultanément, il m'honore et m'humilie beaucoup trop. »¹¹⁰

Selon James D. White, cette réponse de Marx est époustouflante. En affirmant sans ambiguïté que sa théorie se restreignait à l'Europe occidentale, Marx « impose rétrospectivement à *Das Kapital* une interprétation complètement en désaccord avec l'esprit dans lequel il fut conçu. »¹¹¹ Pour Adam B. Ulam, en affirmant que la Russie pouvait court-circuiter le développement du capitalisme et de la propriété privée, Marx se montrait simplement « antimarxiste ».¹¹² Selon Ulam, l'auteur du *Manifeste du parti communiste*, constatant l'activité principalement syndicaliste de la social-démocratie européenne à la fin du 19^e siècle, en serait venu à soutenir l'action terroriste des populistes russes (*narodniki*) dans une ultime visée révolutionnaire. À la lumière de notre analyse du marxisme, il serait plus juste de dire que Marx aurait dérogé au volet déterministe des lois objectives du développement économique pour renouer avec la dimension insurrectionnelle et volontariste de sa doctrine.

En effet, en mars 1881, après avoir reçu une lettre de la jeune émigrée Vera Zassoulitch, Marx aura l'occasion de préciser sa position sur la problématique de la commune paysanne en Russie. Considéré comme une autorité dans les milieux socialistes à l'époque, Marx se fait poser la question suivante: la commune est-elle une forme d'organisation socioéconomique archaïque, vouée à disparaître avec le développement du capitalisme, ou peut-elle, au contraire, constituer la base pour l'édification du socialisme? De sa réponse, nous retiendrons deux points cardinaux. Premièrement, Marx répond qu'en Russie tsariste les paysans ne possédaient pas la terre à titre de propriété privée (comme en Europe occidentale). Dès lors, il n'allait pas de soi que le processus d'accumulation primitive du capital s'applique de manière analogue. Deuxièmement, Marx confirme que la disparition des communes villageoises, observée dans les sociétés asiatiques, comme en Inde, était le résultat de la politique délibérée du gouvernement britannique, et non pas des forces « spontanées » de l'économie

¹¹⁰ MARX, cité à partir de WHITE (2019), p. 30-32.

¹¹¹ WHITE (2019), p. 32.

¹¹² ULAM (1965), p. 152.

capitaliste. En contrepartie, une intervention « rapide » et « révolutionnaire » dans le domaine politique pouvait protéger l'*obchtchina* en tant que fondement de la future organisation communiste en Russie.

Marx savait pertinemment que Vera Zassoulitch appartenait au groupe terroriste La Volonté du Peuple (*Narodnaïa Volia*), responsable le 1^{er} mars 1881 de l'assassinat du tsar Alexandre II. Non seulement la lettre de Marx à Zassoulitch constituait-elle, en partie, un appui aux positions théoriques de *Narodnaïa Volia* (destinée distincte de la Russie par rapport à l'Occident, court-circuitage du capitalisme, préservation de l'*obchtchina*), mais elle cautionnait aussi leurs méthodes d'action, ancrées dans la violence politique. Il est à noter que *Narodnaïa Volia* est née en 1879 d'une scission de l'organisation Terre et Liberté (*Zemlia i Volia*). Suite à une querelle concernant les méthodes d'action terroristes, *Zemlia i Volia* s'est scindée en deux groupes : *Narodnaïa Volia*, d'un côté, et Répartition noire (*Tcherni Peredel*), de l'autre. Contrairement à *Narodnaïa Volia*, *Tcherni Peredel* considérait vaine la perspective d'un *putsch*, fomenté par un groupe terroriste clandestin, sans qu'ait eu lieu au préalable une révolution économique et sociale dans le domaine de l'agriculture. Or, en 1880, Marx affichera son support à l'endroit de *Narodnaïa Volia* plutôt qu'envers *Tcherni Peredel*.¹¹³

Puis, dans une lettre datée du 11 avril 1881 envoyée à sa fille, Marx écrit : « as-tu suivi le procès des auteurs de l'attentat? Ce sont des gens foncièrement honnêtes, sans pose mélodramatique, simples, réalistes, héroïques. [...] Le Comité exécutif de Pétersbourg [de *Narodnaïa Volia*], qui a agi si énergiquement, publie des manifestes d'une modération raffinée. [...] Ils s'efforcent d'expliquer à l'Europe que leur *modus operandi* est une manière d'agir spécifiquement russe, historiquement inévitable; ce sur quoi on peut moraliser aussi peu que sur le tremblement de terre de Chios. »¹¹⁴ Cette déclaration est forte. L'action terroriste des *narodniki* est qualifiée de « spécifiquement russe » et d'« historiquement inévitable ». Or, rappelons-le, Marx avait admis qu'il s'agissait d'une question de temps avant que la Russie ne passe à côté d'une chance inespérée pour éviter les « vicissitudes » du capitalisme. L'auteur du *Capital* était donc conscient que, sans l'intervention d'une révolution, les forces économiques spontanées du capitalisme mèneraient la société russe sur une voie fort différente. En réalité, l'« inévitabilité historique » de l'action terroriste de *Narodnaïa Volia* était subordonnée à une finalité politique révolutionnaire, et non pas à la nécessité des lois objectives du développement des forces productives.

Aux yeux de Marx, ce qui définit la Russie en tant que société « semi-asiatique », c'est qu'elle se situe à mi-chemin entre l'Europe occidentale et l'Asie : elle entretient un rapport avec le monde moderne sans pour autant être sous domination d'une puissance coloniale étrangère, comme dans le cas

¹¹³ WHITE (2019), p. 66.

¹¹⁴ MARX, cité à partir de TERNON (2015).

des Indes Orientales britanniques. D'où une « combinaison de circonstances uniques » qui font en sorte que la production agricole est encore établie sur la base de la commune paysanne à la fin du 19^e siècle. Selon Karl Marx, advenant une révolution politique dans les plus brefs délais, la commune en Russie peut se développer comme élément central de la production collective. Dès lors, en vertu de sa « contemporanéité » avec la société capitaliste avancée, la Russie serait en mesure de s'en approprier tous les avantages, notamment sur le plan technique et industriel, et ce « sans passer par ses péripéties terribles, affreuses. »¹¹⁵ Par conséquent, dans son approche de la problématique théorique et politique posée par la Russie, l'auteur du *Capital* clarifie sa position en renonçant à deux aspects fondamentaux du matérialisme historique. D'une part, Marx renonce définitivement à la portée unilinéaire-universelle de sa théorie. Le communisme peut advenir autrement que sur la base socioéconomique du capitalisme caractéristique de l'Europe occidentale. Certes, dans la *Préface à l'édition russe du Manifeste du parti commune* (1882), Marx conditionne la réussite d'une révolution en Russie à l'éclatement d'une révolution prolétarienne à l'échelle européenne et à leur coordination mutuelle. Toujours est-il qu'une révolution peut permettre à la Russie, un pays qui accuse un important retard économique, politique et social sur l'Occident, de court-circuiter le passage par le capitalisme. Qu'il le veuille ou non, en adoptant cette position, Marx se rapproche de la thèse du développement historique multilinéaire des *narodniki* (« populistes » ou « socialistes agrariens ») de *Narodnaïa Volia*. Or, contrairement aux marxistes, les *narodniki* (influencés par Herzen, Tchernychevski, Mikhaïlovski) promeuvent une idéologie ancrée dans la préservation de la commune et dans la défense des intérêts du « peuple » russe, c'est-à-dire principalement de la paysannerie, et non pas du prolétariat urbain. Dès lors, une coordination politique et idéologique des organisations ouvrières d'Occident avec les *narodniki*, advenant une prise de pouvoir par ces derniers, s'avère peu probable.

Les *narodniki* considéraient que la commune paysanne (*obchtchina*) était l'expression de l'esprit égalitariste typiquement russe, et que la Russie, en évitant la « corruption » et l'« individualisme libéral » du capitalisme industriel, pouvait guider l'Europe vers un renouveau civilisationnel. En réalité, l'*obchtchina* était un mode d'organisation archaïque de la production agricole qui entravait tout progrès socioéconomique en Russie. C'est pourquoi, d'autre part, en infléchissant le caractère universaliste de sa doctrine pour l'adapter au contexte historique singulier de la Russie, Marx renonce du même coup à la dimension scientifique et déterministe du matérialisme historique. En donnant son appui aux groupes terroristes russes, Marx déroge aux principes de développement des forces productives, de conditions socioéconomiques objectives et d'organisation de

¹¹⁵ MARX (1967 [1881]), p. 166.

la classe ouvrière qui avaient guidé sa réflexion durant sa période de maturité. De fait, les *narodniki*, qui promeuvent le terrorisme individuel et l'action *putschiste* d'une élite révolutionnaire dans l'instauration d'une Assemblée constituante, ont, dans leur *modus operandi*, davantage en commun avec les organisations blanquistes. Pourtant, encore en 1881, Marx mettait en garde un correspondant européen contre une tentative prématurée de prise du pouvoir, avant que les conditions socioéconomiques ne soient « à ce point développées »¹¹⁶ qu'elles permettent d'assurer la stabilité du prochain gouvernement ouvrier. Dans le même ordre d'idée, Marx avait dénoncé, en 1850, l'attitude jacobine-blanquiste qui consistait à fomenter une révolution sans que les conditions ne soient propices. Selon Marx, ces « alchimistes de la révolution »¹¹⁷ devançaient artificiellement le processus révolutionnaire à coup de « bombes incendiaires ». Par le fait même, ils délaissent les considérations théoriques concernant l'éducation et l'organisation à grande échelle de la classe ouvrière au profit de leur obsession à renverser le gouvernement.

Il est donc surprenant à première vue de constater que Marx n'ait pas réitéré ce jugement sévère en l'appliquant aux adhérents de *Narodnaïa Volia*. Cette position doctrinale de Marx ne peut s'expliquer que si l'on admet la possibilité d'un développement historique multilinéaire tributaire des conditions socioéconomiques distinctes entre l'Occident et l'Asie. L. Ripart va jusqu'à suggérer que Marx, nettement moins « ouvrieriste » dans son approche de la Russie, se serait montré ouvert à des formes différentes d'organisation communiste, allant jusqu'à faire de la paysannerie le sujet révolutionnaire de la Russie.¹¹⁸ Toujours est-il que les positions adoptées par Karl Marx concernant l'avenir de la Russie, à partir des années 1870, sont difficiles à concilier avec la théorie marxiste classique du matérialisme historique étudiée précédemment. Après la mort de l'auteur du *Capital*, en 1883, Engels, accablé par le travail titanesque qu'aurait exigé l'incorporation des « *Russian studies* » à l'œuvre et à la charpente théorique de Marx, aurait affirmé qu'il jetterait volontiers toutes ces archives au feu.¹¹⁹ Quand on sait qu'Engels légua au mouvement ouvrier une interprétation scientifique du marxisme fondée sur le postulat d'un développement universel et unilinéaire du capitalisme, il est permis de supposer qu'il considérait les positions tardives de Marx sur la Russie comme gênantes pour la cohérence de la doctrine. De fait, dans *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* (1885), Engels ne mentionne que trois sociétés de classes (esclavagisme, servage et salariat), laissant

¹¹⁶ MARX (1881), *Lettre à Ferdinand Domela-Nieuwenhuis*, 22 février, cité à partir de AVINERI (1968), p. 200.

¹¹⁷ MARX, cité à partir de AVINERI (1968), p. 201.

¹¹⁸ RIPART (2019).

¹¹⁹ WHITE (2019), p. 47.

carrément de côté le mode de production asiatique.¹²⁰ En 1893, Engels résume ainsi sa position dans une lettre adressée à N. F. Danielson, un correspondant russe:

« Si en Occident nous avons été [...] capables de renverser l'ordre capitaliste il y a dix ou vingt ans, peut-être la Russie eût-elle eu le temps d'éviter la tendance de sa propre évolution vers le capitalisme. Hélas, nous avons marché lentement, et les conséquences économiques, qui doivent porter le système capitaliste à son point critique, ne commencent qu'à se développer dans les pays autour de nous : tandis que l'Angleterre perd rapidement son monopole industriel, la France et l'Allemagne se rapprochent du niveau industriel de l'Angleterre, et l'Amérique est en bonne voie pour les évincer tous les trois du marché mondial, aussi bien des produits agricoles que des articles manufacturés [...] Je crains que cette institution [l'*obchtchina*] soit vouée à disparaître. »¹²¹

Autrement dit, la Russie aurait manqué, en l'espace d'à peine une décennie, l'unique chance qu'elle avait eu d'éviter les « vicissitudes du capitalisme ». Engels considère que la prolétarianisation de la paysannerie en Russie s'observe au rythme de la destruction progressive des communes. À la fin du 19^e siècle, devant les progrès incontestables de l'industrialisation, des groupes socialistes se tourneront de plus en plus vers le marxisme comme cadre doctrinal pour appréhender la situation en Russie. En dépit des positions tardives de Marx, Engels contribua, par l'entremise de Gueorgi Plekhanov, à léguer à la social-démocratie russe un marxisme scientifique, déterministe et universaliste, inspiré du *Capital*. Dans une lettre à Plekhanov, écrite en 1893, Engels qualifiait Danielson de « cause perdue ». Selon Engels, il était impossible de discuter avec les intellectuels de sa génération, qui croyaient encore aux fables d'une « mission communiste spontanée »¹²² et distincte pour la « Sainte Russie ». Après la mort de Marx, Engels souscrivit à la thèse qu'il avait déjà défendue à titre personnel dans les années 1870, à savoir l'imminence en Russie d'une révolution « bourgeoise » qui renverserait l'absolutisme en posant les bases des institutions libérales nécessaires au plein déploiement du capitalisme. Ainsi, à travers son interprétation « classique » du matérialisme historique, Friedrich Engels tranchait dans la problématique théorique qui avait amené Karl Marx à prendre en considération un développement historique multilinéaire dans la route vers l'instauration du communisme à l'échelle mondiale.

¹²⁰ WITTFOGEL (1977 [1957]), p. 464.

¹²¹ ENGELS (1893), *Lettres à N. F. Danielson*, 24 février et 17 novembre, dans MARX et ENGELS (1974), p. 261.

¹²² ENGELS, cité à partir de WHITE (2019), p. 61.

1.3 Conclusion

Le temps est venu de récapituler ce que nous avons acquis depuis le début de notre investigation du marxisme. Notre étude nous a mené à identifier deux paradigmes. Le premier, le paradigme anthropo-métaphysique, correspond, grosso-modo, au cadre théorique consolidé par Karl Marx entre 1844 et 1850. Au cœur du paradigme anthropo-métaphysique se trouve une certaine conception de l'*homo faber* et du rôle du travail dans la réalisation de l'homme. À partir d'une approche anthropologique et matérialiste, Marx fait état de la condition d'aliénation (*Entfremdung*) de la classe ouvrière dans le système capitaliste. En vertu de sa position dans le mode de production capitaliste, le prolétariat forme une classe éminemment révolutionnaire dont l'intérêt réside dans l'abolition de la propriété privée et du libre marché. Par le fait même, le prolétariat porte les aspirations d'émancipation, d'égalité et de réconciliation de l'humanité qui adviendra avec l'éradication de toutes les classes sociales. Après la phase intermédiaire du « socialisme », qui représente déjà un dépassement (*Aufhebung*) du capitalisme sur le plan de la productivité, de la rationalité technique, économique et organisationnelle, l'avènement du communisme consacrera la disparition de l'État. La fameuse formule « les philosophes n'ont fait qu'*interpréter* le monde de différentes manières; ce qui importe, c'est de le *transformer* »¹²³ exprime l'ambition de Marx de concilier théorie et *praxis*. Jusqu'en 1850, même si les bases du matérialisme historique auront déjà été posées, on observe dans les écrits de Marx une alliance tactique avec les blanquistes et une tendance vers un certain volontarisme insurrectionnel et politique.

L'échec de la révolution anticipée de 1848 allait sonner le glas de cette alliance de circonstance et entraîner Marx dans l'approfondissement du paradigme économique-historique. *Le Capital* (1867) constitue l'ouvrage emblématique de ce paradigme et le *magnum opus* de Karl Marx. L'intégralité des paramètres du paradigme anthropo-métaphysique y est conservée. En revanche, la théorie du matérialisme historique présente l'avènement de la société communiste comme le résultat nécessaire du développement des forces productives et de la division du travail. Marx explique par quel processus le capitalisme est né des entrailles du féodalisme, et comment les contradictions internes de la société capitaliste mèneront inévitablement à son dépassement subséquent vers le communisme. Par le fait même, Marx met l'accent sur l'organisation à grande échelle de la classe ouvrière et sur les conditions socioéconomiques objectives propices à la révolution prolétarienne. Sans ne jamais renier l'aspiration à l'unité de la théorie et de la *praxis*, on observe néanmoins chez le « Marx de la maturité » un déplacement du volet « volontariste » vers le volet « déterministe ». Marx et Engels en viendront à

¹²³ MARX (1978 [1845]), p. 26.

envisager la possibilité d'une révolution communiste par voie pacifique dans les nations les plus avancées politiquement, économiquement et industriellement (États-Unis, France et Angleterre).

Malgré le caractère universaliste maintes fois réaffirmé de la théorie du matérialisme historique, Marx fut confronté à d'importants problèmes posés par le mode de production asiatique. De fait, il ne fut jamais en mesure d'intégrer le mode de production asiatique de manière satisfaisante à sa doctrine. Au fil de ses correspondances avec certains intellectuels russes, Marx fut poussé à reculer sur la portée universaliste du matérialisme historique. Selon ses dires, sa théorie ne s'appliquait en réalité qu'à l'Europe occidentale. Ce revirement de perspective mènera l'auteur du *Capital* à envisager la possibilité pour la Russie de parvenir directement au communisme en court-circuitant le développement du capitalisme et l'« accumulation primitive du capital ». Marx était d'avis qu'une révolution était nécessaire afin de préserver la commune paysanne (*obchtchina*) de sa destruction. C'est dans ce contexte qu'il afficha son soutien au groupe « populiste » et terroriste *Narodnaïa Volia*.

En dépit des prises de position tardives de Marx, qui remettaient en cause la cohérence de la doctrine du matérialisme historique, Engels trancha en faveur d'une interprétation déterministe et universaliste du marxisme. Outre *Le Capital*, ce sont surtout les ouvrages d'Engels qui exerceront une influence sur la social-démocratie allemande et sur le mouvement ouvrier européen.¹²⁴ L'« Âge d'or du marxisme »¹²⁵, pour reprendre la formule consacrée par Kolakowski, correspond à une période marquée par la fondation de la II^e Internationale (1889) et l'entrée du *Sozialdemokratische Arbeiterpartei* au Reichstag (1890). Souscrivant à l'atmosphère positiviste et scientifique de son époque, Engels promut une conception du développement historique tributaire d'un déterminisme causal analogue à celui qui régit la biologie darwinienne. Les principes du « socialisme scientifique », élaboré conjointement par Engels et Kautsky, alimenteront le Programme d'Erfurt (1891), ligne directrice du *Sozialdemokratische Partei Deutschlands* (SPD). Cependant, Robert Aron suggère que le succès du marxisme à la fin du 19^e siècle était en bonne partie attribuable à l'imprécision de Marx et Engels quant à la question de la prise du pouvoir et de la « dictature révolutionnaire du prolétariat ». Cette ambiguïté, procédant de la tension entre volontarisme et déterminisme, permettait à des tendances diverses de se réclamer du marxisme. Si la chute du capitalisme était considérée comme inévitable, comment se traduirait-elle sur le plan politique? Fallait-il d'abord attendre le signal d'une victoire parlementaire des partis socialistes, devenus majoritaires à mesure que se seraient accentués les antagonismes sociaux dans une phase

¹²⁴ *Anti-Dühring* (1878), *Socialisme utopique et socialisme scientifique* (1880), *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* (1884) et *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande* (1888).

¹²⁵ KOLAKOWSKI (1978), Vol. II.

industrielle avancée (Kautsky, Plekhanov, les menchéviks)? Ou la révolution n'exigerait-elle pas plutôt l'action armée et *putschiste* d'une élite révolutionnaire clandestine (Lénine et les bolchéviks)?¹²⁶

Dans les deux cas cependant, le marxisme demeure une doctrine révolutionnaire dont l'objectif principal réside dans l'abolition du capitalisme. Comme le suggère Lichtheim : « malgré une tendance grandissante à mettre l'emphase sur l'élément du déterminisme, Marx n'a jamais entièrement abandonné sa vision de jeunesse d'une percée (*breakthrough*) au sein de laquelle théorie et *praxis* interagiraient pour mener à la transformation totale de la condition humaine. »¹²⁷ Parce que la révolution se produit sur le plan de la superstructure juridico-politique, elle ne peut être uniquement tributaire de l'évolution graduelle de l'infrastructure économique. Même Engels, en 1891, considérait que l'arriération politique et le caractère semi-absolutiste de l'Allemagne pouvaient exiger une révolution « violente » pour accéder à la république démocratique, prélude à la société communiste.¹²⁸

Or, au tournant du 20^e siècle, Eduard Bernstein provoque une crise au sein du marxisme. En se basant sur des statistiques et des données contemporaines, Bernstein et les révisionnistes remettent en question certains postulats de Marx, notamment quant à l'agrandissement inévitable de l'antagonisme entre bourgeoisie et prolétariat. L'auteur du *Socialisme évolutionniste* (1898) estime plutôt que l'écart entre les classes sociales est en voie de s'amenuiser avec la démocratisation des institutions européennes, la pression politique exercée par la classe ouvrière à travers le SPD, la formation d'un État-providence et l'apparition d'une classe moyenne. En s'appuyant sur ce constat, le socialisme adviendrait progressivement, à coup de réformes législatives, sans nécessairement traverser de phase révolutionnaire en tant que telle. Dans la prochaine partie, nous verrons que c'est d'abord contre le révisionnisme que s'est édifié le léninisme, avant que le dirigeant du Parti bolchévik ne rompe définitivement avec le marxisme social-démocrate.

¹²⁶ ARON, Robert (1948), p. 36.

¹²⁷ LICHTHEIM (1967), p. 237.

¹²⁸ ENGELS, *Critique du projet de programme social-démocrate de 1891*.

2. Lénine et l'édification du léninisme

Après avoir circonscrit les paramètres théoriques du marxisme, nous sommes maintenant en posture pour en aborder l'interprétation léniniste. Comparativement à la situation en Europe, le marxisme, en tant que courant socialiste, a existé en Russie avant l'émergence d'un mouvement « ouvrier » à proprement parler. Dans la seconde moitié du 19^e siècle, le marxisme se restreignait surtout aux cercles universitaires ou clandestins de l'*intelligentsia* radicale.¹²⁹ À l'époque, comme nous l'avons vu dans la première partie, les radicaux russes sont partagés entre deux théories. D'un côté, la théorie de la « Voie séparée », prônée notamment par les *narodniki* (populistes ou « socialistes agrariens ») et l'organisation terroriste *Narodnaïa Volia*. Les partisans de la « Voie séparée » envisagent un développement historique distinct pour la Russie fondé sur la préservation de la commune paysanne. De l'autre, les adhérents de la « révolution en deux phases » (Engels, Plekhanov, menchéviks, marxisme social-démocrate) estiment que la Russie est vouée à passer d'abord par le capitalisme industriel comme prélude au communisme. Souscrivant à la théorie des modes de production successifs du matérialisme historique, les adhérents de la « révolution en deux phases » prévoient l'avènement prochain en Russie d'une révolution « démocratique bourgeoise ».

C'est dans ce contexte que se sont forgées les positions théoriques de Lénine. D'abord influencé par Tchernychevski, il en viendra, suite à la lecture du volume I du *Capital* en 1889, à rejeter la position des *narodniki* pour se ranger sous la bannière du marxisme.¹³⁰ Dès 1893, Lénine oppose aux thèses populistes sur le problème agraire (« Voie séparée », terrorisme individuel, etc.) les conceptions marxistes relativement au rôle révolutionnaire du prolétariat urbain et au développement nécessaire du capitalisme en Russie. Néanmoins, Lénine ne reniera jamais complètement l'esprit conspirationniste de l'*intelligentsia* radicale russe ni même certains des principes tactiques et organisationnels des populistes. Son ouvrage *Que faire?* (1902) fait explicitement référence au roman du même titre publié par Tchernychevski en 1863. S'inspirant des thèses de ce dernier, Lénine y prône la mise en place d'une organisation secrète, hiérarchisée et centralisée de révolutionnaires professionnels afin de renverser le gouvernement tsariste. De même, pour des raisons tactiques et idéologiques, Lénine en viendra à élaborer la théorie de l'alliance entre le prolétariat et la paysannerie. En 1905, Lénine introduit la notion de « dictature révolutionnaire démocratique du prolétariat et des paysans » comme objectif politique pour le Parti ouvrier social-démocrate de Russie (POSDR).

¹²⁹ KOLAKOWSKI (1978), p. 354. L'*intelligentsia* radicale constitue un groupe social composé principalement de *raznotchintsy* (« divers grades » ou « sans grade »), enfants d'ecclésiastiques, de marchands, de petits-bourgeois ayant fait des études à l'université. Apparue après les réformes initiées en 1861, l'*intelligentsia* radicale opte pour la révolution et souscrit à une conception du monde athéiste, matérialiste voire nihiliste. Voir HELLER (2015 [1997]), p. 1134.

¹³⁰ VOLKOGONOV (1995), p. 44.

Si le léninisme retient certains éléments du populisme russe et du marxisme, il se construit aussi à partir d'une critique conjointe de ces deux courants : rejet de la théorie de la « Voie séparée » des *narodniki* et rejet de la position « révisionniste » et « économiste » adoptée par une partie de la social-démocratie allemande. Selon Lénine, le « réformisme démocratique », conçu par Bernstein au tournant du 20^e siècle, tend à atténuer les conflits de classes et contribue à la perpétuation du régime capitaliste. Dans le même ordre d'idées, il critique la tendance du *Sozialdemokratische Partei Deutschlands* (SPD) à confiner son activité à des luttes économiques et syndicales. Selon lui, l'« économisme » conduit à négliger les aspirations politiques du prolétariat et la conclusion révolutionnaire de la lutte des classes. Or, la notion de lutte des classes aboutissant à la dictature du prolétariat constitue la trame de fond du léninisme.

Au fil des années précédant la prise du pouvoir par les bolchéviks, en octobre 1917, Lénine étendra sa critique à l'ensemble de la social-démocratie allemande et aux tendances non-bolchéviks du marxisme russe. À coup de schismes et de scissions au sein du POSDR, l'intransigeance idéologique de Lénine le mènera à isoler politiquement le courant bolchévik. Il en viendra à rejeter successivement l'économisme du *Rabotchéïé Delo*, le marxisme social-démocrate de Plekhanov et de Kautsky et, en 1915, son affiliation à la II^e Internationale. En fait, dès 1894, Lénine considérait que le marxisme russe devait opérer une rupture irrémédiable entre « démocratisme » et « socialisme ». Dans *La révolution prolétarienne et le renégat Kautsky* (1918), Lénine reprochera à ce dernier de promouvoir les principes d'une « démocratie en générale ». S'autorisant des principes du matérialisme historique, Kautsky considère que le communisme ne peut advenir que comme un dépassement technique *et* institutionnel du capitalisme, conservant les acquis de la démocratie libérale. Or, Lénine l'accuse de confondre l'égalité formelle avec l'égalité de fait. Kautsky ne tiendrait pas compte de la distinction entre « démocratie prolétarienne » et « démocratie bourgeoise ». Lénine réaffirme la nécessité pour le Parti bolchévik d'imposer la dictature du prolétariat de manière à assurer la « répression violente des exploités comme classe et par suite la violation de la « démocratie pure », c'est-à-dire de l'égalité et de la liberté à l'égard de cette classe. »¹³¹ Cette critique radicale du libéralisme et du parlementarisme, que l'on retrouve aussi bien chez Tchernychevski¹³² que chez Marx, repose sur une interprétation rigide de la théorie marxiste de l'État. Puisque l'État (bureaucratie, armée, police) n'est jamais que l'instrument de domination des classes possédantes, il en résulte que les démocraties libérales, jusque

¹³¹ LÉNINE (1977 [1918]), p. 85.

¹³² « Or, le libéralisme comprend la liberté de manière trop étroite et formelle: il la conçoit en termes de droits abstraits, comme une dispensation de papier, comme une absence de restrictions légales. Les libéraux ne veulent pas comprendre que la liberté juridique n'a de valeur pour l'homme que lorsque celui-ci détient le pouvoir matériel d'en faire usage. » TCHERNYCHEVSKI, cité à partir de WALICKI (1995), p. 283.

dans leur apanage juridique, servent en réalité les intérêts de la bourgeoisie et du mode de production capitaliste. Dès lors, les libertés civiles et les institutions démocratiques modernes n'ont pas de valeur en elles-mêmes. Pour Lénine, l'intérêt véritable de la classe ouvrière réside plutôt dans l'abolition de la propriété privée et du libre marché, conditions nécessaires à l'instauration du régime communiste.

Ces brèves considérations nous permettront d'établir trois notions ou caractéristiques fondamentales qui forment la base doctrinale du léninisme : (1) l'alliance entre le prolétariat et la paysannerie, (2) le rôle d'avant-garde du parti et (3) la dictature du prolétariat et la violence politique. Ces trois aspects du léninisme se recoupent au sein d'une même doctrine « pratique » qui envisage le renversement du gouvernement en place et la construction d'un État prolétarien « de type nouveau ». Notre tâche consistera à déterminer si le léninisme, à chaque période de son évolution doctrinale, corrobore ou non les thèses et les écrits de Karl Marx. Nous serons alors en mesure d'évaluer les théories et les actions de Lénine en lien avec les deux paradigmes du marxisme. Il ressortira de notre analyse que le léninisme peut légitimement s'autoriser de nombreux paramètres du paradigme anthropo-métaphysique du marxisme : le rôle essentiel du travail dans la réalisation de l'*homo faber*, la critique du libéralisme et du parlementarisme au nom de l'« émancipation » économique de la classe ouvrière, le rôle d'avant-garde révolutionnaire du prolétariat urbain, le communisme comme dépassement rationnel et technique du capitalisme, l'étatisation des moyens de production lors de la phase de la dictature du prolétariat, l'abolition du libre marché et l'instauration d'une économie planifiée, l'accent sur le caractère volontariste (ou « prométhéen ») du marxisme au détriment de sa dimension déterministe et scientifique. En revanche, nous verrons que, pour satisfaire les exigences de la *realpolitik* entourant la prise du pouvoir par les bolchéviks en octobre 1917, Lénine dû rompre avec certains principes fondamentaux du paradigme économique-historique du marxisme, notamment en ce qui a trait à la théorie du matérialisme historique.

2.1 Le problème agraire

Le « problème agraire » est l'un des problèmes centraux auxquels fut confrontée la Russie de la seconde moitié du 19^e siècle au début du 20^e siècle. Il s'agissait de déterminer en quoi consisterait l'avenir du monde rural dans un contexte de modernisation économique et institutionnel. Comparativement à l'Occident, de nombreux facteurs rendaient compte d'un faible taux de rendement de l'agriculture russe: poussée démographique considérable, techniques aratoires arriérées, apport restreint en main d'œuvre qualifiée. Selon Sergueï Witte, ministre des finances, le nœud du problème réside cependant dans la commune paysanne (*obchtchina*). Witte est d'avis que le système de redistribution périodique et de propriété collective décourage l'initiative individuelle et inhibe l'innovation technique. Toutefois, depuis l'Émancipation de 1861, le régime tsariste avait pris pour acquis que la commune demeurerait un rempart de stabilité socioéconomique. Les nombreuses révoltes dans les campagnes (1905-1907) et la Révolution de 1905 devaient porter un dur coup à cette prémisse. De plus, le gouvernement contractait d'importants emprunts étrangers pour financer l'industrie lourde. Les créanciers cherchaient eux aussi à s'assurer de la stabilité de leurs placements en Russie. Nicolas II fut contraint de signer le Manifeste d'Octobre annonçant la fin de l'absolutisme. Pour la première fois, il fut question de la convocation d'un parlement (la Douma) et d'une Constitution conférant des droits civiques. Lentement, suivant les prédictions du matérialisme historique, l'essor du capitalisme entraînait la Russie sur la voie du libéralisme et de la mise en place d'un État de droit.¹³³

En 1906, le successeur de Witte, Stolypine, introduit d'importantes réformes agraires visant à favoriser l'entrepreneuriat chez la paysannerie et l'accumulation de surplus pour la vente. Les réformes visaient ouvertement à entraîner le départ des paysans de l'*obchtchina* au profit de petites et moyennes exploitations agricoles privées. L'économie de subsistance traditionnelle devait faire place à une économie de marché. Une nouvelle loi stipule que « tout chef de famille détenant une parcelle de terre en vertu du droit communal peut, à tout moment, exiger qu'elle lui soit transférée comme propriété privée. »¹³⁴ Les réformes de Stolypine auront des résultats mitigés. Une minorité de paysans, démontrant des « instincts capitalistes » (*koulaks*), cherchaient effectivement à s'émanciper du giron de la commune et accueilleront favorablement les réformes.¹³⁵ En revanche, la majorité, redoutant une pénurie de terres communales, éprouve du ressentiment à l'égard de ceux qui s'en séparent, considérés

¹³³ À noter toutefois que la Russie tsariste demeurait en 1905 une monarchie quasi-absolue, le parlement n'ayant que peu de pouvoir. La signature du Manifeste d'Octobre, visant à satisfaire les demandes de la société, fut suivie d'une période de réaction politique (ajournements inconstitutionnels de la Douma) et de répression brutale pour pacifier les campagnes.

¹³⁴ PIPES (1995), p. 162.

¹³⁵ FITZPATRICK (1993), p. 22-23. Entre 1906 et 1913, 3,5 millions de paysans se déplaceront vers l'est de la Russie, encouragés par le gouvernement, afin de s'installer sur de nouvelles terres. Voir HELLER (2015 [1997]), p. 1316-1317.

comme des profiteurs. La paysannerie estime, à tort ou à raison, que l'unique solution aux difficultés économiques associées au « problème agraire » réside dans l'expropriation et dans la redistribution subséquente des terres appartenant encore à la noblesse, au clergé ou à l'État. C'est cet appétit de la majorité paysanne pour la terre que Lénine et les bolchéviks, à contre-courant des lois du développement des forces productives, tenteront d'exploiter à des fins stratégiques et politiques.

2.1.1 Lénine et l'approche marxiste du problème agraire

Contrairement aux *narodniki* (populistes) qui avaient une conception idyllique de la fraternité villageoise, Lénine n'idéalisait pas les campagnes. Il fut surtout influencé par le romancier Gleb Ouspenski, qui offrait un portrait du village comme étant déchiré par les ambitions personnelles et les conflits d'intérêts.¹³⁶ Outre les pratiques, les attitudes et les préjugés des paysans, Lénine critique aussi le facteur subjectiviste des thèses populistes. Souscrivant à une grille d'analyse marxiste, Lénine préconisait la compréhension des lois objectives du développement économique plutôt que le terrorisme individuel des *narodniki*. Au départ, en 1893-1894, il publie une série de travaux au sein desquels il défend les principes fondamentaux du matérialisme historique : développement universel et nécessaire du capitalisme en Russie, modes de production successifs, organisation de la classe ouvrière, etc. G. Plekhanov, ayant participé à la fondation d'*Osvobozhdeniye Truda* (L'Émancipation du Travail) en 1883, apparaît alors comme la figure d'autorité du marxisme russe. *Osvobozhdeniye Truda* mettait l'accent sur l'organisation du prolétariat urbain plutôt que sur la paysannerie et reprenait à son compte l'un des points cardinaux de la I^{ère} Internationale, à savoir que « l'émancipation des travailleurs ne [pouvait] être l'œuvre que des travailleurs eux-mêmes ». Par la nature de son programme, *Osvobozhdeniye Truda* peut être considéré comme l'ancêtre du POSDR, fondé en 1898.

La famine de 1891-1892, que Lénine attribua au développement intensif du capitalisme industriel en Russie, offre un exemple concret de la position adoptée par certains marxistes à l'égard du problème agraire. Suivant les préceptes du matérialisme historique, la paysannerie était vouée historiquement à disparaître avec l'urbanisation et l'industrialisation à grande échelle. Dès lors, parce que l'appauvrissement et l'expropriation des paysans s'avéraient inévitables, Lénine estime que la famine revêt le rôle de « facteur de progrès ». Ce constat l'amène à préconiser la non-intervention auprès des organismes qui viennent en aide aux malades.¹³⁷ Il justifie cette position en se basant sur la thèse de l'accumulation primitive du capital et de la « négation de la négation » dans le domaine de la propriété. Selon lui, il était nécessaire que les paysans soient séparés de leurs moyens de production avant d'être réunis à nouveau avec ceux-ci dans un stade supérieur de l'organisation socioéconomique.

¹³⁶ SERVICE (2016 [2000]), p. 128.

¹³⁷ SERVICE (2016 [2000]), p. 146-147.

Autrement dit, la double influence d'Ouspenski et du marxisme sur Lénine l'a mené, très tôt, à porter sur la paysannerie un regard objectif, exempt de considération morale. Lénine comprend les « vicissitudes » du capitalisme dans leur négativité dialectique, comme moment nécessaire en vue de la préparation de la société communiste. Nous verrons que cette position, qui s'autorise des lois du développement des forces productives du matérialisme historique, subira une modification substantielle tributaire de l'étude faite par Lénine des conditions économiques de la Russie rurale.

2.1.2 Le développement du capitalisme en Russie (1899)

Dans *Le développement du capitalisme en Russie*, publié en 1899, Lénine reconnaît à la structure sociopolitique russe, marquée par des siècles de servage (*krepostnichestvo*), certaines particularités qui la distinguent de l'Europe féodale.¹³⁸ De manière épisodique dans son œuvre, le concept d'*aziachtchina* (système asiatique) lui permet de rendre compte du caractère absolutiste et pré-capitaliste d'une société qui tarde à voir l'émergence d'une bourgeoisie libérale. Par ailleurs, il est probable que Lénine eut connaissance de la lettre que Karl Marx avait adressée au journal *Otechestvennye Zapiski* (1877) dans laquelle l'auteur du *Capital* admettait la possibilité d'un développement historique distinct pour la Russie. En revanche, jamais Lénine ne mentionne que Marx avait concédé qu'une évolution non capitaliste en Russie, sur la base de la préservation de la commune, était possible.¹³⁹ En fait, Lénine ne traite pratiquement jamais de la commune et de ses implications politiques.

Cette difficulté à concilier le développement universel du capitalisme avec le caractère « asiatique » distinct de la Russie sera à l'origine d'un premier apport proprement léniniste au cadre doctrinal marxiste. En opposition aux thèses des populistes agrariens, Lénine avance, dans *Le développement du capitalisme en Russie*, que le capitalisme se serait *d'ores et déjà* implanté en Russie. Trois arguments supportent cette thèse : la division du travail au sein de l'industrie (artisanale, manufacturière et machiniste), la formation d'un marché intérieur et la différenciation des classes sociales dans les campagnes. Or, ces arguments ne vont pas sans poser de nombreux problèmes méthodologiques. En ce qui concerne le « marché intérieur », par exemple, Lénine néglige l'importance des investissements étrangers contractés par le gouvernement tsariste pour financer l'industrialisation. Selon J. D. White, reconnaître cet état de fait reviendrait à admettre le caractère

¹³⁸ La Russie se distingue de l'Europe occidentale en cela qu'elle constitue un régime dit « patrimonial ». Dans la Russie du Moyen-Âge, même le commerce était sous la direction de fonctionnaires moscovites ou d'agents de commerce au service de l'État. C'est ce qui explique traditionnellement la faible quantité de capitaux en circulation dans l'Empire des tsars, les monopoles royaux ayant eu pour effet d'éliminer la compétition du secteur privé. À l'inverse, les politiques du régime tsariste favorisèrent la bureaucratiation de l'État et le carriérisme fondé sur la course aux privilèges plutôt que sur l'initiative individuelle. Voir PIPES (1992) et WITTFOGEL (1977 [1957]).

¹³⁹ WHITE (2019), p. 87.

artificiel et « extérieur » de la stimulation du capitalisme en Russie.¹⁴⁰ K. Wittfogel signale, pour sa part, que Lénine fait reposer l'essor de l'industrie sur la propriété privée, sans tenir compte de la proportion titanesque des travaux entrepris par l'État depuis deux siècles. Or, suivant la théorie marxiste du mode de production asiatique, c'est la bureaucratie d'État qui constitue la classe dirigeante, et non les propriétaires fonciers féodaux comme en Europe occidentale. C'est ce qui explique que l'industrialisation, en Russie, reposa sur l'initiative du gouvernement plutôt que de la bourgeoisie. Principal entrepreneur du pays, l'État tsariste s'assurait d'une balance commerciale favorable en augmentant l'exportation de grains, en dépit des risques de famine. Les lourdes redevances et la faible capacité d'achat de la paysannerie auront pour effet d'entraver la stimulation du « marché intérieur ».

Bien que Lénine ne soit pas parvenu à cette conclusion concernant la dimension économique du marché capitaliste en Russie, il reconnaît néanmoins que le despotisme oriental aurait retardé l'émergence d'une classe bourgeoise libérale et prospère. L'arriération du régime tsariste et la prééminence de rapports sociaux s'inscrivant dans la tradition du *krepostnichestvo* (servage), combinée au développement tardif du capitalisme, aurait généré une différenciation de classe *dans les campagnes*. Lénine distingue trois ou quatre catégories de paysans : les *batraki* (« prolétaires ruraux », paysans sans terre), les *bedniaki* (paysans « pauvres », disposant d'une faible quantité de terre, s'offrant parfois comme employés journaliers), les *seredniaki* (paysans « moyens », possédant des lopins de terre communaux ou privatifs en quantité suffisante pour assurer leur propre subsistance) et les *koulaks* (paysans « riches », ayant accumulé des surplus pour la vente et employant parfois du personnel agricole). Si l'on divise les paysans en quatre catégories suivant la quantité de terres (hectares) qu'ils possèdent respectivement au début de l'année 1917, on observe que : 11,5% n'ont aucune terre, 83,4% cultivent de 1 à 9 hectares et 5,1% disposent de 10 à 12 hectares ou plus.¹⁴¹ Après la Guerre civile (1918-1921), le gouvernement soviétique avait compilé les statistiques suivantes, qui correspondent grosso-modo à une répartition des paysans suivant la quantité de terres leur étant allouée : 35 à 40% de *batraki* et de *bedniaki*, 55 à 60% de *seredniaki* et 3% de *koulaks*.¹⁴²

Dans *Le développement du capitalisme en Russie*, Lénine assimile les *koulaks* à une bourgeoisie rurale dont la prospérité reposerait sur l'exploitation du travail du prolétariat rural, c'est-à-dire des *batraki*. En fait, l'approche de Lénine revint à transposer sur le village russe (*derevnia*) les catégories que Karl Marx avait appliquées aux sociétés capitalistes modernes du milieu du 19^e siècle en Occident. Non seulement Lénine tranche-t-il en faveur d'une interprétation universaliste du matérialisme

¹⁴⁰ WHITE (2019), p. 89.

¹⁴¹ ATKINSON (1983), p. 183.

¹⁴² FITZPATRICK (1993), p. 30.

historique, mais, plus important encore, son approche consiste à appliquer un schéma uniforme du développement du capitalisme dans l'industrie comme dans l'agriculture :

« Si on examine les rapports économiques et sociaux existant dans la paysannerie (agricole et communautaire), on retrouve toutes les contradictions propres à toute économie marchande et à tout capitalisme: la concurrence, la lutte pour l'indépendance économique, l'accaparement de la terre (achetée ou affermée), la concentration de la production entre les mains d'une minorité, la prolétarianisation de la majorité et son exploitation par la minorité qui dispose du capital commercial et qui emploie des ouvriers agricoles. »¹⁴³

Ainsi, pour Lénine, le fossé se creuse chaque jour davantage *au sein de la paysannerie* entre le prolétariat et la bourgeoisie. Les thèses de Lénine reposaient essentiellement sur des prédictions. En 1899, l'économie de marché ne s'était toujours pas imposée en Russie. Malgré ses postulats théoriques, l'auteur du *Développement du capitalisme en Russie* éprouve donc d'importantes difficultés à identifier le prolétariat rural à partir duquel il entend démontrer l'existence d'une « lutte des classes à la campagne ». Il se retrouve alors à formuler une analyse de la paysannerie comme étant doublement imbriquée dans des rapports sociaux procédant de l'entrecroisement entre deux modes de production différents : servage (féodalisme asiatique) et capitalisme. Cette double perspective offrira à Lénine, suivant les exigences tactiques que requière la *praxis* révolutionnaire du moment, la possibilité d'une alternance théorique quant au rôle historique joué par la paysannerie. D'un côté, la paysannerie est présentée dans sa lutte contre le régime tsariste et les grands propriétaires fonciers. Les révoltes paysannes qui secouent les campagnes russes depuis 1861 doivent être comprises comme une tentative d'accaparement des domaines appartenant encore à la noblesse, au clergé ou à l'État. Une alliance provisoire du prolétariat et de la paysannerie « dans son ensemble », sur une base « démocratique », devient envisageable pour renverser l'autocratie et dépasser le féodalisme. Mais, du point de vue du marxisme, la paysannerie, à ce stade, est généralement considérée comme étant conservatrice et attachée à la propriété locale du sol. Par conséquent, pour satisfaire les critères de la tactique révolutionnaire, la paysannerie sera, de l'autre côté, présentée comme étant en proie au développement du capitalisme dans l'agriculture, luttant en tant que prolétariat rural contre les *koulaks* qui s'érigent en employeurs. L'origine des *koulaks* et des grands domaines agricoles est attribuée à une reconversion des propriétaires fonciers en « paysans riches » et « spéculateurs », donc à une imbrication de la modernisation de l'économie rurale (économie marchande, capital commercial) au sein d'anciens rapports de propriété féodaux.¹⁴⁴ Chez Lénine, la paysannerie forme une classe aux contours imprécis : tantôt, elle est constituée par de petits propriétaires ruraux, tantôt par le prolétariat agricole en voie d'expansion sociodémographique causée par les processus de paupérisation et d'expropriation.

¹⁴³ LÉNINE (1899), *Le développement du capitalisme en Russie*, XIII. Conclusion du Chapitre II.

¹⁴⁴ L'HOMME ET LA SOCIÉTÉ (2009).

C'est cette alternance entre deux visions distinctes de la paysannerie qui mènera Lénine à introduire des notions comme celles d'un « prolétariat rural disposant d'un lopin de terre ». L'approche « universaliste » du développement du capitalisme en Russie se butait à la distinction « eurasiennne » de cette dernière par rapport à l'Europe occidentale. En réalité, Lénine cherchait à imposer un cadre conceptuel marxiste sur une réalité sociologique courante dans les campagnes : le petit producteur qui, lors des moissons, s'engage comme journalier sur le terrain d'un *koulak*. Or, le *koulak*, même s'il pouvait être l'objet de ressentiment de la part des paysans moins aisés, n'était pas toujours considéré comme un ennemi de classe. Il n'était pas rare qu'il soit perçu comme un modèle d'entrepreneuriat, dont l'apport était jugé indispensable à l'économie locale.¹⁴⁵ Cette relation d'interdépendance entre les différentes catégories de paysans, imperceptible du point de vue des statistiques, constituait un élément essentiel et caractéristique de la commune. Par ailleurs, les soulèvements paysans visaient moins les *koulaks* que les grands domaines de la noblesse, du clergé et de l'État, c'est-à-dire les vestiges des privilèges de l'ordre féodal. Puisque la vaste majorité des paysans étaient propriétaires de leurs moyens de production et disposaient de lopins de terres cultivables en vertu de leur appartenance à la commune, la catégorisation conceptuelle du paysan comme « prolétariat rural » dut reposer sur une définition renouvelée par rapport au cadre théorique du marxisme traditionnel de manière à légitimer une lutte des classes à la campagne.

Plutôt que d'être fondées sur une appréciation des rapports de production et de propriété, les classes sociales de l'analyse léniniste du monde agricole seront départagées suivant une distinction entre « riches » et « pauvres ». Autrement dit, Lénine applique les catégories marxistes pour différencier les paysans non pas en fonction de la propriété des moyens de production, mais en fonction de leur quantité de terre ou de bétail et de leur revenu.¹⁴⁶ Cette classification statistique n'est pas dénuée d'objectifs politiques. Ainsi, du point de vue des bolchéviks, un paysan qui possédait un cheval ou quelques vaches et qui avait recours aux travaux d'un « paysan pauvre » durant l'été portera l'étiquette « *koulak* ». En réalité, il n'est pas certain que les distinctions sociales aient été suffisamment cristallisées dans les campagnes, au tournant du 20^e siècle, pour justifier une division en « classes » au sens marxiste du terme. Le rapport des *batraki* et des *bedniaki* aux *koulaks* était sans commune mesure avec celui que les ouvriers salariés entretenaient à l'égard des patrons d'usine. Ironiquement, ce déplacement conceptuel opéré par Lénine rapprochera sa doctrine de celle des populistes agrariens (Socialistes-révolutionnaires (SR)). En effet, les SR considéraient que la société était divisée en deux

¹⁴⁵ MALIA (1995), p. 174.

¹⁴⁶ SZUREK (1973), p. 145.

groupes (exploitants et exploités), répartis suivant leur salaire respectif.¹⁴⁷ Les organisations marxistes leur reprocheront justement une absence d'analyse de classes (ouvriers, paysans, noblesse, bourgeoisie, etc.) fondée sur l'étude des rapports de propriété et de production.

2.1.3 Conséquences de la position de Lénine au regard de la théorie marxiste du matérialisme historique

2.1.3.1 L'interprétation léniniste de la révolution en deux phases

On retrouve très tôt dans les écrits de Lénine certaines dispositions qui constitueront la trame de fond du léninisme. Parmi celles-ci, une emphase « populiste » sur la lutte des classes *à la campagne*, départagées au sens strict entre « riches » et « pauvres », au détriment des rapports de production réels et des lois objectives du développement économique-historique. En cela, Lénine se démarque déjà des autres marxistes de son époque qui, « misant sur l'éclatement de la commune pour accélérer la transition rapide au capitalisme, voyaient [plutôt] dans le *koulak* un agent de progrès historique, tout en réprouvant son échelle de valeurs comme contraire à leur idéal de l'homme. »¹⁴⁸ Suivant l'application des principes du matérialisme historique, certains marxistes russes adopteront une ligne politique d'alliance temporaire avec la bourgeoisie et les libéraux (Constitutionnels-démocrates ou « Cadets¹⁴⁹ »). La raison de cette alliance réside dans la théorie du développement des forces productives et du rôle révolutionnaire (ou progressiste) attribué à la bourgeoisie. Par son activité économique, la bourgeoisie (comme le *koulak*) pousse vers l'avènement de la société industrielle moderne, prélude à la société communiste.

Or, comme nous l'avons vu, la Russie se distingue des nations occidentales par son caractère « asiatique ». L'asiatisme, ou « despotisme oriental », retarde l'émergence des libertés civiles nécessaires à l'expansion de l'entreprise privée. Constatant l'absence chronique d'une bourgeoisie assez forte pour se constituer en classe dominante et jouer un rôle progressif sur le plan historique, Lénine soutient, dès 1898, que seule la classe ouvrière peut mener en Russie une lutte pour la démocratie. Seul le prolétariat urbain peut faire une révolution « bourgeoise » visant à renverser l'autocratie. D'après G. Lichtheim, dire que cette déclaration s'inscrit dans l'esprit du *Manifeste du parti communiste* ou de l'*Adresse au Comité central de la Ligue communiste* « n'est qu'une manière parmi d'autres de dire que la Russie de 1898 était cinquante ans en retard sur l'Europe occidentale. »¹⁵⁰

¹⁴⁷ PIPES (1995), p. 133-134.

¹⁴⁸ RAEFF (1982), p. 211.

¹⁴⁹ Les Cadets représentaient davantage une classe moyenne professionnelle (ingénieurs, enseignants, médecins, artisans, etc.) qu'une bourgeoisie d'affaires. Ils contribueront de manière importante à la Révolution de 1905 et à l'avènement d'une monarchie constitutionnelle en Russie.

¹⁵⁰ LICHTHEIM (1967), p. 335.

De manière analogue à la situation de l'Allemagne en 1848, Lénine est conscient que le prolétariat urbain ne forme qu'une infime minorité de l'Empire russe. Toutefois, ce constat le conduira à reconnaître la nécessité tactique de prendre un appui temporaire non pas sur la bourgeoisie libérale, mais sur la paysannerie. Ainsi, Lénine affirmera ni plus ni moins que le marxisme des années 1848-1850 avait besoin d'une révision profonde¹⁵¹ pour s'adapter à des conditions historiques nouvelles. La prise en considération de ces conditions mèneront Lénine à distinguer, sur le plan théorique, deux types de bourgeoisie : la riche bourgeoisie d'affaires, composés d'« industrialistes », de banquiers, etc., et la « petite-bourgeoisie », attachée à la défense de principes démocratiques et républicains (assimilables aux jacobins de 1793-1794). Or, le rôle révolutionnaire joué historiquement en France par cette « petite-bourgeoisie » serait, en Russie, attribué à la paysannerie. Afin de renverser l'autocratie, le POSDR devait donc accorder son support à tous les éléments en lutte contre l'absolutisme, au premier chef à la majorité paysanne du pays. S'autorisant d'une variante de la théorie de la « révolution en deux phases », il s'agissait, à court terme, de promouvoir les intérêts de la classe ouvrière dans la lutte pour la démocratie comme préambule nécessaire au communisme. Concrètement, l'alliance avec la paysannerie, préconisée par Lénine, prendrait la forme d'une « dictature révolutionnaire démocratique du prolétariat et des paysans ». Cette alliance de circonstance viserait à inaugurer une république démocratique (à travers la convocation d'une Assemblée constituante élue au suffrage universel) comme « dernière forme de la domination bourgeoise et forme la plus appropriée à la lutte du prolétariat contre la bourgeoisie. »¹⁵² Pour Lénine, les libertés civiles acquises avec la « démocratie bourgeoise » n'ont donc pas de valeur en elles-mêmes, comme une fin en soi. Bien au contraire, elles sous-tendent la propriété privée et l'économie de marché. Elles doivent plutôt être vues comme un moyen servant à « assurer la liberté entière de l'agitation » politique de la classe ouvrière « armée » en vue de la prochaine phase révolutionnaire, socialiste, visant la liquidation de la république démocratique.¹⁵³ La « révolution démocratique bourgeoise » revêt un caractère national et universel (c'est-à-dire libéral) en proclamant l'égalité de tous devant la loi. En comparaison, la révolution communiste et la « dictature du prolétariat » seront menées dans l'intérêt spécifique des travailleurs et de tous les exploités.

Outre des considérations organisationnelles concernant la structure du parti, c'est cette révision léniniste du marxisme qui est à la base l'opposition au sein du POSDR entre bolchéviks et menchéviks. La Révolution de 1905 et la mise sur pied d'un parlement (Douma) devaient accentuer cet écart

¹⁵¹ ULAM (1965), p. 165.

¹⁵² LÉNINE, cité à partir de COLAS (1999), p. 35-36.

¹⁵³ LÉNINE (1954 [1905]), p. 14.

idéologique. Par exemple, Lénine et les bolchéviks adopteront un programme de nationalisation sans compensation des terres ecclésiastiques et impériales. Or, l'aile menchévique du POSDR ne tardera pas à qualifier le programme bolchévik de « non-marxiste ». Pour les menchéviks, le prolétariat devait s'allier temporairement avec la bourgeoisie et les libéraux (Cadets) afin de pousser vers une révolution démocratique « bourgeoise » au sens traditionnel du terme. De plus, au stade actuel du développement des forces productives en Russie, une nationalisation précoce des terres risquait de remettre entre les mains de l'État et du nouveau gouvernement bourgeois la propriété paysanne. Craignant qu'un programme de nationalisation des terres ne pousse carrément les paysans à se ranger du côté de la contre-révolution, les menchéviks jugeaient préférable que ceux-ci préservent un contrôle local (municipalisme) sur leur propriété communale. En se basant sur la théorie marxiste du matérialisme historique, les menchéviks s'attendaient à ce que l'expropriation de la paysannerie se fasse de manière organique, sous la pression exercée par les échanges capitalistes naissant. De son côté, Lénine favorisait le calcul politique suivant : en promouvant la nationalisation des terres, les paysans en viendraient nécessairement à comprendre qu'une fois les terres contrôlées par l'État, il serait dans leur intérêt que ce dernier suive une évolution démocratique, et donc socialiste.¹⁵⁴

On faisait remarquer à Lénine que la « dictature révolutionnaire démocratique du prolétariat et des paysans », dans un pays arriéré sur le plan socioéconomique, ne pouvait mener qu'à la dictature d'une minorité urbaine sur la majorité rurale. Dès que les bolchéviks s'empareraient du pouvoir au nom du socialisme, ils se retourneraient inexorablement contre la paysannerie « réactionnaire » de manière à abolir la propriété locale du sol (nationalisation). D'autre part, il s'agissait d'une bévue sur le plan du matérialisme historique. En effet, les menchéviks prévoyaient que la paysannerie n'existerait à peu près plus lorsque la société capitaliste industrielle serait enfin mûre pour la transition révolutionnaire vers le socialisme. Lénine fut donc accusé de poursuivre des desseins *putschistes* en court-circuitant les lois objectives du développement économique-historique. Pourtant, Lénine avait pris soin, à l'époque, d'adopter une position médiane par rapport à une troisième théorie, celle de la révolution permanente et de la prise immédiate du pouvoir par un gouvernement ouvrier, élaborée conjointement par Parvus et L. Trotski. La doctrine Parvus-Trotski consistait à attribuer à la paysannerie un caractère « conservateur », attachée à la défense de la propriété locale ou privée de la terre. Suivant ce constat, le prolétariat urbain devait former l'avant-garde révolutionnaire et mettre en place une dictature à l'encontre de la majorité paysanne.¹⁵⁵ Critique de la conception « économique » du matérialisme historique, Trotski considère que des facteurs subjectifs (conscience de classe, culture politique, hardiesse révolutionnaire) peuvent

¹⁵⁴ ULAM (1965), p. 245-246 et ATKINSON (1983), p. 136-143.

¹⁵⁵ SERVICE (2011), p. 98 et SCHAPIRO (1977 [1955]), p. 14.

mener le prolétariat à s'emparer du pouvoir dans un pays industriellement en retard.¹⁵⁶ Dans l'optique de l'instauration planétaire du communisme, la stabilité de ce nouveau gouvernement ne pourrait être assurée que par le déclenchement simultané d'une révolution prolétarienne en Europe. S'allier, même temporairement, avec la paysannerie reviendrait à trahir les aspirations de la révolution mondiale. Pour Lénine, la position Parvus-Trotsky, en sautant la phase « démocratique-bourgeoise » du développement historique de la Russie, relevait de l'« aventurisme semi anarchiste » et volontariste.

En somme, la doctrine de la « révolution permanente » de Parvus-Trotsky rompt ouvertement avec la théorie de la « révolution en deux phases » défendue par le POSDR. Quant aux menchéviks et aux bolchéviks, ils ont chacun une conception tactique différente de la « révolution en deux phases ». Les menchéviks et Plekhanov envisagent une alliance entre ouvriers et bourgeoisie libérale en vue de la démocratisation institutionnelle de la Russie et de la modernisation du capitalisme. Ils considèrent qu'une alliance avec la paysannerie est foncièrement réactionnaire. Une telle alliance représenterait une concession à des formes arriérées de production. Lénine et les bolchéviks, quant à eux, estiment qu'une alliance du prolétariat avec la bourgeoisie, même temporaire, relève d'un pacte entre victimes et exploités.¹⁵⁷ Plutôt que de mettre l'accent sur la nécessité du développement institutionnel et économique de la Russie, favorisé par la bourgeoisie, Lénine s'en tient à une conception étroite de la guerre des classes. L'alliance avec la paysannerie est justifiée en vertu du caractère « révolutionnaire » du peuple paysan opprimé, dont l'intérêt dans le renversement de la monarchie coïncide, à court et à long terme, avec celui du prolétariat.

2.1.3.2 La lutte des classes à la campagne

Après la prise du pouvoir par les bolchéviks, Lénine reviendra sur l'évolution doctrinale de sa position. Selon lui, de 1905 à 1917, l'alliance du prolétariat avec la paysannerie pour la mise en place d'une république démocratique conférait aux bolchéviks un caractère « bourgeois ». Cependant, il considère qu'en 1918 la différenciation sociale observée dans les campagnes aurait eu le temps de s'accroître. Depuis la publication du *Développement du capitalisme en Russie* (1899), Lénine prévoyait que la paysannerie moyenne disparaîtrait sous l'effet combiné de sa prolétarianisation et de la concentration des capitaux entre les mains d'une minorité de *koulaks*. Aux yeux de Lénine, ce qui prouve que les conditions économique-historiques de la Russie étaient mûres pour une révolution *socialiste*, c'est la réussite du Parti bolchévik « à dissocier la population rurale, à amener à lui les prolétaires et les semi-prolétaires ruraux (*batraki* et *bedniaki*) [et] à les grouper contre les *koulaks* et la bourgeoisie ».¹⁵⁸ Dans

¹⁵⁶ LIEBMAN (1980), p. 79.

¹⁵⁷ WALICKI (1985), p. 286-287.

¹⁵⁸ LÉNINE (1977 [1918]), p. 123-124.

les faits, nous verrons que la différenciation de classes s'était plutôt *atténuée* dans les villages après la Révolution de 1917. Pour l'instant, nous chercherons à montrer que cette posture tactique du léninisme (alliance démocratique temporaire du prolétariat avec la paysannerie majoritaire suivie d'une alliance socialiste avec les *batraki* et les *bedniaki* et d'une déclaration de guerre à la campagne contre les *koulaks*) ne va pas sans poser de sérieux problèmes dans le contexte de la Russie du début du 20^e siècle.

Pour en saisir les enjeux, il convient d'abord de préciser l'approche marxiste de la question agraire. Selon M. Malia, Marx aurait légué une analyse inachevée de la paysannerie.¹⁵⁹ Pour N. Bourenane, cet inachèvement tiendrait au fait que la sphère agricole de l'économie ne s'est jamais constituée en objet autonome de l'analyse marxiste.¹⁶⁰ Dans le cadre du paradigme scientifique du marxisme, l'évolution des rapports de production dans le secteur de l'agriculture est intégrée à un ensemble théorique plus large qui cherche à établir les lois de la genèse historique du capitalisme industriel. Dans ce contexte, la sphère rurale d'activité socioéconomique apparaît secondaire, subordonnée en tant que « moment dialectique » de la formation de la société capitaliste moderne et urbaine. Chez Marx, la petite agriculture parcellaire est présentée comme un mode « arriéré » de production, voué à être dépassé sur le plan de l'histoire. De manière générale, les marxistes réproouvent la tendance des paysans à freiner la concentration des capitaux et le développement à grande échelle (*large-scale*) de fermes agroalimentaires. Du point de vue du matérialisme historique, le développement du capitalisme dans l'agriculture se bute (entre en « contradiction ») avec les rapports de production ancrés dans la propriété parcellaire (commune ou privée) du sol.

Mais, lorsque l'on se penche sur certains écrits de Marx concernant la question paysanne (*Les luttes de classes en France* et le *18-Brumaire de Louis Bonaparte*), on s'aperçoit qu'il en est effectivement venu à envisager, du moins pour la France, une alliance entre le prolétariat urbain et la paysannerie. Au milieu du 19^e siècle, Marx considérait que la bourgeoisie s'était pleinement approprié l'État français (bureaucratie et armée). Alors qu'elle avait été révolutionnaire (progressiste) de 1789 à 1814, la bourgeoisie (conservatrice) défendait dorénavant l'ordre établi. Prolongeant les acquis de la Révolution française, Napoléon I^{er} avait, autrefois, permis à la classe paysanne de s'émanciper de la tutelle féodale en consolidant la propriété privée de la terre et la petite agriculture parcellaire. Mais, en 1850, l'État moderne français (la « République bourgeoise ») s'employait activement à la paupérisation de la paysannerie à travers l'imposition de charges fiscales. Sous l'effet de ce processus visant à accélérer conjointement la concentration des capitaux, l'industrialisation du pays et la prolétarianisation des paysans, les intérêts de ces derniers ne seraient plus en accord, mais en contradiction avec les

¹⁵⁹ MALIA (1980), p. 155.

¹⁶⁰ BOURENANE (1984), p. 44.

intérêts de la bourgeoisie.¹⁶¹ Par conséquent, Marx estime que l'allié objectif et le « guide naturel »¹⁶² de la paysannerie n'est plus la bourgeoisie, mais le prolétariat urbain révolutionnaire et « progressiste ». Ainsi, seul un gouvernement socialiste¹⁶³ pouvait éviter au paysan parcellaire la dégradation à long terme de sa condition socioéconomique.

On retrouve assez peu ce genre de déclaration dans les écrits de Karl Marx. De manière analogue à la question du mode de production asiatique, il n'est pas certain que l'auteur du *Capital* ait réussi à intégrer convenablement le rôle politique de la paysannerie à sa doctrine. On peut néanmoins associer ces positions épisodiques de Marx à la dimension « volontariste » et « insurrectionnelle » de sa réflexion. Elles trahissent des tensions inhérentes au marxisme dans sa tentative d'accommoder non seulement la théorie avec la *praxis*, mais aussi le progrès technique avec le progrès social. Que ce soit dans les années 1850 ou dans les années 1870, lors de son étude de la Russie, il est arrivé à Karl Marx de considérer, pour des raisons différentes, que la paysannerie pourrait détenir un rôle révolutionnaire dans l'avènement du socialisme. Cependant, ces prises de positions s'accordent difficilement avec le volet « déterministe » du paradigme économique-historique. Dans le *18-Brumaire de Louis Bonaparte* et dans la *Préface à l'édition russe du Manifeste*, les positions de Marx sur la paysannerie ouvrent la porte à ce qu'une action politique court-circuite un processus économique nécessaire à la modernisation du mode de production capitaliste. Suivant la théorie du matérialisme historique, la genèse du capitalisme repose sur le processus d'« accumulation primitive du capital » à partir de l'expropriation de la population campagnarde et de la concentration des capitaux dans les grands centres urbains. Tant dans *Le 18-Brumaire* que dans *Le Capital*, Marx souligne que l'agriculture parcellaire est une forme arriérée de production qui entrave la division du travail et l'application de méthodes de rendement scientifiques. Il s'agit d'un vestige du féodalisme qui isole les paysans en les dispersant sur de vastes étendues plutôt que de les amener à entretenir des relations de production réciproques. Cette situation empêche les paysans d'entretenir une conscience unifiée de leurs intérêts en tant que classe sociale et inhibe toute capacité de résistance aux mécanismes d'expropriation.

Par ailleurs, Marx est conscient que, concrètement, la paysannerie occidentale (Allemagne, France) demeure foncièrement conservatrice et attachée au « talisman » de la propriété privée. À cet égard, il ne manquera pas de dénoncer le soutien de cette dernière aux forces de l'ordre dans le cadre de l'insurrection ouvrière de 1848 à Paris. Autrement, Marx en est venu à proposer une alliance des communistes avec la paysannerie des pays d'Europe de l'est. Constatant le retard économique et

¹⁶¹ MARX (1978 [1852a]), p. 177.

¹⁶² *Ibid.*

¹⁶³ MARX (1966 [1850]), p. 175.

politique de ces pays (la Pologne notamment), Marx envisage qu'une alliance de circonstance avec la paysannerie peut palier à l'incapacité structurelle du prolétariat et de la bourgeoisie à exercer conjointement une influence politique d'envergure visant à transformer les rapports de production féodaux :

« Les pays largement agricoles, situés entre la mer Baltique et la mer Noire, ne peuvent se sauver du barbarisme patriarcal-féodal que par la voie d'une révolution agraire qui convertirait le serf ou les paysans attachés [à la terre] en propriétaires libres – une révolution tout à fait similaire à celle survenue en 1789 dans les campagnes de France. »¹⁶⁴

En ce qui concerne la Russie, nous avons vu précédemment que Marx en était venu à concevoir que la commune (*obchtchina*) pouvait effectivement constituer la base d'une organisation communiste de la production. Grâce à une révolution politique, les campagnes de Russie pourraient éviter de traverser un processus d'expropriation et de prolétarisation (exode rural) similaire à celui qu'avait connu l'Europe occidentale. Mais, outre le fait que la propriété était détenue et gérée collectivement, l'agriculture russe demeurerait sur le mode de la petite exploitation familiale du sol. Toutes les critiques de Marx concernant le caractère « arriéré » de l'agriculture parcellaire pouvaient s'appliquer à la commune, d'autant plus que l'*obchtchina* entravait la modernisation des techniques aratoires. Il n'est donc pas aisé de concevoir comment les intérêts socialistes du prolétariat supposés par le marxisme, qui résident dans l'abolition de la propriété privée dans une phase avancée du capitalisme industriel, pourraient s'accorder avec ceux des petits propriétaires agricoles.

Comme l'exprimera Engels avec beaucoup de lucidité : « nous [les communistes] pouvons rapidement remporter le support de la masse de petits paysans seulement si nous leur faisons des promesses [annulation des charges fiscales, propriété privée de la terre] que nous savons sciemment ne pas pouvoir tenir. »¹⁶⁵ C'est exactement à ce problème que seront confrontés les bolchéviks. De fait, un flou persiste dans l'œuvre de Marx quant à la forme ainsi qu'à la genèse historique du mode de production « socialiste » dans le secteur de l'agriculture. Le développement des forces productives en milieu rural procède-t-il, de manière analogue au développement du capitalisme industriel dans les zones urbaines, par concentration des capitaux (formation de monopoles) et division du travail (prolétarisation et machinisme)? Selon E. H. Carr et Karl Kautsky¹⁶⁶, Marx et Engels n'auraient jamais

¹⁶⁴ MARX, cité à partir de CARR (1952), p. 386.

¹⁶⁵ ENGELS, dans CARR (1952), p. 392.

¹⁶⁶ À la fin du 19^e siècle (France, Allemagne, Russie), Kautsky observe la persistance de petits producteurs agricoles aux côtés de grandes exploitations qui le forcera à reconsidérer l'analyse marxiste. Selon lui, il n'est pas certain que l'on puisse appliquer de manière uniforme les catégories capitalistes à la ville comme à la campagne, et que la domination sans partage des grandes fermes constitue nécessairement un modèle plus efficace de la production. D'une part, l'introduction de la machinerie dans les champs n'a pas eu le même impact que dans les fabriques. D'autre part, Kautsky souligne qu'en provoquant l'exode rural de la population campagnarde, les grandes exploitations agricoles se privent du même coup de la main d'œuvre qui leur permettrait de demeurer compétitives avec le capital industriel. Ce faisant, les grandes fermes

abandonné l'idée selon laquelle le développement du capitalisme en milieu rural et l'application de méthodes d'organisation rationnelle du travail à l'agriculture, visant à accroître la productivité, mènerait à l'édification de grandes fermes agroalimentaires. À terme, il reviendrait au gouvernement socialiste de les nationaliser dans une phase avancée du développement des forces productives. Mais, dès l'instant où une alliance des communistes avec la paysannerie parcellaire s'avère nécessaire afin de réaliser des gains politiques, il est probable qu'il s'agisse d'une indication que les conditions objectives soient trop peu développées pour assurer la base matérielle du socialisme. Advenant le cas où un parti prolétarien s'emparerait du pouvoir grâce à l'appui d'une majorité d'agriculteurs indépendants, reviendrait-il au gouvernement socialiste de poursuivre, à son compte, une politique d'industrialisation des campagnes? Lénine, confronté à ce problème dans le cadre de l'élaboration du programme politique du POSDR, offrira la réponse suivante :

« En premier lieu [...] nous prévoyons la ruine inévitable du petit paysan, mais ne sommes en aucun cas appelés à la hâter par notre intervention [politique]. Deuxièmement, il est également évident que lorsque nous remporterons le pouvoir de l'État, nous ne penserons pas à exproprier de force le petit paysan, [...] contrairement à ce que nous serons amenés à faire avec le grand propriétaire foncier. Notre tâche en ce qui concerne le petit paysan consistera d'abord et avant tout à transformer leur production privée et leur propriété privée en production et en propriété collective – non pas, toutefois, par des moyens forcés, mais plutôt par la méthode de l'exemple et en offrant de l'aide sociale en vue de parvenir à cette fin. »¹⁶⁷

À travers une combinaison d'intervention politique et d'économie socialiste, il s'agirait donc de convaincre les paysans que l'agriculture orientée suivant un mode d'organisation collectif, à grande échelle, est plus efficace et représente un degré de rationalité supérieur comparativement à la petite exploitation parcellaire. En somme, on retrouve deux interprétations possibles de l'approche marxienne de la question agraire. D'un côté, on retrouve un schéma « volontariste » qui admet la possibilité pour la classe ouvrière de s'allier stratégiquement avec la paysannerie. En ce qui concerne la Russie peu industrialisée de la seconde moitié du 19^e siècle, Marx envisageait qu'il était possible pour la paysannerie de passer directement à une organisation communiste de la production sur la base de l'*obchtchina*. Une révolution politique était alors préconisée pour couper court au développement organique du capitalisme dans les campagnes et préserver la commune (gestion collective de la terre) de sa destruction. Toutefois, dans la *Préface à l'édition russe du Manifeste*, Marx pose une condition à

auraient besoin de s'assurer de la coexistence relative d'un bassin de petits producteurs à proximité pouvant se transformer, lors des moissons, par exemple, en travailleurs saisonniers. Cette contradiction entre morcèlement de la propriété et concentration des capitaux, distinctif du secteur agricole, expliquerait la persistance de la paysannerie parcellaire et d'attributs associés à une économie de subsistance. Comparativement à l'accumulation concentrique à tendance monopolistique que Marx observe au sein du capitalisme industriel, cette contradiction du milieu agricole aurait plutôt pour effet de neutraliser son développement économique-historique, consacrant la campagne dans son caractère amorphe et conservateur. C'est précisément ce trait distinctif de l'économie agraire qui l'empêcherait d'engendrer, de manière organique, les conditions suffisantes à l'avènement du socialisme. Voir KAUTSKY (2015), p. 35-36 et SERVOLIN (1972).

¹⁶⁷ LÉNINE, cité à partir de CARR (1952), p. 393.

la réussite de ce projet, à savoir que la révolution en Russie soit coordonnée avec une révolution prolétarienne dans les nations capitalistes avancées. Autrement dit, il est toujours possible d'insérer cette position volontariste au sein d'un schéma déterministe et « universaliste » plus large prévoyant l'instauration du communisme à l'échelle planétaire sur la base du capitalisme industriel: après s'être emparé du pouvoir en Europe, la classe ouvrière poursuivrait une politique internationaliste de modernisation à grande échelle du monde rural russe sur la base de la propriété collective de la commune. Si l'on se fit à la doctrine marxiste, il serait à prévoir que le système d'économie planifiée du socialisme permettrait de diriger encore plus efficacement l'industrialisation et l'accroissement des forces productives.

De l'autre côté, on retrouve le schéma scientifique et « déterministe » de la théorie du matérialisme historique, qui consacre la domination économique *et* civilisationnelle de la ville sur la campagne, du capitalisme sur le féodalisme et, par le fait même, de l'industrie lourde sur l'agriculture parcellaire. Le développement du capitalisme industriel est voué à marquer la campagne du sceau de la modernité en l'intégrant à son propre rythme de développement économique. À terme, la paysannerie, en tant que classe de petits propriétaires indépendants, est appelée à disparaître sous la pression des grandes fermes agroalimentaires. Malgré la composition sociodémographique majoritairement paysanne de la plupart des nations européennes (dans *Les luttes de classes en France*, la paysannerie française est créditée des deux tiers (2/3) de la population), Marx envisageait, pour l'Occident, un développement historique qui suivrait les traces de l'Angleterre (*Le Capital*), où les ouvriers ruraux avaient remplacé les paysans et où la bourgeoisie industrielle s'était imposée politiquement et économiquement contre les grands propriétaires fonciers.¹⁶⁸ Par ailleurs, on peut suggérer que même lorsque Marx entrevoyait une « alliance objective » avec la paysannerie, cette alliance impliquait la consécration du prolétariat urbain dans son rôle de « guide naturel » et d'« avant-garde » révolutionnaire. Sur la base de ces considérations et contrairement à l'interprétation précédente, plusieurs marxistes russes envisageront plutôt une alliance du prolétariat avec la bourgeoisie libérale de manière à engager la Russie vers sa modernisation. En s'appuyant sur les principes du matérialisme historique, c'était à la bourgeoisie, au non à la paysannerie, de jouer un rôle historique dans la

¹⁶⁸ Il s'agit ici de la domination du capital sur l'agriculture au 19^e siècle en Angleterre. Les « grands propriétaires fonciers », hérités de l'ancien régime féodal, tiraient principalement leur revenu de la rente foncière prélevée sur des petits producteurs (fermiers, métayers) qui s'installaient à titre locatif sur leur domaine suivant une division parcellaire de la terre. Voir SERVOLIN (1972). Dans *Les luttes de classes en France*, Marx explique que les intérêts de la bourgeoisie industrielle, souscrivant au libre marché (*free trade*), s'opposaient à ceux des grands propriétaires ruraux, qui préconisent plutôt la préservation de tarifs douaniers de manière à résister à la concurrence dans le secteur du blé sur le marché trans-atlantique.

« révolution technologique » du capitalisme. Dans ce contexte, il est à prévoir que les antagonismes de classes atteignent leur paroxysme non pas dans les campagnes, mais dans les villes.

La théorie léniniste de la lutte des classes à *la campagne* s'inscrit à mi-chemin de cette compréhension du rapport entre prolétariat et paysannerie. Selon Lénine, les intérêts du prolétariat peuvent, en Russie, s'accorder temporairement avec ceux de la paysannerie dans le renversement de l'autocratie tsariste. Cependant, la révolution « démocratique bourgeoise » instaure un régime qui permet au capitalisme d'accélérer son développement, notamment à la campagne. Lénine prévoyait donc que la commune était vouée à disparaître suivant la prolétarisation des petits producteurs agricoles. En ce sens, Lénine applique un schéma universaliste du développement du capitalisme en Russie. Mais il applique aussi un schéma volontariste et insurrectionnel au monde rural. Avec l'instauration d'un régime démocratique, Lénine prévoit l'accroissement des clivages sociaux dans les campagnes, suivant le modèle opératoire du capitalisme industriel tel que décrit par Marx. Théoriquement, les conditions seront alors propices au déclenchement d'une révolution socialiste s'appuyant sur les « paysans pauvres ». En 1918, Lénine et les bolchéviks manoeuvreront pour introduire dans les campagnes une guerre civile contre les *koulaks*, qualifiés de « paysans riches », d'« exploités » et de « spéculateurs ». Or, pratiquement, il est loin d'être certain qu'une lutte des classes devait nécessairement procéder des antagonismes sociaux et du développement des forces productives au sein des villages russes.

Dans la prochaine partie, nous verrons que la position de Lénine face au problème agraire devait le conduire à élaborer une seconde révision du marxisme. Dans *Le développement du capitalisme en Russie*, Lénine réaffirme le rôle d'avant-garde du prolétariat, dont la force « dans le mouvement historique est infiniment plus importante que sa part dans l'ensemble de la population. »¹⁶⁹ C'est précisément le rôle historique du prolétariat urbain qui, sur la base d'intérêts présumés unifiés, justifiera sa prééminence comme guide des paysans pauvres dans la guerre des classes à la campagne. En effet, la classe ouvrière des centres urbains en Russie, au même titre que celle d'Allemagne en 1848, était nettement minoritaire à l'échelle du pays. L'indéniable disposition révolutionnaire du prolétariat russe (grèves, réunions en soviets, sabotage de matériel) s'expliquait surtout par le développement tardif et intensif du capitalisme dans certains grands centres urbains, suivant la contraction par le gouvernement tsariste d'importants emprunts étrangers. En 1914, le nombre d'ouvriers industriels avait doublé en un quart de siècle pour atteindre les 3 millions. La pauvreté, les conditions de travail pénibles et la forte concentration démographique au sein des grands complexes

¹⁶⁹ LÉNINE (1907), *Préface à la 2^e édition du Développement du capitalisme en Russie*.

industriels (85% des ouvriers travaillaient dans des usines de plus de cent employés et 40% dans des usines de plus de mille employés)¹⁷⁰ ont contribué à faire germer des idées révolutionnaires. Compte tenu du faible degré de développement structurel du libéralisme en Russie et de l'étouffement social entretenu par l'autocratie, l'organisation syndicale et politique de la classe ouvrière était encore embryonnaire. Dans ces circonstances, Lénine soutient qu'il reviendra au *parti* d'inculquer aux ouvriers, de l'extérieur, leur conscience de classe prolétarienne et communiste (l'idéologie correspondant à leurs intérêts objectifs) avant qu'ils ne « tendent » naturellement vers le syndicalisme et l'économisme, rendant caduque la perspective d'une transformation radicale de la société. Or, suivant la théorie du matérialisme historique, les ouvriers auraient dû, au fil de leurs luttes collectives et en vertu des conditions matérielles et des rapports sociaux qui sous-tendent leur activité productrice, acquérir organiquement cette conscience de leur unité en tant que classe.

¹⁷⁰ BRUNET et LAUNEY (1993), p. 101.

2.2 Vers la dictature du prolétariat

Plekhanov et l'aile menchévik du POSDR ont dénoncé la position de Lénine comme étant « antimarxiste ». Selon eux, le recours à l'appui de la paysannerie majoritaire consacrait le caractère réactionnaire du programme léniniste, contraire aux lois objectives du développement des forces productives. Plus encore, Plekhanov fit valoir, en 1906, qu'une prise du pouvoir prématurée en Russie risquerait d'entraîner la restauration du despotisme oriental. Il faut garder en tête que, dès les années 1890, l'activité politique de Lénine reposait sur l'hypothèse de l'imminence d'une révolution prolétarienne à l'échelle européenne. Contrairement à Plekhanov, Lénine était convaincu que c'était justement la révolution socialiste en Occident qui représentait l'unique garantie contre la restauration du système asiatique.¹⁷¹ Lénine, qui comprenait son action en continuité avec la tradition révolutionnaire jacobine, était parfaitement conscient des risques d'une contre-révolution. Dans ces circonstances, le dirigeant du Parti bolchévik en vint à élaborer une conception originale de l'organisation ayant pour objectif principal (1) cette prise du pouvoir et (2) la consolidation de ce pouvoir dans l'édification d'un régime politique de type nouveau.

2.2.1 Le rôle du parti selon Lénine

2.2.1.1 Que faire? (1902) *Le parti comme organisation clandestine de révolutionnaires professionnels*

Dans *Que faire?* (1902), Lénine pose les bases théoriques d'un second apport original au marxisme de l'époque. Outre l'alliance provisoire qu'il préconise avec la paysannerie, le léninisme se distingue par sa conception élitiste du parti politique. C'est cette conception organisationnelle du parti qui sera au cœur de la polémique ayant mené à la scission entre bolchéviks et menchéviks au sein du POSDR en 1903. Plus tard, Lénine résumera cette querelle à une opposition entre « bureaucratie » et « démocratie » : « bureaucratie versus démocratie, c'est en fait centralisme versus autonomisme; c'est le principe organisationnel de la social-démocratie révolutionnaire contre le principe organisationnel de la social-démocratie opportuniste. »¹⁷² Pour Lénine, l'aspect révolutionnaire d'une organisation politique réside dans sa capacité à coordonner, de manière efficace, une action visant à renverser le gouvernement et à s'emparer du pouvoir. C'est pourquoi il n'hésitera pas à qualifier les bolchéviks de « jacobins de la social-démocratie contemporaine ».¹⁷³ De fait, Lénine revendique aussi bien l'héritage insurrectionnel de la Révolution française que la Terreur qui y est associée (1793-1794).

Mais outre l'héritage de la Révolution française, c'est surtout la tradition conspirationniste des *narodniki* (*Narodnaïa Volia*) et de l'*intelligentsia* radicale qui viendra conférer une teinte proprement

¹⁷¹ LÉNINE, cité à partir de WITTFOGEL (1977 [1957]), p. 474.

¹⁷² LÉNINE, cité à partir de WALICKI (1985), p. 300.

¹⁷³ LÉNINE (1970 [1904]), p. 232.

russe au léninisme. L'influence du radicalisme russe sur la conception léniniste du parti est tributaire des conditions de censure et de répression politique qui perdurent sous l'autocratie tsariste à la fin du 19^e siècle. Dans *Que faire?*, Lénine détermine les paramètres de la structure organisationnelle du parti: secret rigoureux, hiérarchie, discipline, professionnalisme révolutionnaire, sélection sévère et restreinte de membres « fiables »¹⁷⁴, centralisme démocratique, unité de la volonté, efficience dans le relai de commandement. Le modèle d'organisation par excellence est à trouver dans l'armée moderne : « prenez l'armée aujourd'hui. Il s'agit d'un bon exemple d'organisation. Or, cette organisation n'est bonne que parce qu'elle est flexible tout en étant en mesure de conférer à des millions d'hommes une unique volonté. »¹⁷⁵ La prise de décision se fait suivant les codes du « centralisme démocratique » : liberté de discussion, unité d'action et subordination aux décisions des instances centrales. Lénine exprime ouvertement son opposition à la liberté de critique et à la formation de tendances au sein du parti. Cette opposition à la liberté de critique est conséquente avec le rejet du libéralisme politico-économique et du parlementarisme :

« La liberté est un grand mot, mais c'est sous le drapeau de la liberté de l'industrie qu'ont été menées les pires guerres de brigandage; c'est sous le drapeau de la liberté du travail qu'on a spolié les travailleurs. L'expression "liberté de critique", telle qu'on l'emploie aujourd'hui, renferme le même mensonge. Des gens vraiment convaincus d'avoir fait progresser la science ne réclameraient pas pour des conceptions nouvelles la liberté d'exister à côté des anciennes [...] »¹⁷⁶

À l'époque, les menchéviks prônaient un modèle moins hiérarchique, plus démocratique et décentralisé. Ils préconisaient un meilleur accès au titre de membre du parti et une proximité accrue avec la classe ouvrière. Les menchéviks cherchaient à amoindrir la distinction entre « parti » et « classe ouvrière ». Néanmoins, en vertu de leur position théorique, les menchéviks auront aussi tendance à favoriser des moyens d'action légaux et à collaborer avec la bourgeoisie libérale. Encore une fois, l'approche des menchéviks concernant la structure organisationnelle du POSDR s'autorisait d'une certaine interprétation du matérialisme historique et des écrits de Marx concernant le parti. Comme pour de nombreux aspects du marxisme, la notion de « parti » (*Partei*) peut recevoir une acception différente suivant l'emphase que l'on met sur un paradigme plutôt qu'un autre. Dans l'ensemble, nous dirons des menchéviks qu'ils retiennent la variante « déterministe », en phase avec le paradigme économique-historique du marxisme, alors que les bolchéviks adoptent une conception du parti marquée davantage par la dimension « volontariste » et insurrectionnelle de la lutte des classes.

Dans les pages du *Manifeste du parti communiste*, on retrouve les deux interprétations qui se chevauchent. Pour justifier leur position, les menchéviks peuvent légitimement s'appuyer sur un

¹⁷⁴ Lénine met en exergue à *Que faire ?* un extrait d'une lettre envoyée par Lassalle à Marx datant de 1852, préfigurant les grandes purges du Parti communiste : « le Parti se renforce en s'épurant ».

¹⁷⁵ LÉNINE, cité à partir de WALICKI (1985), p. 301.

¹⁷⁶ LÉNINE (1965 [1902]), p. 360.

passage où Marx et Engels traitent du rôle des « communistes » (militants révolutionnaires). Selon les auteurs du *Manifeste*, la tâche des communistes consiste à faire valoir les intérêts de l'ensemble de la classe ouvrière. Ils les invitent par le fait même à éviter de se regrouper en organisation « sectaire » et « séparée » des autres partis ouvriers. Au contraire, Marx et Engels considèrent que le rôle des « communistes » est plutôt de défendre les intérêts du mouvement ouvrier dans son ensemble, dans ses aspirations historiques profondes. Comme la révolution communiste est vouée à survenir suivant la nécessité des lois du développement des forces productives (indépendamment de la volonté humaine), les révolutionnaires doivent éviter d'imposer une ligne directrice (ou idéologique) trop étroite au mouvement. Cette position se conjugue avec la formule stipulant que « l'émancipation de la classe ouvrière ne peut être l'œuvre que de la classe ouvrière elle-même ».

Marx reconnut lui-même avoir participé à une organisation clandestine sectaire : la Ligue des communistes. Néanmoins, en 1859, il en reniera l'affiliation tout en se disant convaincu que ses travaux théoriques contribuaient davantage aux avancées de la classe ouvrière que son activité au sein d'associations secrètes. Toujours en 1859, un certain G. Levy estimait qu'il ne suffisait que d'une directive la part de Marx pour déclencher une insurrection ouvrière en Rhénanie. Marx, constatant le manque de préparation et d'organisation à grande échelle de la classe ouvrière, dénonça ces ambitions comme « inutiles et dangereuses ». Il affirma que d'

« un « parti » au sens où vous l'entendez, je ne sais rien *depuis 1852*. [...] La « Ligue [des communistes] », comme la Société des saisons à Paris, comme des centaines d'organisations de ce genre, n'était qu'un épisode dans l'histoire du parti, qui partout prend forme comme un phénomène de la nature croissant spontanément sur le sol de la société moderne. [...] J'ai essayé de disperser le malentendu selon lequel par « parti » j'entendais la « Ligue » qui a cessé d'exister il y a huit ans, ou le comité éditorial qui a cessé d'exister il y a douze ans. Par « parti », je veux dire le parti dans le grand sens historique. »¹⁷⁷

Marx et Engels en vinrent à considérer toute secte comme « réactionnaire ». Ce type d'organisation ne pouvait être qu'une entrave à la consolidation de la classe ouvrière au niveau national. De toute manière, suivant les préceptes du matérialisme historique, cette consolidation des ouvriers en tant que classe sociale, conscients de leurs intérêts communs, était un processus organique, favorisé par le développement du capitalisme. Par conséquent, plutôt que d'être une entité extérieure à ce processus, le véritable parti ouvrier marxiste (dans le « grand sens historique » du terme) devait en être l'expression formelle. La plateforme politique du parti importait moins que la progression réelle du mouvement ouvrier. À mesure que la classe ouvrière viendrait grossir les rangs du parti, son programme devrait nécessairement s'accorder avec les intérêts économiques et politiques du prolétariat. Suivant la théorie marxiste, l'intérêt du prolétariat résidera inéluctablement dans l'abolition

¹⁷⁷ MARX, cité à partir de WOLFE (1965), p. 200.

des rapports de production capitalistes. En 1886, Engels dira qu'« un ou deux millions de votes de la part de travailleurs [...] pour un authentique parti ouvrier vaut présentement infiniment plus qu'une centaine de milliers de votes pour une plateforme doctrinaire parfaite. »¹⁷⁸ Dans le même ordre d'idées, Engels estimait que les intellectuels socialistes devaient moins apporter leur théorie « de l'extérieur » que de s'approprier les conceptions prolétariennes : qu'ils « sachent apprendre davantage des ouvriers que ceux-ci n'ont à apprendre d'eux. »¹⁷⁹ La priorité des communistes consiste donc à favoriser le développement d'un processus déjà à l'œuvre, « croissant spontanément sur le sol de la société moderne ».

En revanche, on retrouve aussi dans le *Manifeste du parti communiste* un passage où Marx et Engels confèrent un rôle directeur aux « communistes », un statut distinct des masses. En effet, les communistes sont aussi présentés comme les éléments les plus avancés et les plus résolus du mouvement ouvrier, l'avant-garde du prolétariat :¹⁸⁰ « sur le plan de la théorie, [les communistes] ont sur le reste de la masse du prolétariat l'avantage de comprendre clairement les conditions, la marche et les résultats généraux du mouvement prolétarien. » D'après C. A. Linden, c'est dans cette description des communistes comme détenteurs du « socialisme scientifique » que réside le noyau dur de la dictature bolchévique. Kautsky, pourtant critique des bolchéviks, considérait lui aussi que le porteur du « socialisme scientifique » n'était pas le prolétaire, mais l'intellectuel éduqué issu de la bourgeoisie. Kautsky, qui adhère pourtant à un marxisme déterministe, se rapproche de Lénine sur ce point. Néanmoins, la différence majeure entre Kautsky et Lénine réside dans la structure démocratique au sein du parti et dans le rôle des dirigeants révolutionnaires. Si Kautsky considérait que la fonction des intellectuels était d'apporter « de l'extérieur » aux ouvriers leur conscience de classe, de les instruire sur leur mission historique, Lénine estime qu'il revenait aussi aux dirigeants du parti d'organiser les masses et de coordonner leur lutte révolutionnaire. Il faudrait donc compléter la remarque de Linden en précisant que le noyau dur de la dictature bolchévique réside plutôt dans la conception léniniste du *parti*. Cette dernière opère une synthèse entre élitisme théorique (*intelligentsia* radicale) et organisation révolutionnaire de combat calquée sur le modèle militaire (volet volontariste et insurrectionnel du marxisme).

Lénine et les bolchéviks adopteront une conception du parti politique qui rompt avec le *leitmotiv* « l'émancipation de la classe ouvrière doit être l'œuvre de la classe ouvrière elle-même ». Dans *Que faire?*, Lénine explique que sa conception de l'organisation politique est intimement liée à sa

¹⁷⁸ ENGELS [1886], *Lettre à Florence Kelley*, 28 décembre, cité à partir de WOLFE (1965), p. 193.

¹⁷⁹ ENGELS [1890] dans MARX et ENGELS (1976), p. 192-193.

¹⁸⁰ LINDEN (1983).

critique du révisionnisme allemand et de l' « économisme » : spontanément, les ouvriers ne peuvent parvenir qu'à une conscience économique (syndicats, grèves, code du travail) de leurs intérêts, mais non pas politique (c'est-à-dire révolutionnaire). Selon Lénine, parce qu'ils tendent spontanément à défendre leurs intérêts à travers une forme de « *trade-unionisme* », les ouvriers en viendraient à adopter une posture idéologique « bourgeoise ». Le *trade-unionisme* ne serait rien d'autre qu'un détournement des objectifs politiques du prolétariat. Par conséquent, le rôle premier du parti consiste précisément à inculquer aux ouvriers, de l'extérieur, la conscience de classe prolétarienne-communiste qu'ils auraient dû, suivant les préceptes du matérialisme historique, acquérir de manière organique à travers leurs luttes économiques collectives contre le patronat et le gouvernement. Compte tenu du faible degré de développement du capitalisme en Russie au début du 20^e siècle, il était impossible que le prolétariat urbain démontre une telle cohésion idéologique et organisationnelle. L'objectif politique de Lénine consistera, dès lors, à couper court à la formation de syndicats en Russie de manière à se réapproprier le potentiel révolutionnaire du prolétariat urbain en formation. En réalité, Lénine appréhendait que des réformes dans le domaine du travail (*SPD* en Allemagne, chartisme en Grande-Bretagne) ne rendent caduques les perspectives d'une transformation radicale de la société.

Dans *Que faire?*, la conception léniniste du parti s'inscrit en continuité avec la théorie de Tkachev, que Lénine conseillait de lire et d'étudier autant que Tchernychevski.¹⁸¹ Tkachev considérait que le peuple, livré à lui-même, était incapable de mener la révolution sociale dont il avait pourtant besoin. Il revenait donc à une minorité consciente de le guider vers le progrès. Ce mépris pour l'homme ordinaire et cette méfiance envers le « peuple » distingue Tkachev des *narodniki* (populistes). Néanmoins, il est certain que cette disposition d'une partie de l'*intelligentsia* radicale envers le peuple exerça une influence sur le marxisme russe. Lors du Second Congrès du POSDR (1903), avant qu'il ne se détourne définitivement des bolchéviks, Plekhanov fit une déclaration qu'il regrettera plus tard, mais qui reçut néanmoins l'assentiment général. En vue de l'élaboration tactique de la prise du pouvoir et de la mise en place d'une Assemblée constituante, Plekhanov réitère que la révolution est la « loi suprême ».¹⁸² Selon Plekhanov, l'impératif révolutionnaire primait sur les droits démocratiques et constitutionnels. Advenant le cas où le peuple, égaré, élisait un parlement contraire au programme socialiste, il reviendrait à la dictature du prolétariat d'intervenir pour écraser les ennemis de la révolution. Comme le soulève Alain Besançon, l'ambiguïté de la position de Plekhanov exprimait l'ambiguïté du marxisme lui-même. En vertu du déterminisme scientifique que lui enseigne le

¹⁸¹ HELLER (1985), p. 26.

¹⁸² Peu de temps après l'instauration de la *Tchéka*, Lénine justifiera le recours à la terreur en reprenant à son compte les paroles prononcées quinze ans plus tôt par Plekhanov. Le « Père du marxisme russe » refusera pourtant de reconnaître, d'un point de vue marxiste, la légitimité de la dictature bolchévique.

matérialisme historique, Plekhanov accorde sa pleine confiance aux masses. Mais cette confiance ne vaut que pour autant que les masses agissent, en accord avec la théorie, comme vecteur de la construction du communisme. Autrement, jamais il ne lui viendrait à l'esprit de laisser le peuple inventer ou choisir sa propre voie.¹⁸³ D'une certaine manière, la conception léniniste du parti comme avant-garde du prolétariat répond directement à cette problématique.

Ce sont donc les hautes instances du parti (Comité central) qui décident de l'idéologie correcte du mouvement ouvrier, et non la classe ouvrière, à travers ses instances locales et en vertu des nécessités de ses conditions d'existence concrètes. Dans *Que faire?*, Lénine affirme que « sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire ».¹⁸⁴ Pour remplir pleinement son rôle de combattant d'avant-garde, le Parti doit être guidé par une théorie d'avant-garde. Selon cette posture, tout mouvement ouvrier est foncièrement « bourgeois » à moins qu'il ne soit subordonné au Parti bolchévik, unique détenteur de l'initiative politique¹⁸⁵ et de la connaissance « scientifique » du « droit chemin » vers le socialisme. La composition sociale et démographique du mouvement ouvrier est moins importante que la justesse idéologique et la volonté de fer de ses dirigeants. Pour G. Lichtheim, la conciliation des intérêts divergents du prolétariat et de la paysannerie ne pouvait être assurée que par la formation d'une entité indépendante. Cette entité, constituée par les cadres bolchéviks appartenant à l'*intelligentsia* radicale « déclassée » (*classless*), surplomberait politiquement (suivant l'exemple du bonapartisme de Second Empire décrit par Marx dans le *18-Brumaire*) les deux classes laborieuses en assurant conjointement leur direction.¹⁸⁶ Le parti en viendrait alors à remplacer la classe ouvrière en tant que sujet de l'histoire. De son côté, M. Malia juge qu'en accordant la primauté au facteur idéologico-théorique dans la lutte des classes, le Parti bolchévik en vint à se substituer au prolétariat réel pour incarner une abstraction conceptuelle: le « prolétariat métaphysique ».¹⁸⁷ Or, suivant le matérialisme historique, c'est l'infrastructure socioéconomique et les rapports de production qui déterminent la sphère idéologique de la superstructure juridico-politique. Historiquement, ce décalage entre le politique et la sphère sociale se manifestera plus nettement dans la révolte des ouvriers et des marins de Kronstadt. En 1921, ces derniers demanderont la fin de la dictature bolchévique. Pour de nombreux observateurs, l'écrasement de l'insurrection de Kronstadt marque le moment où « le parti, scindé de sa justification sociale, reposait à présent uniquement sur le dogme. »¹⁸⁸

¹⁸³ BESANÇON (1977), p. 178.

¹⁸⁴ LÉNINE (1965 [1902]), p. 376.

¹⁸⁵ KOLAKOWSKI (1978), Vol. II, p. 390.

¹⁸⁶ LICHTHEIM (1967), p. 348.

¹⁸⁷ MALIA (1995), p. 107.

¹⁸⁸ CONQUEST (1968), p. 86.

En d'autres mots, la conception léniniste du parti opère ni plus ni moins qu'un renversement de la logique propre au matérialisme historique. Néanmoins, pour peu que l'on associe la conception léniniste du parti au volet « volontariste » de la doctrine de Karl Marx, il serait inexact de la qualifier de blanquiste pour autant. Lénine se distingue fondamentalement de Blanqui de par son souci affiché pour les *masses* : le parti, en tant qu'avant-garde de la classe ouvrière, doit influencer, organiser, diriger et éduquer les masses.¹⁸⁹ Certes, dans *Que faire?*, les révolutionnaires professionnels du parti ont pour tâche de mener, clandestinement, une guerre sans merci contre les agents secrets de la police politique du régime tsariste (*Okhrana*). Mais sans le support numérique des masses et de leur mobilisation subséquente, l'activité révolutionnaire du parti est, en dernière instance, vouée à l'échec. Nous verrons que la Révolution de 1905 offrira l'occasion à Lénine de préciser le rôle du parti à l'égard des masses, allant jusqu'à modifier substantiellement certains paramètres de sa doctrine.

2.2.1.2 La Révolution de 1905 et l'adaptation de la conception léniniste du parti

Sur le plan strictement théorique, la conception léniniste du parti politique procède sinon d'un mépris, du moins d'un scepticisme envers la spontanéité des masses. Dans *Que faire?* Lénine dénonce le « culte de la spontanéité » propre à l'interprétation « économiste » ou déterministe du matérialisme historique. Il remet fortement en question la capacité du prolétariat à s'organiser par lui-même, organiquement, de façon à orienter son activité vers une transformation révolutionnaire des rapports de production. Or, la Révolution de 1905 donnera l'occasion à Lénine de reconsidérer sa position. Ironiquement, l'émergence de soviets (« conseils » ou « assemblées ») dans les centres urbains, en particulier le Soviet de Saint-Petersbourg, constituait un exemple flagrant de la validité de l'interprétation déterministe du matérialisme historique en ce qui a trait à la capacité organisationnelle de la classe ouvrière. En se réunissant au sein d'assemblées populaires, les ouvriers discutaient, élaient des représentants et planifiaient des moyens de pression économiques et politiques (grèves, manifestations, etc.). Pris à contrepied par la rapidité des événements, Lénine déclarera, en décembre 1905, que le prolétariat avait été en avance sur les dirigeants des groupes révolutionnaires (bolchéviks, menchéviks, SR, etc.). Il louange les soviets comme l'expression du génie organisationnel et de la spontanéité de la classe ouvrière : « notre parti, explique Lénine, a stagné alors que nous travaillions sous terre (*underground*) [en clandestinité]... Il a suffoqué ainsi sous terre depuis les dernières années. Le « sous-terrain » est en train de briser (*The 'underground' is breaking up*). »¹⁹⁰

Opérant un virage à 180 degré par rapport à leur ancienne conception élitiste et clandestine de l'organisation révolutionnaire, les bolchéviks entreprendront une véritable ouverture structurelle du

¹⁸⁹ LIEBMAN (1980), p. 36.

¹⁹⁰ LÉNINE, cité à partir de LIEBMAN (1980), p. 48.

parti et une démocratisation de ses instances. Il s'agissait de s'adapter à l'afflux de nouveaux adhérents au marxisme russe qui, avec la Révolution de 1905, atteindront près de 84 000 membres (46 000 bolchéviks et 38 000 menchéviks). S'ensuivit une plus grande autonomie accordée aux comités de fabriques et aux comités de district par rapport au Comité central du Parti. Bref, pendant une courte période (1905-1907), le Parti bolchévik fut métamorphosé afin de s'adapter aux circonstances historiques qui remettaient en cause ses propres fondements idéologiques. Lénine lui-même estime alors que la place du parti doit être « à la remorque » de l'action spontanée des masses. En revanche, une caractéristique essentielle distingue encore l'approche organisationnelle des bolchéviks de celle des menchéviks, ancrée dans une interprétation « déterministe » du marxisme : le rôle des instances du parti. Chez les bolchéviks, l'ouverture des structures démocratiques du parti dans le cadre de la Révolution de 1905 vise surtout à accroître la coordination tactique d'une insurrection visant à instaurer un pouvoir centralisé. Pour les menchéviks, la décentralisation des instances du parti est coextensive à l'implantation de gouvernements locaux et municipaux d'autogestion ouvrière, sur le modèle des soviets, dans les zones urbaines.¹⁹¹

Il reste que cette révision de la conception léniniste du parti fut de courte durée. Si la Révolution de 1905 força le gouvernement à des concessions, elle fut aussi suivie d'une sévère répression politique. Pour M. Libeman, dès 1906, la période de réaction du régime tsariste entraîna un affaiblissement du mouvement révolutionnaire et un repli du bolchévisme dans sa dimension sectaire.¹⁹² Lénine réintroduisit les principes monolithiques du centralisme, de l'autoritarisme et de la clandestinité qui avaient caractérisé le POSD(b)R avant 1905. Plutôt que de favoriser un rapprochement avec la faction menchévique, Lénine creusa davantage le clivage idéologique au sein du marxisme russe, jusqu'à provoquer la scission définitive en 1912. La pureté doctrinale du bolchévisme (qui s'identifie au léninisme) devait être conservée au prix de l'unité. Ce bref intermède nous permet d'entrevoir la flexibilité doctrinale de la conception léniniste du parti en vue de l'adaptation tactique de ce dernier à l'activité spontanée des masses. Nous verrons plus loin que le Parti bolchévik connaîtra à nouveau un processus d'adaptation tout à fait similaire pendant de la Révolution de 1917, lorsqu'il sera question de rejoindre les ouvriers, les paysans et les soldats et d'étendre l'influence idéologique du Parti. Ces considérations nous permettront de déterminer que, sous la pression historique d'événements révolutionnaires, le léninisme se distingue par une oscillation entre autoritarisme et libertarianisme, entre centralisme et ouverture démocratique des structures politiques du parti, entre « volontarisme » insurrectionnel et « déterminisme » fondé sur la spontanéité de la classe ouvrière. Cette tension, qui

¹⁹¹ GETZLER (1967), p. 182-183.

¹⁹² LIEBMAN (1980), p. 53.

prend racines dans la dimension foncièrement tactique du léninisme, trouvera son expression théorique aboutie dans *L'État et la révolution* (1917).

2.2.2 De la Révolution de Février à janvier 1918: positions et tactiques de Lénine

Lorsqu'éclata la Révolution de Février, cela faisait plus de dix ans que l'auteur de *Que faire?* n'avait pas mis les pieds en Russie. Alors en Suisse, Lénine fut pris de court par les événements qui se déroulaient à Petrograd. En janvier, il avait déclaré qu'il n'assisterait probablement pas aux « batailles décisives de la révolution à venir ».¹⁹³ De 1905 à 1917, l'intransigeance idéologique de Lénine avait conduit à l'isolation des bolchéviks sur la scène politique. En 1917, le Parti ouvrier social-démocrate (bolchévik) de Russie (POSD(b)R ou Parti bolchévik) comptait une quantité négligeable d'adhérents, environ 20 000 à travers l'Empire (dont 2 000 à Petrograd).¹⁹⁴ En fait, comme en 1905, aucune organisation révolutionnaire (bolchéviks, menchéviks, SR ou anarchistes) ne pouvait se targuer d'avoir été l'instigatrice du mouvement populaire qui a secoué la capitale à la fin du mois de février 1917. La Révolution aura surtout été déclenchée par les échecs militaires et l'incapacité du gouvernement à coordonner l'économie du pays dans le cadre de la Première Guerre mondiale (1914-1918). Conscient que les heures de l'autocratie étaient comptées, le « Bloc progressiste » (Cadets et aile gauche des Octobristes) de la Douma décida d'abandonner le tsar et de former un gouvernement provisoire d'orientation libérale chargé de convoquer une Assemblée constituante.

Au même moment, les ouvriers et les soldats (paysans conscrits), parqués à Petrograd comme réservistes, se réunissaient pour former le Soviet des députés ouvriers et des délégués des soldats de Petrograd. Très tôt, une situation de double pouvoir (dyarchie) s'installe entre le gouvernement provisoire et le Soviet. Sur papier, le gouvernement provisoire regroupait les pouvoirs exécutif et législatif, soumis au veto du Comité exécutif du Soviet (*Ispolkom*). En pratique, le gouvernement provisoire n'était qu'un centre administratif subordonné au Soviet, détenteur du pouvoir effectif: direction des troupes, représentation des ouvriers de Petrograd, contrôle sur les chemins de fer, les télégraphes, l'approvisionnement, etc. Si aucune organisation spécifique ne fut l'« instigatrice » de la Révolution de Février, toutes vont, en revanche, chercher à se réapproprier le mouvement de manière à le guider sur la base de leur programme respectif.¹⁹⁵ C'est à cette tâche que Lénine déploiera tous ses efforts.

¹⁹³ LÉNINE, cité à partir de SERVICE (2016 [2000]), p. 369.

¹⁹⁴ LEGGET (1981), p. 2 et SOUVARINE (1985 [1935]), p. 111.

¹⁹⁵ Lors de la séance du 12 mars, sur les quelques six cents participants à l'assemblée du Soviet de Petrograd, on ne comptait qu'une quarantaine de bolchéviks. Voir PIPES (1995). Le Soviet était surtout composé de menchéviks, entretenant des liens étroits avec le prolétariat industriel, et de SR, plus prêts de la paysannerie. Le premier Comité exécutif (*Ispolkom*) provisoire du Soviet était composé presque exclusivement de menchéviks. Lorsque le Soviet prit de l'ampleur, on retrouvait sur les 24 membres du Comité exécutif central de toutes les Russie (*VTsIK*): 11 menchéviks, 6 SR, 4 sociaux-démocrates « hors

Lorsqu'il prit connaissance des événements à Petrograd, l'attitude de Lénine consista d'abord à réitérer une version modérée de la position qui avait été la sienne depuis 1905. Il télégraphia de Zurich un mot d'ordre appelant à fonder une « République démocratique de Russie ». En accord avec le programme du POSD(b)R, il prône des mesures tel que l'instauration de la journée de travail de 8 heures et la confiscation des terres seigneuriales. À ce moment, les bolchéviks et les menchéviks sur le terrain partageaient le même constat quant au caractère « démocratique-bourgeois » de la révolution en cours. En l'absence de Lénine, les deux factions avaient eu tendance à pactiser et à favoriser un rapprochement idéologique. La priorité consistait à solidifier les acquis institutionnels de la Révolution de Février tout en défendant les droits des ouvriers en vue de la préparation de l'éventuelle dictature du prolétariat et de la transition subséquente vers le communisme.

Peu de temps après la Révolution de Février, la position de Lénine se radicalisa, et il adjura ses partisans à refuser toute forme de collaboration avec le Gouvernement provisoire, les menchéviks ou les SR. Les événements contemporains entourant la formation du Soviet de Petrograd donneront l'occasion à Lénine d'y voir une confirmation de ses thèses. En observant la situation de dyarchie, Lénine estimait que les conditions étaient réunies pour l'instauration de la « dictature révolutionnaire démocratique du prolétariat et des paysans » en s'appuyant sur les soviets comme organes de pouvoir. Dans ses *Lettres de loin* (20-26 mars)¹⁹⁶, Lénine tente, non sans peine, d'appliquer à la Révolution de Février une grille d'analyse marxiste afin de la présenter comme une révolution bourgeoise. Selon lui, le Gouvernement provisoire représentait la classe des grands propriétaires fonciers et de la bourgeoisie « qui dirige depuis longtemps notre pays sur le plan économique »¹⁹⁷ et qui vient tout juste de s'emparer du pouvoir politique. Or, l'analyse léniniste était fondée sur le concept d'« *aziachtchina* » pour aborder la Russie en tant que société tardant à voir l'émergence d'une bourgeoisie libérale apte à diriger le pays. Ceci l'amènera à affirmer, dans ses *Lettres de loin*, qu'entre 1905 et 1917, la bourgeoisie aurait profité des réformes constitutionnelles pour s'assurer « la haute main sur les organes d'auto-administration locale, sur l'instruction publique, les congrès de tout genre, la Douma, les comités des industries de guerre, etc. »¹⁹⁸ Or, du même coup, l'auteur de *Que faire?* affirme que le Gouvernement provisoire est composé en bonne partie de monarchistes avérés. La Révolution de Février représenterait donc un transfert du pouvoir politique à une nouvelle classe composée à la fois

faction » et 3 *troudoviki*. Dans les mois suivant la Révolution de Février, les bolchéviks étaient minoritaires dans la plupart des soviets. L'un des premiers objectifs politiques de Lénine consista à conquérir une majorité au sein des soviets urbains.

¹⁹⁶ Toutes les dates précédant le 1^{er} février 1918 seront consignées suivant la numérotation du calendrier julien, qui accuse un retard de 13 jours sur le calendrier grégorien. Ainsi, le 25 octobre 1917 en Russie correspond au 7 novembre 1917 en Occident.

¹⁹⁷ LÉNINE (1977b [1917a]), p. 28.

¹⁹⁸ *Ibid.*

par les grands propriétaires fonciers, représentants de l'ancien régime féodal, *et* par la grande bourgeoisie d'affaires, qui représente le capitalisme industriel et financier. L'analyse de Lénine témoigne implicitement de l'arriération socioéconomique de la Russie post-tsariste. Selon lui, le Gouvernement provisoire chercherait, par tous les moyens, à restaurer l'autocratie.¹⁹⁹ Ainsi, la Révolution de Février ne serait pas une révolution achevée : les républicains et les libéraux (Cadets) qui composent le Gouvernement provisoire auraient trop peu d'influence pour introduire en Russie les libertés civiles promises. Lénine en conclut que la seule garantie quant à l'avènement d'une république démocratique (contre la restauration) réside dans l'investissement du Soviet des députés ouvriers et soldats, dans l'armement du prolétariat et dans la destruction complète de l'appareil d'État tsariste.

Lénine se rendait compte non seulement que la Révolution avait eu lieu sans lui, mais surtout qu'il n'aurait aucune place dans la direction du prochain gouvernement. De loin, il observait le pouvoir échapper à son emprise. La seule manière d'imposer son programme consistait à compresser artificiellement la phase du développement socioéconomique du capitalisme en une période extrêmement courte (1905-1917), voire à rompre radicalement avec les principes déterministes du matérialisme historique et du paradigme scientifique du marxisme. Mais, après coup, dans un discours au Soviet de Moscou en 1918, il reconnaîtra ouvertement que « c'est le fait d'être un pays arriéré qui nous a permis d'être en avance et nous devons périr si nous ne tenons pas jusqu'au moment où notre révolution recevra une aide efficace des révoltés de tous les pays. »^{200,201} Lénine admettra donc implicitement avoir négligé l'avertissement de Marx et de Engels qui soulignaient l'importance de tenir compte de la maturité des conditions économiques objectives avant de s'emparer du pouvoir. Il en allait de la stabilité du gouvernement socialiste. Pour Lénine, les conditions s'avèrent « mûres » dès lors qu'une prise du pouvoir à travers une neutralisation militaire des points stratégiques de Petrograd s'avérait possible. Jusqu'à un certain point, il peut s'appuyer sur des écrits « insurrectionnels » de Marx et Engels, connus publiquement. À plusieurs reprises, les auteurs du *Manifeste du parti communiste* ont suggéré que le développement tardif et intensif du capitalisme dans les pays arriérés politiquement fournirait les conditions à une révolution radicale et violente, notamment en Allemagne. De plus, dans

¹⁹⁹ Une coalition entre le Gouvernement provisoire et le Soviet de Petrograd se formera en mai 1917. On retrouvera : deux SR, deux menchéviks, un socialiste populaire, quatre cadets, deux octobristes, un progressiste et trois non-affiliés. « Des trois ministères les plus significatifs pour la politique gouvernementale agraire, deux étaient entre des mains socialistes : Tchernov [fondateur du parti SR] était Ministre de l'agriculture et Peshekhonov était Ministre de l'Alimentation. » GILL (1979), p. 74.

²⁰⁰ LÉNINE, cité à partir de SOUVARINE (1985 [1935]), p. 172.

²⁰¹ Au 19^e siècle, Tkatchev avait déclaré à Engels: « C'est l'arriération de la Russie qui fait sa grande fortune, du moins du point de vue révolutionnaire. En Occident, l'ordre social est basé sur le support étendu de la classe moyenne. En Russie, cette classe vient à peine de parvenir à l'existence. Qu'est-ce qui tient les choses ensemble dans notre pays? Uniquement l'État, c'est-à-dire la police et l'armée. Que faut-il pour faire tomber cet État en fragments? Bien peu : deux ou trois défaites militaires... quelques soulèvements paysans... une révolte ouverte dans la capitale. » Voir ULAM (1965), p. 85.

la *Préface à l'édition russe du Manifeste*, la perspective d'une révolution en Russie menée par un groupe révolutionnaire clandestin était envisagée. Cependant, Marx posait deux conditions à cette révolution : qu'elle serve à préserver la commune de sa destruction (donc sur la base d'une politique populiste) et qu'elle soit synchronisée avec une révolution prolétarienne à l'échelle européenne. Or, le projet politique de Lénine consistait non pas à maintenir l'*obchtchina*, mais à nationaliser les terres à travers l'introduction de soviets régionaux subordonnés à la direction étatique du Parti bolchévik.²⁰² Quant à la prévision d'une « révolution prolétarienne européenne », celle-ci ne sera jamais réalisée. Après la Guerre civile, lors du X^e Congrès du Parti (1921), Lénine concèdera qu'aussi longtemps que la révolution socialiste n'aura pas éclaté dans les nations européennes avancées, il faudrait des dizaines d'années au régime soviétique pour s'en sortir. Le régime étant à court d'alliés « socialistes » à l'international, il était « impossible, [sans l'aide du capital étranger,] de maintenir le pouvoir prolétarien dans un pays incroyablement ruiné [et] où les paysans [étaient] en immense majorité ».²⁰³ L'idéologie et les modèles théoriques devront faire place aux exigences de la *realpolitik* entourant la consolidation du régime. Bien qu'il justifiât son action par la nécessité des lois de l'histoire, les objectifs politiques et tactiques de Lénine étaient plutôt conditionnés par une interprétation « volontariste » du marxisme. Notre tâche consistera à montrer que la dimension volontariste du léninisme devait être accentuée précisément en raison du caractère prématuré de la prise du pouvoir et de la dérogation aux principes déterministes du paradigme scientifique du marxisme.

Pour justifier « scientifiquement » son action, il était nécessaire que Lénine présente la Révolution de Février comme la première étape d'une révolution déjà engagée dans sa seconde phase. Dans *Les tâches du prolétariat dans notre révolution*, Lénine soutient qu'aucun pays ne permet autant de liberté que la Russie post-tsariste. En réalité, cette « liberté » était attribuable non pas à une quelconque constitution mise en place par le Gouvernement provisoire, mais à la neutralisation effective de l'autorité par la situation de dyarchie à Petrograd. Le vide de pouvoir était accentué par le chaos dans l'économie, dans les transports et par les désertions récurrentes sur le front. Lénine appellera à profiter de cet état de fait temporaire afin de court-circuiter le passage par la démocratie parlementaire en gestation. Aux libertés civiles qui viennent généralement avec une révolution « bourgeoise » (suffrage universel, démocratie parlementaire, libéralisme, propriété privée), Lénine oppose l'émancipation de la classe ouvrière et du travail. La liberté et l'égalité devant la loi sont des concepts « bourgeois » qui appartiennent à une phase particulière du développement historique. Or, ce qui importe dans le passage par la démocratie « bourgeoise » c'est la « liberté d'agitation politique » et

²⁰² LÉNINE (1977b [1917c]), p. 57.

²⁰³ LÉNINE (1977c [1921b]), p. 576.

de « propagande » servant à pousser la société vers l'avènement du communisme. La révolution communiste prônée par Lénine, s'inscrivant dans une phase plus avancée, rompt ouvertement avec les concepts juridico-politiques du libéralisme de manière à abolir le capitalisme (propriété privée et libre marché).

En mars 1917, Lénine proposera que le pouvoir soit transféré aux soviets. Dans la *Lettre* du 24 mars, intitulé « Sur la milice prolétarienne », il indique que le temps était venu pour le prolétariat de s'organiser comme avant-garde révolutionnaire et d'armer toutes les couches pauvres et exploitées de la société. Le marxisme-léninisme, explique-t-il, se distingue du marxisme « social-démocrate » de Plekhanov et de Kautsky « en ceci qu'il reconnaît la nécessité [pendant la phase de transition révolutionnaire] d'un État qui ne soit pas une république parlementaire bourgeoise ordinaire, mais tel que fut la Commune de Paris. »²⁰⁴ En inscrivant les soviets russes dans la continuité de la Commune de 1871, Lénine espérait leur attribuer un « statut démocratique » plus élevé : les soviets exprimeraient directement, sans médiation représentative et sans division entre les pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire, la volonté des masses. Alors que le modèle politique républicain conserve l'appareil d'État, le modèle soviétique vise explicitement la destruction de l'État « bourgeois » et l'instauration d'un État prolétarien de « type nouveau ». En somme, Lénine applique à la Russie la remarque de Marx selon laquelle toutes les révolutions n'ont jamais été qu'un transfert de l'appareil d'État d'une classe à une autre. Or, la tâche de la révolution communiste consisterait plutôt à détruire cet appareil d'État.

Pour Lénine, l'État n'a jamais été qu'un outil servant à consolider la domination de classe des possédants. Il en découle que l'État républicain, démocratique et parlementaire s'est toujours constitué « au-dessus » du peuple, séparé de lui, instituant le pouvoir d'officiers et de fonctionnaires irrévocables et privilégiés.²⁰⁵ Or, avec le Soviet de Petrograd, Lénine observe l'émergence d'une nouvelle forme de gouvernement, encore embryonnaire, « qui représente l'intérêt du prolétariat et de toutes les couches pauvres de la population des villes et des campagnes », c'est-à-dire les « neuf dixièmes » de la société.²⁰⁶ Il en vient à développer l'idée d'une milice populaire recoupant toute la société. Cette milice, formée par le « peuple en armes », mais guidée par le *leadership* « naturel » et le « génie organisationnel » du prolétariat, constituerait l'organe exécutif du Soviet de Petrograd. En se basant sur une estimation démographique de la capitale, il avance qu'il pourrait y avoir 750 000 personnes travaillant un jour sur quinze (1/15) dans la milice, assurant, par un mécanisme de rotation, une armée régulière de 50 000 personnes. L'objectif de Lénine : mettre en place une organisation paramilitaire de

²⁰⁴ LÉNINE (1977b [1917b]), p. 55.

²⁰⁵ *Idem*, p. 54.

²⁰⁶ LÉNINE, *Lettres de loin*, Lettre IV, « Sur la milice prolétarienne ».

masse pour supporter la dictature du prolétariat et écraser les ennemis de la révolution communiste. Nous nous pencherons dans la prochaine partie sur les paramètres de cette dictature.

Lorsqu'il arriva enfin à Petrograd le 3 avril 1917, Lénine lança un appel immédiat à la révolution prolétarienne mondiale, à l'éradication du capitalisme et à la transformation de la Guerre « impérialiste » en guerre civile. Il introduisit alors la notion de « nouvelle phase impérialiste » de la révolution socialiste. Selon lui, si Marx et Engels s'étaient résolus à souscrire au terme « social-démocratie », c'est qu'ils appartenaient à une époque révolue et dépassée (1871-1914) du mouvement ouvrier. Les tâches qui s'imposaient à eux relevaient de l'éducation et de l'organisation lente, soutenue, systématique et à grande échelle de la classe ouvrière.²⁰⁷ Or, selon lui, la Guerre de 1914-1918 était précisément l'expression d'une crise du capitalisme parvenu à un stade avancé de son développement : l'impérialisme. La révolution prolétarienne mondiale était donc sur le point d'éclater. Pour demeurer fidèle à l'internationalisme marxiste, il fallait prôner la guerre civile sur tous les fronts, c'est-à-dire que les prolétaires de chaque nation retournent leurs fusils contre leur gouvernement respectif. Il s'agissait du seul moyen pour éradiquer le capitalisme et parvenir à la paix. Le temps était venu d'abandonner la « social-démocratie » comme objectif politique du prolétariat et d'adopter les principes du « communisme ». Seul de son parti à concevoir le télescopage direct d'une révolution communiste à partir de la Révolution « bourgeoise inachevée » de Février, Lénine suscita la consternation dans les rangs bolchéviks.²⁰⁸ Un ancien membre du comité central du Parti se prononce :

« Vacant depuis la mort de Bakounine, il y a trente ans, le trône est désormais occupé. Depuis ce siège, Lénine vient de planter l'étendard de la guerre civile au beau milieu de la démocratie révolutionnaire. Son programme se résume à l'insurrection, qui elle-même nous conduira à l'anarchie. Ce sont là les tactiques de l'apôtre universel de la destruction. »²⁰⁹

Trotsky, qui considérait que Lénine s'était enfin converti à sa doctrine de la « révolution permanente », se joindra à lui. Selon Trotsky, c'est parce que la Russie avait accompli sa révolution bourgeoise trop tard qu'elle était forcée de la transformer en révolution prolétarienne.²¹⁰ Mais, de manière générale, les bolchéviks tinrent pour délirante la position de Lénine. Ils étaient conscients de l'impossibilité d'instaurer un gouvernement ouvrier dans un pays où, même fortement concentré dans les zones urbaines, le prolétariat ne représentait que 2 à 3% de la population. Sur le plan théorique, il s'agissait d'une rupture assumée avec le facteur déterministe du matérialisme historique. En mai 1917, alors que les bolchéviks étaient encore minoritaires dans les soviets, une série de résolutions adoptées par le Comité central du Parti bolchévik révèlent les intentions de Lénine de s'emparer du pouvoir « *by*

²⁰⁷ LÉNINE (1977b [1917b]), p. 61.

²⁰⁸ Lors de la séance du 8 avril 1917, le Comité central du Parti bolchévik de Petrograd se réunit afin de voter sur les thèses de Lénine : 2 pour, 13 contre et 1 abstention. Voir PIPES (1995), p. 370-373.

²⁰⁹ GOLDBERG, cité à partir de SERVICE (2016 [2000]), p. 416.

²¹⁰ TROTSKI (1995 [1930]), p. 437.

hook or by crook ». ²¹¹ Stratégiquement, le slogan « à bas de gouvernement provisoire » s'avérait dorénavant erroné tant et aussi longtemps que les bolchéviks ne détiendraient par une majorité dans les soviets. À mesure que le temps avançait, les résolutions du Comité central laissaient entrevoir les intentions profondes de Lénine : s'emparer du pouvoir indépendamment des soviets.

C'est seulement à l'automne 1917 que les bolchéviks obtiendront une majorité dans les soviets de Petrograd et de Moscou. En ayant mis de l'avant le slogan « la paix, le pain et la terre », le Parti jouissait à présent d'un support important au sein de la classe ouvrière des grands centres urbains. Entretemps, la collaboration des menchéviks et des SR avec le Gouvernement provisoire pour former un gouvernement de coalition afin de trouver une issue à la crise (chaos et pénuries alimentaires) tout en poursuivant la guerre auprès des Alliés de l'Entente avait contribué à leur discrédit. C'est donc moins la stricte discipline organisationnelle des bolchéviks que leur intraitable radicalisme qui leur permettra de faire des gains politiques en se présentant comme les uniques continuateurs de la Révolution de Février. ²¹² Par ailleurs, entre février et octobre, le nombre de membres du Parti bolchévik grimpa de 20 000 à plus de 350 000. ²¹³ Ouvert aux masses, le Parti avait dorénavant peu à voir avec l'organisation clandestine préfigurée dans les pages de *Que faire?* À mains égards, les bolchéviks renouaient avec l'expérience de 1905. Dans les jours qui précédèrent le coup d'État du 25 octobre 1917, même le principe de l'« unité de la volonté » concernant la question de l'insurrection était loin de faire consensus parmi les dirigeants. Néanmoins, Lénine réaffirma l'urgence d'une action rapide, « à l'improviste », pour s'emparer des points stratégiques de Petrograd et de Moscou. Il justifia sa position en recourant à une citation de Marx où il est dit que « l'insurrection armée, comme la guerre, est un art » ²¹⁴. Dans ses « Conseils d'un absent » (8 octobre), Lénine exalte la formation de « détachements des meilleurs ouvriers qui, armés de fusils et de bombes, attaqueront et cerneront les « centres » de l'ennemi (écoles militaires, télégraphe, téléphone, etc.), et qui auront pour mot d'ordre : *périr jusqu'au dernier, mais ne pas laisser passer l'ennemi.* » ²¹⁵ Soulignant le risque de passer à côté de l'unique chance offerte par l'histoire de mener la révolution socialiste mondiale à la victoire, Lénine fustige les membres de son parti qui prônent l'attente et l'approbation du Second Congrès des soviets.

Deux décisions politiques que prendra le Parti bolchévik nouvellement arrivé au pouvoir nous permettront d'illustrer la nature foncièrement tactique et « volontariste » du léninisme: (1) la

²¹¹ SCHAPIRO (1977 [1955]), p. 37-38.

²¹² FITZPATRICK (2008), p. 113.

²¹³ *Ibid.*

²¹⁴ Outre cette citation de Marx, Lénine s'appuie aussi sur la tradition insurrectionnelle de la Révolution française et d'une phrase de Danton : « de l'audace, encore de l'audace et toujours de l'audace ».

²¹⁵ LÉNINE (1977b [1917n]), p. 441.

réappropriation du programme agraire des SR et (2) l'abolition de l'Assemblée constituante convoquée par le Gouvernement provisoire. La première démontre que la théorie est toujours susceptible d'être remaniée pour souscrire aux exigences de la *realpolitik* entourant la prise du pouvoir et la consolidation de celui-ci. La seconde démontre le caractère fondamentalement prématuré de la Révolution d'Octobre, menée au nom de l'instauration du communisme dans un pays d'ancien régime peu industrialisé et majoritairement paysan. Enfin, elles fourniront toutes deux les circonstances ayant mené à la dictature du Parti bolchévique. Nous serons alors en mesure de nous pencher sur les paramètres de la théorie léniniste de la « dictature du prolétariat ».

Premièrement, soulignons que les événements entourant la Révolution de Février ont donné l'occasion aux bolchéviques d'apporter, pour la première fois depuis 1906, des modifications à leur programme agraire. En avril 1917, les bolchéviques réitérèrent leur programme de confiscation sans compensation et de nationalisation de toutes les terres de la noblesse, de l'Église ou de la famille impériale. Cependant, il fut précisé que ces terres seraient administrées par des soviets ruraux subordonnés au Parti dans l'optique de former de grands domaines agricoles étatisés (*sovkhozes*). Dans l'optique de la lutte des classes à la campagne, les soviets ruraux viseraient explicitement à instaurer une séparation entre les *batraki* et *bedniaki* (paysans pauvres) et le reste de la population rurale.²¹⁶ Or, dès le lendemain de la prise du pouvoir, les bolchéviques prirent conscience de la fragilité de leur gouvernement. Au nom de l'alliance du prolétariat et de la paysannerie, mais surtout afin d'assurer la stabilité du régime naissant et d'éviter de paraître isolés politiquement, ils souscrivirent à un compromis temporaire avec les SR, qui connaissaient une popularité fulgurante dans les villages. Le 26 octobre 1917, Lénine signe le Décret sur la terre. Il s'agit d'une réappropriation intégrale du programme agraire des SR accompagné des 242 directives de l'Union panrusse des députés paysans.²¹⁷ L'article 2 du décret prévoit non pas la nationalisation des terres, mais la redistribution à titre individuel des terres expropriées sous la responsabilité des comités sur la terre des *volosts* (comités agraires de cantons).

Ces comités sur la terre des *volosts* étaient soustraits au contrôle politique des soviets ruraux, qui n'avaient pas encore été pleinement implantés. Le décret légalisait une redistribution périodique des terres, mais sans toutefois que la procédure de redistribution ne soit explicitement circonscrite. Ce faisant, dans la plupart des cas, les terres furent redistribuées suivant le seul mécanisme qui était familier aux paysans : la commune.²¹⁸ En vertu des traditions ancestrales de la commune, la

²¹⁶ ATKINSON (1983), p. 146.

²¹⁷ *Idem*, p. 147 et PIPES (1995), p. 460-461

²¹⁸ ATKINSON (1893), p. 174.

redistribution fut mise en œuvre dans une perspective égalitariste visant à niveler les distinctions sociales au sein des villages. En 1919, répondant au mot d'ordre « pillez les pilleurs! », 96,8% de toutes les terres agricoles étaient entre les mains des paysans et 3 millions de nouveaux *batraki* possédaient dorénavant un lopin de terre cultivable.²¹⁹ Dans plusieurs régions, les *koulaks* furent forcés de rejoindre l'*obchtchina*. Comme le souligne D. Atkinson : « dans la mesure où elle priva la noblesse et l'Église de leur propriété et où elle affaiblit considérablement la position des paysans les mieux nantis, la [redistribution] était politiquement opportune, peu importe les objections théoriques que les bolchéviks entretenaient à son égard. »²²⁰ En effet, le décret allait à l'encontre des objectifs des bolchéviks, qui cherchaient : (1) à accentuer la différenciation de classes au sein des campagnes et (2) à poser les bases d'une production agricole étatisée à grande échelle. Par contre, suivant une stratégie de consolidation à court terme du pouvoir, les bolchéviks ont généré un retour en arrière dans le secteur de l'économie agricole menant à une perte de productivité notable. Toutes les avancées rendues possibles par les réformes de Stolypine (1906) dans la dislocation de la commune et dans le développement des forces productives furent renversées par la Révolution bolchévique : statistiquement, jamais la commune (c'est-à-dire la petite production agricole locale) n'avaient été aussi solidement établie.²²¹ Pour cette raison, la paysannerie constituera la dernière classe sociale à résister à l'étatisation soviétique.

Rappelons deuxièmement que le Gouvernement provisoire, issu de la Révolution de Février, avait comme mandat de tenir une Assemblée constituante. Du 12 au 20 novembre 1917, la Russie connut ses premières élections nationales à suffrage universel de son histoire. Les élections furent saluées comme un succès démocratique : 44,4 millions de participants avaient voté (taux de participation de 60%). Lénine reconnut qu'elles représentaient fidèlement la volonté du peuple russe. Malgré une activité de propagande soutenue et une réappropriation intégrale du programme agraire des SR, les bolchéviks ne reçurent que 24% des intentions de vote (175 députés). Dans la Russie post-tsariste, majoritairement paysanne, ce sont les SR qui l'emportèrent avec 40% des voix (370 députés).²²² Or, parce que l'Assemblée constituante contestait frontalement l'usurpation du pouvoir par les bolchéviks, Lénine refusa catégoriquement d'en reconnaître la validité : « nous dirons au peuple que

²¹⁹ *Idem*, p. 183.

²²⁰ *Ibid.*

²²¹ « Les paysans moyens sont beaucoup plus nombreux qu'auparavant, les contradictions se sont atténuées, la terre a été partagée et donnée en jouissance de façon beaucoup plus égalitaire [...] dans l'ensemble, les statistiques établissent incontestablement que la campagne a été nivelée, égalisée, c'est-à-dire que la division marquée en *koulaks* et paysans sans terre [*batraki*] s'est atténuée. Tout est devenu plus uniformisé, le gros de la paysannerie a atteint un niveau moyen. » LÉNINE (1977c [1921b]), *Discours lors du Xe Congrès du P.C.(b)R.*, p. 570.

²²² PIPES (1995), p. 492-493 et SCHAPIRO (1977 [1955]), p. 78-79.

leurs intérêts sont supérieurs à ceux d'une institution démocratique ». ²²³ Le 6 janvier 1918, la Constituante fut dissoute. Le coup d'État d'Octobre était complété. De l'aveu de Lénine, la Révolution bolchévique aurait été impossible sans la réappropriation électorale temporaire du programme agraire des SR. Selon lui, la dissolution de l'Assemblée constituante représenta « la liquidation totale et ouverte de la démocratie formelle au nom de la dictature révolutionnaire. » ²²⁴ En dépit de leur défaite dans les urnes, les bolchéviks avaient consolidé leur emprise sur Petrograd et Moscou (où les bolchéviks détenaient une majorité dans les soviets) à travers le soutien d'ouvriers industriels radicalisés, de Gardes Rouges et d'une partie non négligeable des sections militaires de ces deux villes. Parce que « les fusils stratégiques [*strategic guns*] étaient derrière [Lénine et] les bolchéviks », ²²⁵ ces derniers purent défendre le régime soviétique naissant par la dictature, à l'encontre de la démocratie à l'échelle nationale.

En somme, le terme « dictature révolutionnaire démocratique du prolétariat et des paysans » apparut dans sa vacuité théorique comme une formule vague et équivoque qui permit à Lénine d'adapter son action au gré des circonstances. Il pouvait s'agir simultanément (1) d'une Assemblée constituante démocratique composée majoritairement de représentants de la paysannerie, et (2) d'un gouvernement socialiste qui poursuivrait l'instauration de fermes agroalimentaires étatisées à travers les soviets ruraux composés de « paysans pauvres » (prolétariat rural). ²²⁶ Dans un cas comme dans l'autre, cette formule permit à Lénine de justifier son programme comme représentant les intérêts objectifs des masses « laborieuses et opprimées », c'est-à-dire des neuf-dixième de la société.

2.2.3 La théorie léniniste de la dictature du prolétariat

Il reste encore à aborder de manière plus substantielle l'un des aspects fondamentaux du léninisme, à savoir la notion de « dictature du prolétariat ». Toute l'activité politique de Lénine, en particulier depuis octobre 1917, aura consisté à mettre en œuvre les moyens pour parvenir à instaurer la dictature du prolétariat. Pour Lénine, « celui-là seul est un marxiste, qui *étend* la reconnaissance de la lutte des classes jusqu'à la reconnaissance de la *dictature du prolétariat*. » ²²⁷ Suivant la théorie marxiste, la dictature du prolétariat correspond à une période de transition révolutionnaire située entre le capitalisme et le communisme. Pour Lénine, la dictature du prolétariat suit logiquement la « dictature révolutionnaire démocratique du prolétariat et des paysans pauvres » en tant que phase révolutionnaire plus avancé vers le socialisme, lors d'une étape où la distinction de classe entre prolétariat urbain et

²²³ LÉNINE, cité à partir de KOLAKOWSKI (1978), p. 480.

²²⁴ LÉNINE, cité à partir de PIPES (1995), p. 510.

²²⁵ SCHAPIRO (1977 [1955]), p. 88.

²²⁶ LICHTHEIM (1967), p. 344.

²²⁷ LÉNINE (1977b [1917i]), p. 309.

prolétariat rural se serait résorbée dans une conscience unifiée de leurs intérêts (dépassement de la contradiction entre ville et campagne). Bien que le terme n'apparaisse dans les écrits de Marx qu'en 1850, l'idée de la dictature du prolétariat est présentée dans le *Manifeste du parti communiste* (1848) en tant que « domination » (*Herrschaft*) du prolétariat. Il s'agit d'une phase de répression politique violente jugée nécessaire en vue de l'abolition de la propriété privée et du libre marché. De manière « despotique », « le prolétariat utilisera sa domination politique pour arracher peu à peu à la bourgeoisie tout capital, pour centraliser tous les instruments de production entre les mains de l'État, c'est-à-dire du prolétariat organisé en classe dominante et pour accroître le plus vite possible la masse des forces de production. »²²⁸ À terme, l'abolition de la propriété privée et des rapports de production capitalistes est supposée entraîner l'abolition des conditions d'existence des classes sociales. Pour Marx, l'État n'est qu'un outil au service des classes possédantes. Lorsque les moyens de production seront concentrés « entre les mains des individus associés »²²⁹ (autrement dit, étatisés), l'État perdra progressivement sa dimension politique pour ne revêtir qu'un rôle administratif au sein de l'économie planifiée. La dictature du prolétariat annonce la disparition programmée des classes sociales et de l'État, qui, selon Engels, « s'éteint (*dépérit* ou '*withers away*') ».²³⁰

Outre ces considérations de base, Marx a peu développé ce concept. Certains commentateurs souligneront que l'auteur du *Manifeste du parti communiste* n'a jamais pleinement défini ce qu'il entendait par « dictature ». Cela n'empêchera pas Lénine d'en faire l'un des points cardinaux de la doctrine marxiste. En fait, même si elle n'apparaît que de manière épisodique dans l'œuvre de Marx, la dictature du prolétariat constitue effectivement un élément incontournable dans la cohérence de la dimension *révolutionnaire* du marxisme. Par la suite, il est possible d'attribuer à la violence politique propre à la dictature du prolétariat des degrés d'intensité variés. On dira du degré d'intensité de la violence politique chez Marx qu'elle est fonction (1) du niveau de développement des conditions socioéconomiques objectives et (2) du type d'organisation politique de la classe ouvrière parvenue au pouvoir. Plus spécifiquement, l'intensité de la dictature varie suivant l'accent que l'on met sur un paradigme du marxisme plutôt qu'un autre. Dans le cadre du paradigme économique-historique, la dictature du prolétariat peut représenter l'exercice du pouvoir par la classe ouvrière formant la majorité sociodémographique de la société. Le terme « dictature », que Marx emploie indistinctement à l'endroit de la « dictature de la bourgeoisie », pourrait signifier simplement le règne (*rule*) politique et l'influence idéologique prépondérante d'une certaine classe sociale sur la société. La « dictature »

²²⁸ MARX et ENGELS (1998 [1848]), p. 100-101.

²²⁹ *Ibid.*

²³⁰ ENGELS (1971 [1878]), p. 317.

n'aurait donc, chez Marx, pas nécessairement une connotation tyrannique ou autocratique. La dictature du prolétariat représenterait l'action de la classe ouvrière parvenue au pouvoir dans un stade avancé du capitalisme industriel. Certes, sur une courte période, des mesures « despotiques », hors des anciens cadres constitutionnels, devraient être appliquées dans le domaine de la propriété de manière à briser la résistance des dernières classes possédantes. Mais cette conception de la dictature du prolétariat ouvre aussi la voie à une transition révolutionnaire relativement pacifique : la dictature apparaissant dans sa futilité dès lors que les mesures reçoivent l'assentiment de la majorité de la population. Suivant cette interprétation, la « dictature » vers le communisme serait conciliable avec un dépassement (*Aufhebung*) de la démocratie libérale sur le plan institutionnel.²³¹ Même si cette interprétation s'accorde davantage avec le marxisme social-démocrate, Kautsky refusera carrément de récupérer le terme « dictature du prolétariat ». Jugé dangereusement équivoque, ce terme ouvrirait la porte à une violence politique que Kautsky considère pratiquement inutile dans le cadre d'une authentique révolution socialiste.

Il est aussi possible d'analyser la dictature du prolétariat en fonction du type d'organisation politique représentant la classe ouvrière. La dictature du prolétariat signifie-t-elle la dictature du prolétariat « en tant que classe sociale » ou la dictature d'un parti politique (ou d'un dirigeant) spécifique prétendant incarner les intérêts objectifs (scientifiques) du prolétariat? Comme nous l'avons vu précédemment, Marx et Engels en s'ont venus à élaborer une conception du parti « dans le grand sens historique du terme », un « parti de masse » qui recouperait l'intégralité de la classe ouvrière, par-delà les clivages idéologiques. Dans cet esprit, la dictature du prolétariat ne peut correspondre qu'à l'action d'un gouvernement de coalition entre les différents courants « socialistes ». Pour Kautsky, il s'agit là de la différence fondamentale entre la Commune de Paris et la Révolution d'Octobre 1917. C'est cette différence qui interdit la filiation de l'une à l'autre. Si Engels lui-même en était venu à parler de la Commune de 1871 comme étant l'expression de la « dictature du prolétariat », c'est qu'elle aurait permis le pluralisme des formes de socialisme.^{232,233} Au contraire, en excluant de la participation

²³¹ Dans certains passages de son œuvre, Marx affirme que sa doctrine politique représente une conciliation de la liberté individuelle et du pouvoir collectif. Or, il n'est pas évident de concilier le libéralisme avec l'abolition de la propriété privée et de la liberté de commerce. Comme nous l'avons vu dans la première partie, Marx règle ce problème en offrant une définition de la liberté comme autodétermination suivant le degré de contrôle rationnel exercé par l'homme sur ses conditions d'existence. De ce point de vue, Marx est en mesure de présenter la propriété privée et le système capitaliste en tant qu'aliénation (*Entfremdung*) de la classe ouvrière. En abolissant le capitalisme, l'homme se réapproprie le contrôle sur son activité productrice essentielle. Mais est-ce dire qu'avec la disparition de l'État et l'avènement du communisme c'est aussi la sphère de la délibération politique et idéologique en société qui disparaît ? Sur l'abolition de la sphère politique et de la société civile par les bolchéviques, voir POLAN (1984). *Lenin & the End of Politics*, Methuen & Co. Ltd, London.

²³² KAUTSKY (1968 [1918]).

²³³ Sur les 79 membres élus (dont une cinquantaine qui siègeront) à la Commune, on retrouvait une dizaine de blanquistes, des jacobins, quelques proudhoniens, des membres de l'Internationale : 33 ouvriers (principalement du milieu artisanal), 14 employés et comptables, 12 journalistes, 12 de professions libérales (avocats, médecins) et 5 patrons. Voir ROUGERIE (2009[1988]), p. 62-63.

au pouvoir les partis non bolchéviks, la Révolution d'Octobre aurait mené à la formation d'un État à parti unique, prélude à l'instauration d'un régime foncièrement oligarchique.

De son côté, Lénine interprète plutôt la Commune de Paris sous l'angle des « parisiens en armes » contre la bourgeoisie versaillaise. Par conséquent, il considère que la Commune reflète le mot d'ordre de Marx selon lequel il faille « briser l'État bourgeois » et pousser vers l'édification d'un nouvel appareil d'État prolétarien. Lénine voit dans la Commune l'édification embryonnaire d'une proto-société communiste coïncidant avec la période de la dictature du prolétariat. Or, de manière conséquente avec sa conception du parti, Lénine affirmera que la dictature du prolétariat ne peut être exercée par l'ensemble d'une classe, mais seulement par une avant-garde ayant « absorbé l'énergie révolutionnaire de cette classe ».²³⁴ En s'inscrivant dans le cadre du paradigme anthropo-métaphysique du marxisme, Lénine met l'accent sur le volet « volontariste » et sur l'efficacité d'une organisation politique à coordonner la transformation de la société. Rappelons que le marxisme se donnait comme objectif de dépasser le capitalisme sur le plan de la rationalité technique et organisationnelle. D'après Walicki, la conception léniniste du parti est « liée de manière significative à l'idéal marxiste d'établir un contrôle ferme et conscient sur les forces naturelles quasi-spontanées »²³⁵ de la société. Nous dirons simplement qu'elle représente une synthèse entre les principes organisationnels du radicalisme russe et anthropo-métaphysique du marxisme. Contrairement à l'interprétation précédente de la dictature du prolétariat, celle-ci permet d'envisager une prise du pouvoir nonobstant la prise en compte des conditions économiques objectives, du niveau d'organisation de la classe ouvrière ou du degré d'avancement de la société civile. Au nom de la transformation de la société, elle ouvre la porte à la dictature d'une minorité dirigeante, et donc à une intensification de la répression politique.

Il n'en demeure pas moins qu'une dictature n'implique pas nécessairement un régime de terreur. Dans une lettre de 1870 adressée à Marx, Engels déclare que la « Terreur implique surtout des cruautés inutiles perpétrées par des gens apeurés dans le but de se réassurer eux-mêmes. »²³⁶ Selon Avineri, le recours à la terreur, d'un point de vue marxiste, est une preuve de l'inadéquation des conditions objectives; un aveu d'échec davantage qu'une authentique méthode révolutionnaire.²³⁷ Marx aurait considéré la dictature jacobine comme étant une tentative « volontariste » d'imposer, par la force, un ordre politique qui n'est pas l'émanation des conditions socioéconomiques qui le soutiennent. À notre avis, il est possible de concevoir que Marx adressait cette critique à Robespierre en tant que révolutionnaire *bourgeois* : à travers sa critique de la dictature jacobine, Marx critique surtout

²³⁴ LÉNINE, cité à partir de KOLAKOWSKI, p. 505.

²³⁵ WALICKI (1995), p. 300.

²³⁶ ENGELS, cité à partir de AVINERI (1968), p. 193.

²³⁷ AVINERI (1968), p. 188.

la prétention de réaliser concrètement les idéaux républicains de la Révolution française dans les conditions socioéconomiques de la fin du 18^e siècle. Selon Marx, les principes d'égalité, fondés sur l'universalité du droit, caractéristiques de l'ordre libéral et bourgeois naissant en Europe, font abstraction des intérêts de classes divisant objectivement la société capitaliste moderne.

Or, à travers sa théorie de l'avènement du communisme, Marx estime que, pour la première fois, il sera possible de faire coïncider le politique avec le social dans l'abolition des antagonismes de classes. Contrairement à ce qu'affirme Avineri, la révolution communiste, tel qu'anticipée dans le *Manifeste du parti communiste* (1848), ne rompt aucunement avec la dimension volontariste de la *praxis* : elle se distingue néanmoins de la Révolution française en cela qu'elle transforme radicalement les rapports de production antérieurs en instaurant la propriété étatique des moyens de production. Le communisme consacre l'aboutissement du développement économique et politique de l'humanité dans la réalisation de l'égalité *de fait*. Or, c'est surtout à partir des années 1850 que Marx réalisera que les conditions objectives n'étaient pas encore propices à la prise du pouvoir en Europe par un gouvernement socialiste. S'il est vrai que Marx n'insistera pas sur la terreur comme aspect de la dictature du prolétariat, il reconnaîtra néanmoins à Robespierre le mérite d'avoir accompli une tâche historiquement nécessaire en vue de l'élimination des privilèges et des derniers remparts de l'ordre aristocratique féodal. Comparativement à la Révolution française, est-il à prévoir que la révolution communiste, en « supprimant le bourgeois »²³⁸, ne s'en tiendra qu'à l'élimination d'une catégorie économique-politique, sans verser dans la violence terroriste?

S'il est donc possible d'attribuer à la dictature du prolétariat chez Marx un degré d'intensité varié suivant l'accent que l'on met sur un paradigme plutôt qu'un autre, l'approche de Lénine consistera à proposer une conception de la dictature qui sollicite (1) la violence politique (en continuation directe avec la Terreur de 1793-1794), (2) la prise en charge décentralisée et autonome, directement par le peuple en armes, de la répression politique et (3) le rôle d'avant-garde du parti prolétarien dans la coordination des masses. Dans *L'État et la révolution* (rédigé en juillet 1917), Lénine pose les bases théoriques de l'État prolétarien de type nouveau qu'il envisage de construire et de la dictature du prolétariat qui doit être mise en place pour assurer la transition du capitalisme vers le

²³⁸ « Dès l'instant où le travail ne peut plus être transformé en capital, en argent, en rente foncière, bref en une puissance sociale susceptible d'être monopolisée, en d'autres termes dès l'instant où la propriété personnelle ne peut plus se convertir en propriété bourgeoise, dès cet instant vous déclarez que ce serait la disparition de la personne. Vous avouez donc que par personne vous n'entendez rien d'autre que le bourgeois, le propriétaire bourgeois. Or, cette personne-là, il faut assurément la supprimer. » MARX et ENGELS (1998 [1848]), p. 95. À cet égard, il peut être pertinent de souligner que, dans une perspective de réhabilitation d'un certain nombre de bolchéviks, à partir des années 1990, certains commentateurs ont suggéré que la « liquidation des koulaks en tant que classe » n'était qu'un « concept politique », dont l'intention originelle n'était pas d'envoyer au Goulag les paysans désignés comme tel. Voir CONQUEST (1968), p. 37.

communisme. L'approche léniniste de la dictature du prolétariat sera fortement teintée par les événements contemporains précédant la Révolution d'Octobre. Nous chercherons à montrer que l'intensification de la violence politique du régime soviétique prend comme point de départ la mise en application des thèses contenues dans *L'État et la révolution* et de la tentative de passer directement à une économie socialiste en Russie soviétique. L'échec subséquent de cette tentative forcera Lénine à une reconsidération pratique de la dictature du prolétariat. Cette évolution doctrinale nous permettra de saisir le déplacement paradigmatique du léninisme par rapport au marxisme ainsi que le rôle de la « Commission extraordinaire pan-russe pour la répression de la contre-révolution, de la spéculation et du sabotage » (*Tchéka*) dans l'application de la dictature du prolétariat.

Pour certains commentateurs,²³⁹ *L'État et la révolution* est un texte qui cadre difficilement dans le corpus léniniste. Il y est question d'une décentralisation économique et politique prenant la forme d'une démocratie directe exercée par les masses. Cette décentralisation n'est pas aisément conciliable avec l'étatisme et la centralisation de la production du programme bolchévik et du marxisme traditionnel. En revanche, certains commentateurs ont suggéré que Marx, vers la fin de sa vie, en serait venu à envisager des modes d'organisation socioéconomiques qui suivraient davantage un modèle décentralisé et horizontal. L'assertion selon laquelle « toutes les révolutions n'ont fait que transférer l'appareil d'État d'une classe à une autre plutôt que de le détruire » n'impliquerait pas nécessairement la reconstruction parallèle d'un nouvel État centralisé. Marx en serait plutôt venu à envisager une société communiste sur la base de l'autogestion ouvrière, proche de l'anarchisme. Dans les années 1870, Marx a effectivement suggéré que la commune paysanne (*obchtchina*) en Russie pouvait servir de base organisationnelle à l'édification d'un système communiste. Mais le modèle par excellence de cette autogestion résiderait dans la Commune de Paris, forme avancée de démocratie participative : suppression de l'armée permanente et de la police, révocabilité en tout temps des élus, abolition de la distinction entre les pouvoirs législatif, exécutif et judiciaires, abolition du fonctionnarisme. Ces éléments démontreraient que les communards aspiraient à la destruction de l'État « bourgeois ».²⁴⁰

Toutefois, il n'est pas certain que Marx soit parvenu à concilier le modèle participatif de la démocratie directe avec les exigences de contrôle rationnel et d'efficacité qui caractérisent l'économie planifiée du système communiste. De même, la nature de la société communiste elle-même, en tant qu'elle procède de l'abolition de l'État, porte à équivoque : s'agit-il d'une métamorphose purement administrative de la fonction de l'État qui, ayant perdu son caractère de classe (politique), aurait conservé un rôle dans la planification économique, ou s'agit-il carrément de l'abolition de l'État

²³⁹ Voir ULAM (1965) et WOLFE (1965).

²⁴⁰ MARX (1978 [1871]), p. 296.

suivant une décentralisation « anarchiste » ou « anarcho-syndicaliste » des décisions managériales dans tous les secteurs de l'économie? En ce qui concerne le communisme, doit-on mettre l'accent davantage sur le dépassement de la productivité et de la rationalité technique du capitalisme, ou plutôt sur l'abolition des entraves bureaucratiques et politico-juridiques à l'émancipation du travail, de telle sorte que chaque citoyen prenne part, selon ses capacités, au procès de production? Et, dans la mesure où la révolution socialiste et la dictature du prolétariat centralisent la production sous l'égide de l'État, comment envisager le passage à une éventuelle économie décentralisée, planifiée directement par les producteurs associés?²⁴¹

Ces ambiguïtés et ces imprécisions théoriques procèdent, paradoxalement, de la prétention du marxisme à rompre avec le « socialisme utopique » pour enfin parvenir à une doctrine scientifique du socialisme. En expliquant à partir de quelles lois historiques le capitalisme doit nécessairement aboutir au socialisme (puis au communisme), Marx s'est préservé d'avoir eu à élaborer de façon abstraite la structure de la société socialiste à venir. Or, la nature de révolutionnaire et d'homme d'État de Lénine l'a amené à trancher sur certaines ambiguïtés inhérentes au marxisme de manière à proposer une doctrine plus ou moins applicable politiquement. Comme le dit Liebman, en s'aventurant dans *L'État et la révolution* au-delà du corpus classique du marxisme, Lénine s'est engagé en territoire « inconnu et dangereux [...] où la critique de la société doit faire place au travail constructif. »²⁴² En ce qui concerne l'interprétation léniniste du marxisme, Walicki soutient une thèse intéressante. Il suggère que, dans *L'État et la révolution*, Lénine aurait cherché à combiner, sur le plan théorique, la liberté avec la discipline la plus stricte pour résoudre la contradiction entre centralisme et décentralisation. Le tour de force de Lénine consisterait à avoir abordé la démocratie participative non pas sous l'angle de la liberté de choix et de délibération politique, mais plutôt sous l'angle de la capacité collective à exercer un contrôle rationnel sur la production matérielle. En d'autres mots, Lénine se réapproprie la conception de la liberté chez Marx conçue non pas comme liberté individuelle de poursuivre des fins particulières, mais comme émancipation économique et objective de la classe ouvrière.

La société communiste, fondée sur le recensement et le contrôle à tous les échelons, impliquerait, à terme, que les citoyens aient complètement intériorisé la répression sociale, jadis prérogative de l'État.²⁴³ Or, il reviendrait spécifiquement à la dictature du prolétariat d'initier cette répression collective, jusqu'à la rendre immanente à l'ordre social. Dans *Les tâches du prolétariat dans notre révolution*, Lénine définit la dictature du prolétariat comme étant un pouvoir *illimité* s'appuyant

²⁴¹ CARR (1952), p. 7-8.

²⁴² LIEBMAN (1980), p. 228.

²⁴³ COLAS (2013), p. 38.

non pas sur la loi, mais sur la force *du peuple en armes*.²⁴⁴ Pour Lénine, le développement des forces productives aurait mené à la rationalisation et donc à la simplification extrême des tâches managériales. À cette étape avancée du capitalisme, chaque ouvrier moindrement éduqué devrait être apte à prendre en main la paperasse et les opérations de gestion de n'importe quelle entreprise. Notons qu'à l'époque, Max Weber constate plutôt que l'État se dirige vers de nouveaux degrés de complexité, et non de simplicité. Weber attribue l'accroissement bureaucratique de l'État à l'industrialisation, l'extension des moyens de communications et l'interdépendance des différents secteurs de l'économie.²⁴⁵ Conséquemment, l'instauration d'une économie planifiée devait inéluctablement conférer à l'État les prérogatives complexes, jadis dévolues aux mécanismes du marché, en ce qui concerne la régulation et la distribution des ressources. Or, pour Lénine, durant la phase transitoire de la dictature du prolétariat,

« Tous les citoyens deviennent les employés et les ouvriers d'un seul « cartel » du peuple entier, de l'État. Le tout est d'obtenir qu'ils fournissent un effort égal, observent exactement la même mesure de travail et reçoivent un salaire égal. L'enregistrement et le contrôle dans ce domaine ont été *simplifiés* à l'extrême par le capitalisme, qui les a réduits aux opérations les plus simples de surveillance et de l'inscription et à la délivrance de reçus correspondants, toutes choses à la portée de quiconque sait lire et écrire et connaît les quatre règles de l'arithmétique. [...] Se soustraire à cet enregistrement et à ce contrôle exercé par le peuple entier sera à coup sûr d'une difficulté si incroyable et d'une si exceptionnelle rareté, cela entraînera vraisemblablement un châtement si prompt et si rude [...] que la *nécessité* d'observer les règles, simples mais essentielles, de toute société humaine deviendra très vite une *habitude*. »²⁴⁶

Dans cette optique, la dictature du prolétariat reposerait sur le pouvoir répressif de la milice populaire. Il reviendrait à la milice populaire de s'assurer qu'à tour de rôle chacun gère les affaires administratives, prenne part à la production matérielle (travail) tout en participant à la répression des « mauvaises habitudes ». À terme, les citoyens devraient s'habituer prendre en mains les affaires de l'État, jusqu'à ce que la répression étatique cesse d'être nécessaire et que l'État comme entité indépendante disparaisse. À l'apogée du communisme, Lénine explique que l'abolition des classes sociales aura aussi entraîné la suppression de la division du travail : « on passera à la formation d'hommes *universellement développés, universellement* préparés, et *sachant* tout faire. »²⁴⁷ Walicki montre que, dans *L'État et la révolution*, le « marxisme » est bel et bien confirmé en tant que théorie scientifique d'avant-garde et de guide du prolétariat vers la construction de la société communiste. Selon lui, bien que l'ouvrage ne traite pas spécifiquement du parti, il est tout à fait envisageable de lui attribuer une fonction centrale au sein du cadre doctrinaire léniniste. Il reviendrait au parti le rôle d'initier et de coordonner la mise en place de la dictature du prolétariat, jusqu'à ce que la répression politique devienne immanente à l'ordre social et que chaque individu remplisse ses fonctions de

²⁴⁴ LÉNINE (1977b [1917c]), p. 48.

²⁴⁵ POLAN (1984), p. 62.

²⁴⁶ LÉNINE (1977b [1917i]), p. 360-361.

²⁴⁷ LÉNINE (1966 [1920]), p. 39.

manière autonome. Une discipline de fer, explique-t-il, combinée à l'« entraînement » de l'entière de la population « créerait des habitudes fermement établies dans la sphère du contrôle, de la comptabilité »²⁴⁸ et de l'administration.

Il n'en demeure pas moins que la théorie de la dictature du prolétariat contenue dans *L'État et la révolution* comporte effectivement des accents libertaires qui contrastent avec la conception léniniste traditionnelle du rôle des masses. Dans *Que faire?*, Lénine démontre un mépris pour leur spontanéité a-politique. En revanche, il est revenu momentanément sur ses positions lors de la Révolution de 1905. Dans le cadre de la Révolution d'Octobre 1917, et pour des raisons politiques, Lénine cherchera à exacerber les conflits de classe en encourageant cette spontanéité. Il s'agissait surtout d'un moyen pour accélérer la destruction de l'État tsariste. D'abord dans les campagnes, en incitant les paysans à s'accaparer les terres,²⁴⁹ puis dans les villes, en cherchant à mettre en place le programme du « contrôle ouvrier ». Or, loin de creuser les antagonismes de classes, le décret sur la terre engendra plutôt un nivèlement social dans les villages. Le nombre de *batraki* (prolétaires agricoles) aura diminué au rythme de la résurgence de la commune (*obchtchina*) et de la petite production locale.

Le décret sur le contrôle ouvrier, quant à lui, promulgué en novembre 1917, consacrait *de facto* l'abolition de la propriété privée. Il instaurait, dans les entreprises de plus de cinq employés, un contrôle de la production, des ventes et des achats et une supervision des livres comptables par des comités de fabrique élus. À bien des égards, le décret sur le contrôle ouvrier, comme dans le cas de la redistribution des terres, ne faisait qu'entériner un *fait accompli* : des comités de fabriques avaient déjà commencé à s'implanter dans plusieurs centres urbains, indépendamment de l'aval du Parti bolchévik. Par réalisme politique, il était donc avisé de légitimer l'activité de ces comités, malgré les problèmes théoriques qu'ils pouvaient poser au léninisme. Car, du point de vue de la conception léniniste traditionnelle de l'État, il n'est pas certain qu'une gestion directe et « décentralisée » des usines par les ouvriers concorde tout à fait avec une centralisation économique et une distribution des ressources suivant un plan déterminé et en accord avec les besoins de chacun. Comme de fait, le « contrôle ouvrier » était loin de faire l'unanimité parmi les bolchéviks, d'autant plus que de nombreux comités de fabriques étaient sous la direction d'anarchistes. La Révolution d'Octobre marque donc un moment singulier de rapprochement circonstanciel d'une partie des bolchéviks avec les anarchistes, où Lénine reconnût ouvertement une certaine cohérence à ces derniers. Un des organes anarchistes de la ville de Kharkov (Ukraine) avait déclaré que « depuis la Révolution de Février, [les bolchéviks] ont rompu de

²⁴⁸ WALICKI (1995), p. 343.

²⁴⁹ « L'essentiel, c'est que la paysannerie acquière la ferme conviction qu'il n'y a plus de propriétaires fonciers à la campagne, que les paysans eux-mêmes résolvent toutes les questions, qu'ils édifient eux-mêmes leur vie. » LÉNINE (1977b [1918o]), *Rapport sur la terre du 26 octobre*, p. 480.

manière décisive avec la social-démocratie [c'est-à-dire le marxisme] et se sont résolus à appliquer les méthodes de lutte anarcho-syndicalistes.

Après la prise du pouvoir, Lénine exhorte les ouvriers, les paysans et les soldats à s'approprier sans réserve les fabriques, le blé, les équipements, l'outillage et les moyens de transport.²⁵⁰ Dans son *Appel à la population*, il proclame qu'« à présent, c'est vous-mêmes qui dirigez l'État »²⁵¹, c'est-à-dire l'ensemble des secteurs économiques de la société. Or, les décrets sur le contrôle ouvrier menèrent au chaos généralisé, à la désorganisation et à l'effondrement de l'industrie en Russie. Dans la plupart des cas, les comités de fabriques refusent de suivre les instructions du gouvernement. Les soviets locaux cherchent à conserver leur autonomie par rapport aux instances centrales. Selon l'*Izvestiya*, organe de presse officiel du gouvernement, certains ouvriers comprirent les décrets comme un appel à transporter les machines hors des usines, croyant qu'elles leur appartenaient. Suite aux expropriations, les ouvriers vendent le matériel et les stocks, se partagent les profits, refusent de rentrer au travail, s'allouent des salaires faramineux ou, dans certains cas, établissent des alliances corporatistes avec d'autres entreprises. Les usines ferment une à une. Sur les 3 800 manufactures sous contrôle soviétique, 1 800 seront fermées en 1920.²⁵² Les commissaires soviétiques font état d'un sabotage à l'échelle nationale, de la part des prolétaires eux-mêmes.²⁵³ Au départ, Lénine considère que les malversations sont « flagrantes », « monstrueuses », mais estime que ce sont les ouvriers et les soldats qui ne sont pas assez durs envers cette « anarchie petite-bourgeoise ».²⁵⁴ Suivant les préceptes de la dictature du prolétariat exercée sans intermédiaire par les masses, il propose de fusiller les « spéculateurs » et les « saboteurs » sur-le-champ : « à moins que les masses ne s'éveillent à l'action spontanée, nous n'irons nulle part... tant que nous n'appliquerons pas la terreur aux spéculateurs – les fusiller sur le champ – nous n'irons nulle part. »²⁵⁵

Mais, très tôt, les commissaires soviétiques vont se rendre compte de l'incapacité complète du prolétariat à remplir les promesses du contrôle ouvrier. Lorsqu'il ne mettait pas en cause l'influence et libérale de la « petite-bourgeoisie », Lénine mettait en cause les traits ancestraux culturels et patriarcaux du *moujik* (paysan russe) qui refaisaient surface et qui n'avaient pas encore été enrayés par la modernité. Dès le printemps 1918, Lénine abandonne l'idée que les ouvriers puissent, pendant la phase de la dictature du prolétariat, exercer un contrôle local sur l'administration de leurs usines

²⁵⁰ Décret du Conseil des commissaires du peuple (*Sovnarkom*), cité à partir de BUYNYAN (1967), p. 8.

²⁵¹ LÉNINE (1977b [1917p]), p. 492.

²⁵² KAPILOFF (2017).

²⁵³ TOMSKY, Président du Conseil central des syndicats, cité à partir de BUNYAN (1967), p. 22.

²⁵⁴ LÉNINE, cité à partir de WALICKI (1995) p. 344.

²⁵⁵ LÉNINE, cité à partir de LEGGETT (1981), p. 56.

respectives. Reculant sur les thèses contenues dans *L'État et la révolution*, il déclarera que l'idée selon laquelle les ouvriers puissent gérer directement un État relève du conte de fées.²⁵⁶ Le 13 mars 1919, un décret publié dans *Izvestiya* prévoit la restauration de la discipline à travers la désignation de directeurs de soviets nommés par le Parti et investis de pouvoirs dictatoriaux suivant un modèle hiérarchisé :

« Le prolétariat s'est révélé dans son manque de clairvoyance extrême peu après avoir pris le contrôle de l'administration des plus importantes industries du pays. Le prolétariat est absolument incapable de comprendre les intérêts de l'État. Tout ce qui intéresse le prolétariat, c'est sa paye. [...] Si le gouvernement soviétique échoue à rétablir la discipline économique, le communisme en Russie est voué à s'effondrer, pour la simple raison que l'affaiblissement de l'économie (incluant les transports) dans les villes et dans les zones rurales est inévitable. »²⁵⁷

Devant l'évidence des faits, les thèses à tendance « décentralisatrices » de *L'État et la révolution*, qui prévoyaient un modèle d'autogestion ouvrière dans les fabriques et les usines, durent faire place à une centralisation étatique autoritaire de la production. De 1918 à 1920, pratiquement l'intégralité de l'industrie lourde et des fabriques avait été nationalisée. Les syndicats et les soviets de district furent subordonnés au Parti bolchévique. En court-circuitant la phase « démocratique bourgeoise » (capitaliste) du matérialisme historique, Lénine et les bolchéviques dressaient le constat que les ouvriers n'étaient absolument pas préparés à gérer par eux-mêmes des pans entiers de l'économie. Surtout, que les « spécialistes bourgeois » (cadres, ingénieurs, gestionnaires, techniciens) étaient indispensables au fonctionnement d'une entreprise. Ces observations contribuèrent à renforcer le rôle « dirigeant », « éducateur » et organisationnel du parti sur les masses tel que défini dans *Que faire?*

La réinstauration de l'ordre à l'échelle sociale et politique était coextensive du redémarrage de la productivité économique fondée sur le dépassement du capitalisme du point de vue de la rationalité technique et organisationnelle. Pour Lénine, le socialisme était « impossible sans la technique du grand capitalisme, conçue d'après le dernier mot de la science moderne, sans une organisation d'État méthodique qui subordonne des dizaines de millions d'hommes à l'observation la plus rigoureuse d'une norme unique dans la production et la répartition des produits. »²⁵⁸ Cet extrait fait écho aux propos de Lénine concernant l'armée, louangée comme modèle d'organisation qui, tout en étant flexible, était capable de conférer à des millions d'hommes une unique volonté.²⁵⁹ Aux yeux de Lénine, cette capacité de mobiliser des masses sous l'égide d'une unique volonté faisait du Parti-État un organe plus adapté pour réguler l'économie (production et distribution) que les mécanismes du libre marché et de la concurrence capitaliste. Autrement dit, l'abolition des remparts juridiques et constitutionnels de la

²⁵⁶ BUNYAN (1967), p. 214.

²⁵⁷ *Izvestiya*, mars 1919, cité à partir de BUNYAN (1967), p. 69-70.

²⁵⁸ LÉNINE (1977c [1921c]), p. 592.

²⁵⁹ LÉNINE, cité à partir de WALICKI (1985), p. 301.

société « bourgeoise » en gestation (libéralisme) et la réintroduction de la discipline à des degrés jamais atteints (dictature du prolétariat) apparurent comme les seuls moyens pour anéantir la spontanéité des masses, combattre l'« anarchie » économique et dépasser le capitalisme en terme de productivité et d'efficience.

En 1921, suite à l'adoption de la Nouvelle politique économique (NEP)²⁶⁰, Lénine reconnût que l'enthousiasme de la Révolution et de la Guerre civile avait conduit les bolchéviks à tenter de passer directement au socialisme. Dans un texte intitulé *De la famine*, Lénine explique que le seul moyen de mettre en pratique le socialisme consistait à établir le monopole de l'État sur le blé, fixer les prix, interdire le commerce privé et enregistrer rigoureusement chaque « *poud* »²⁶¹ de grain de manière à assurer une répartition égalitaire et rationnellement planifiée.²⁶² Dans un autre texte contemporain, Lénine admet avoir essayé d'organiser, « à la manière communiste, dans un pays de petits paysans, la production et la répartition des produits par l'État [prolétarien]. La vie a montré notre erreur. Une suite de degrés intermédiaires se sont révélés indispensables : le capitalisme d'État et le socialisme, en vue de *préparer* – par un travail de longues années – le passage au communisme. »²⁶³ En fait, il est fort probable que Lénine crût d'abord observer dans l'indéniable spontanéité révolutionnaire des ouvriers (contrôle ouvrier) et des paysans (redistribution des terres) en 1917 l'étape du « dépérissement » (*withering away*) de l'État constitutive de la phase socialiste et pré-communiste.²⁶⁴ Mais, en 1925, un rapport de Preobrajenski conclura que, compte tenu des conditions économiques de la Russie, la Révolution d'Octobre avait été menée prématurément. Faute d'une infrastructure industrielle sur laquelle échafauder une politique socialiste, le rapport recommandait de procéder à une « accumulation socialiste primitive » au dépens des formes inférieures de production : l'agriculture paysanne.²⁶⁵

Suite à l'échec de la mise en place du contrôle ouvrier, Lénine prôna l'introduction des méthodes d'organisation scientifique du travail modélisées par F. Taylor (taylorisme) et Henry Ford (fordisme) et la réhabilitation des « experts bourgeois » à tous les échelons de la société (usines, fermes, institutions bancaires). Pour consolider les assises du socialisme, il fallait prendre un pas de recul et construire le « capitalisme d'État », calqué sur le modèle du *Kriegssozialismus* (socialisme de

²⁶⁰ Alors que certains bolchéviks considéraient le « contrôle ouvrier » comme une déviation anarchiste, de nombreux membres du Parti jugeront que la NEP, en restaurant partiellement le marché et en offrant des concessions à l'agriculture et au commerce de détail, représentait un recul (une déviation de droite) par rapport aux principes du communisme.

²⁶¹ Unité de mesure utilisée en Russie dans le secteur agricole. 1 *poud* = 16,38 kg.

²⁶² LÉNINE (1977b [1918]), p. 726-727. En 1918, Lénine déclare : « Notre méthode de combat est l'organisation. Nous devons tout organiser, tout prendre entre nos mains, garder un œil sur les *koulaks* et les profiteurs à chaque étape, leur déclarer une guerre implacable et ne jamais les laisser respirer librement, contrôler chacun de leur geste. » Cité à partir de WALICKI (1985), p. 302.

²⁶³ LÉNINE (1977c [1921d]), p. 647.

²⁶⁴ LIEBMAN (1980), p. 220.

²⁶⁵ HELLER (1985), p. 155.

guerre) allemand. Suivant la théorie léniniste de l'impérialisme comme stade avancé du capitalisme, il était à prévoir que le libre marché soit progressivement remplacé par une économie planifiée et un monopole étatique de la production. En ce sens, Lénine estimait que l'Allemagne était, avec la Russie soviétique, le pays le plus engagé dans la voie vers le socialisme au début du 20^e siècle. Selon Lénine, le régime soviétique devait, de toutes ses forces, se mettre à l'école du capitalisme d'État du II^e Reich et « ne pas ménager les procédés dictatoriaux pour hâter cette implantation des mœurs occidentales dans la vieille Russie barbare, sans reculer devant l'emploi de méthodes barbares contre la barbarie. »²⁶⁶ Dans ces circonstances, il revenait au parti le rôle d'« éclairer » et de « rééduquer » les « masses les plus retardataires de la classe ouvrière et de la paysannerie ».²⁶⁷ La dictature du prolétariat devait, par des mesures draconiennes, pallier à l'arriération culturelle de la société post-tsariste en télescopant la révolution prolétarienne à partir d'une révolution capitaliste industrielle.

Dès lors, pendant la phase transitoire du capitalisme d'État, la dictature du prolétariat mettra en place deux méthodes d'organisation économique : d'une part, (1) désigner des commissaires communistes attitrés à la surveillance des anciens « spécialistes » du régime tsariste afin d'assurer la coordination étatique de la production et (2) promouvoir, au sein des entreprises, les ouvriers et les membres du Parti communiste aptes à assurer les tâches de direction patronale. Cette deuxième mesure viserait explicitement à éduquer culturellement la classe ouvrière aux rouages du capitalisme d'État. Cependant, il faudra aussi étendre cette surveillance bureaucratique et cette contrainte verticale aux ouvriers eux-mêmes de manière à rehausser le rendement: la militarisation du travail (travail forcé) fut introduite, et l'absentéisme, considéré comme une désertion, était passible de pénalités sévères. Dans tous les secteurs de la société, il fallait s'assimiler les procédés « capitalistes » les plus modernes afin de les dépasser ultérieurement en efficacité et en rationalité dans la phase du socialisme. Trotski, directeur du Conseil du Travail et de la Défense pendant la Guerre civile, présente ainsi les choses : « la militarisation du travail est un procédé à la Araktchéïev [Général et ministre sous le tsar Alexandre I^{er}] lorsqu'elle se heurte à l'opposition des travailleurs. Elle est un procédé de dictature socialiste par la volonté des travailleurs eux-mêmes. »²⁶⁸ Suivant la même logique, les syndicats, sans raison d'être dans un État ouvrier, devaient être sinon abolis, du moins intégrés et subordonnés à l'État. Autrement dit, la dictature du prolétariat était, dès les premières années du régime soviétique, solidement identifiée à la dictature du Parti communiste (bolchévik) de Russie. En 1920, Lénine réaffirme la nécessité de la dictature et dénonce l'opposition au sein du Parti : « nier la discipline du parti [...] cela équivaut à

²⁶⁶ *Idem*, p. 593.

²⁶⁷ LÉNINE (1966 [1920]), p. 40-41.

²⁶⁸ SOUVARINE (1985 [1935]), p. 235.

désarmer entièrement le prolétariat au profit de la bourgeoisie. »²⁶⁹ En s'appuyant sur une interprétation marxiste de la sphère politique comme réflexion directe de la lutte des classes, le parti s'était rapidement substitué à la classe en tant que représentant exclusif des intérêts du prolétariat dans la construction du communisme. Ce déplacement est confirmé par Lénine lorsqu'il soutient que pour permettre

« au prolétariat d'exercer [...] son rôle d'*organisateur* (qui est son rôle *principal*), le parti politique du prolétariat doit faire régner dans on sein une centralisation et une discipline rigoureuse. [...] La force de l'habitude chez les millions et les dizaines de millions d'hommes est la force la plus terrible. Sans un parti de fer, trempé dans la lutte, [...] sachant observer l'état d'esprit des masses et influencer sur lui, il est impossible de soutenir cette lutte avec succès. »²⁷⁰

Les politiques économiques du régime bolchévique, combinées aux effets de la Guerre civile russe qui éclata en 1918, causèrent une famine et des millions de morts entre 1917 et 1922. Des 3 millions d'ouvriers industriels (sur lesquels s'appuyait le régime) recensés au début de la Révolution d'Octobre, il n'en restera que 1,2 million en 1921.²⁷¹ Dans la plupart des cas, l'exode urbain du prolétariat fut encouragé précisément par (1) les perspectives offertes par le mouvement de redistribution des terres qui avait cours dans les campagnes et (2) la désorganisation et l'effondrement de l'industrie. Dans les deux cas, le PC(b)R dût recourir à la « dictature du prolétariat » pour palier à l'échec théorique de l'alliance du prolétariat et de la paysannerie de même que du contrôle ouvrier comme variante interprétative des thèses contenues dans *L'État et la révolution*. Il fallut donc : (1) réquisitionner de force le grain dans les campagnes non seulement au nom des circonstances exceptionnelles de la Guerre civile (Communisme de guerre), mais aussi au nom du projet idéologique d'introduction immédiate du socialisme en Russie soviétique (lutte des classes à la campagne) et (2) restaurer l'ordre, la discipline et la productivité dans les usines, les fabriques, les ateliers et réorienter l'objectif politique autour du capitalisme d'État, prélude à l'avènement du socialisme.

L'échec de la construction d'un État prolétarien de type nouveau (autogestion ouvrière, milice populaire, abolition de la bureaucratie conventionnelle, de la police et de l'armée permanente) força les bolchéviks à réintroduire à tous les échelons de la société, y compris dans l'Armée rouge, les principes de discipline, de hiérarchisation du commandement et de contrôle. Il en fut de même en ce qui concerne la dictature du prolétariat, qui dût subir une redéfinition pratique pour s'adapter à ce changement de cap. Alors que la dictature du prolétariat devait théoriquement reposer sur la justice « spontanée » des masses, cette prérogative revint rapidement à la *Tchéka*. Mise en place en décembre 1917 pour combattre une grève générale déclenchée par les employés de l'État, la *Tchéka* sera reliée

²⁶⁹ LÉNINE (1966 [1920]), p. 31.

²⁷⁰ *Idem*, p. 32.

²⁷¹ BRUNET et LAUNEY (1993).

directement au Conseil des commissaires du peuple, présidé par Lénine et composé exclusivement de bolchéviks.²⁷² La *tchéka* incarnera une police politique omnipotente cumulant les exécutions sommaires et misant sur l'instauration de tribunaux révolutionnaires aux prérogatives illimitées dans la répression des opposants au régime bolchévik. Pour George Leggett, rien dans les écrits de Lénine précédant la Révolution d'Octobre ne laissait présager l'intention de réintroduire en Russie soviétique une police politique secrète inspiré par le modèle de l'*Okhrana* et des services de renseignement tsaristes. Selon l'auteur de *The Tcheke : Lenin's Political Police*, la fondation de la *Tchéka* et l'instauration de la terreur systématique répondaient à des impératifs pragmatiques visant à réhabiliter une discipline de fer dans tous les secteurs de la société et à assurer la prééminence des bolchéviks dans le cadre de la Guerre civile : Lénine aurait improvisé, « suivant la logique de la nécessité, sans égard pour les implications de ses actions en terme de l'érosion de l'intégrité de la doctrine marxiste-léniniste. »²⁷³

À la lumière de ce que nous avons acquis sur le léninisme, nous nous permettrons d'apporter nos propres observations à cette conclusion. Tactiquement, le léninisme se distingue par sa flexibilité doctrinale lors des périodes de tumultes révolutionnaires, oscillant entre autoritarisme et ouverture des structures du Parti. Néanmoins, cette extension démocratique des structures du Parti bolchévik n'a jamais été que temporaire,²⁷⁴ et le noyau dur du bolchévisme, résidant dans le pouvoir monolithique du Comité central et du *Politburo*, a toujours résisté à sa réforme profonde. En soulignant la nécessité d'une discipline de fer au sein du parti pour coordonner le rétablissement économique de la société, Lénine reconnût, en 1920, que la République soviétique de Russie était devenue une « authentique oligarchie » : « il n'est pas une question politique ou d'organisation de quelque importance qui soit tranchée par une institution de l'État sans que le Comité central du Parti ait donné ses directives. »²⁷⁵ C'est sur ce contrôle hégémonique que se replieront Lénine et les bolchéviks, confrontés à l'échec notoire de la mise en application de principes décentralisateurs et anarcho-syndicalistes qui allaient à l'encontre de leur interprétation traditionnelle du marxisme.

On attribue souvent le penchant de Lénine pour la violence politique à Tchernychevski, Tkachev ou à *Narodnaïa Volia*. En fait, cette tradition de violence politique n'est pas étrangère au marxisme. Lénine retient surtout des radicaux russes les principes organisationnels du parti : hiérarchie, centralisme, discipline. Comparativement au terrorisme individuel prôné historiquement par *Narodnaïa*

²⁷² LEGGET (1981), p. 17 et 21.

²⁷³ LEGGET (1981), p. 19.

²⁷⁴ Selon Martov (menchévik), il s'agissait davantage d'une stratégie de propagande visant à flatter les bas instincts de la foule de manière à favoriser un volontarisme s'inscrivant dans la tradition du *bunt* russe, c'est-à-dire de l'insurrection chaotique et violente sans égard pour les principes démocratiques. Voir DEPRETTO (2003).

²⁷⁵ LÉNINE (1966 [1920]), p. 36.

Volia et les SR, le marxisme se distingue par une approche tactique de la violence politique. C'est probablement cette conception tactique de la violence politique qui permet le mieux de saisir le fil conducteur entre Karl Marx et les bolchéviks : au départ, misant davantage sur le soulèvement des masses, les bolchéviks n'étaient pas nécessairement enclins à insister sur la terreur, au point de « glorifier » la violence révolutionnaire pour elle-même. En revanche, ils n'hésiteront pas à employer tous les moyens à leur disposition dans la défense de la révolution communiste.²⁷⁶ Lénine élabore sa conception du parti en tant qu'avant-garde révolutionnaire précisément sur la base de son efficacité dans la coordination de la lutte des classes. Après le coup d'État des bolchéviks, il était tout à fait conséquent que les principes organisationnels du parti soient employés non plus seulement à rendre imparable la prise du pouvoir, mais à assurer l'élimination subséquente des anciennes classes possédantes de même que les risques de contre-révolution, c'est-à-dire de toute opposition au pouvoir monolithique du parti. La redéfinition pratique de la dictature du prolétariat à travers la mise en place de la *Tcheka* était donc consubstantielle à l'accentuation de la violence politique comme moyen privilégié pour imposer les transformations structurelles (politiques, économiques et culturelles) jugées nécessaires à la transition vers le socialisme. En somme, la dictature du prolétariat fut introduite 1) en vue de la consolidation d'un État à parti unique et 2) avant que les conditions objectives propices à l'édification du socialisme (suivant la théorie du matérialisme historique) n'aient été préalablement observées en Russie.

2.2.4 Considérations critiques

Que les régimes communistes du 20^e siècle n'aient pas donné lieu au socialisme « tel que l'aurait entendu Karl Marx » ne devrait pas pour autant nous empêcher de déterminer les éléments qui, au sein du marxisme, comportent les germes du totalitarisme. Cornelius Castoriadis, par exemple, estime que l'ambiguïté du marxisme peut être constatée par ses « devenirs » révolutionnaires, d'une part, et totalitaires, de l'autre.²⁷⁷ Suivant un redécoupage conceptuel similaire à celui que nous avons proposé, le marxisme comporterait deux éléments : l'élément révolutionnaire, ancré dans la *praxis*, et l'élément systématique d'un positivisme rationnel et théorique. Selon Castoriadis, l'élément rationaliste et déterministe du marxisme (la théorie du matérialisme historique) aurait « étouffé » sa dimension révolutionnaire. C'est ainsi que le marxisme, en tant que science absolue de l'histoire, aurait fini par s'ériger en dogme officiel des pouvoirs institués au sein des dictatures communistes. Or, à la lumière de ce que nous avons acquis dans notre étude du marxisme, cette distinction conceptuelle entre révolution et totalitarisme porte à équivoque, notamment lorsque vient le temps de comprendre le léninisme.

²⁷⁶ HARRIS (2016), p. 18.

²⁷⁷ CASTORIADIS (1975), p. 82 et p. 103.

Tout d'abord, c'est oublier que ces deux dimensions traversent la Russie tsariste au 19^e siècle. D'après Nicolas Berdiaev, ces deux tendances conflictuelles, incarnées par l'*intelligentsia* radicale et le tsarisme, comportent respectivement des potentiels anarchiques et despotiques.²⁷⁸ Ainsi, la Révolution bolchévique correspondrait-elle à la rencontre de ces deux processus dans la formation d'un régime à la fois révolutionnaire *et* totalitaire. En réalité, la dimension révolutionnaire traverse les deux paradigmes du marxisme tel que nous les avons définis. Les promesses prométhéennes d'un accomplissement de l'histoire, d'une maîtrise totale de l'homme sur l'économie et sur les forces irrationnelles du marché et d'une émancipation universelle de l'humanité suivant l'instauration du communisme à l'échelle planétaire appartiennent fondamentalement au paradigme anthropo-métaphysique du marxisme. Historiquement, ce sont les organisations marxistes ayant rompu avec les préceptes « déterministes » du matérialisme historique au profit d'une approche « volontariste » du marxisme qui ont participé à l'édification de régimes communistes. Ces derniers s'appuyèrent tous, dans leur *modus operandi*, sur les principes tactiques et organisationnelles du marxisme-léninisme (Parti-État qui exerce un contrôle hégémonique sur la société, administration bureaucratique et centralisée de l'économie, police politique justifiée au nom de la lutte des classes, etc.).²⁷⁹ Cette distinction dans l'approche paradigmatique du marxisme peut être constatée dans la différence idéologique qui sépare le marxisme social-démocrate du bolchévisme. À la fin du 19^e siècle et au tournant du 20^e siècle, ce sont les organisations marxistes ayant mis l'accent sur une approche déterministe qui ont insisté sur la préservation de la dimension démocratique du socialisme, considéré comme un dépassement technique *et* institutionnel du capitalisme. Après la mise en place de la terreur, l'abolition de la liberté de presse et le refus des bolchéviks de former un gouvernement socialiste de coalition, Martov (menchévik) explique ainsi sa récusation du nouveau régime :

« ce n'est pas seulement à cause de ma conviction profonde que d'imposer le socialisme à un pays économiquement et culturellement en retard est une utopie insensée, mais aussi parce que [...] [pour moi,] le socialisme a toujours signifié non pas la négation de la liberté individuel et de l'individualité, mais, au contraire, leur plus haute réalisation. »²⁸⁰

Kautsky considérait quant à lui qu'il était impossible d'introduire le socialisme en Union soviétique sur la base de la dictature et du travail forcé. En effet, le travail forcé direct ou non-libre (*direkte Zwangsarbeit*), foncièrement improductif comparativement au travail librement consenti, appartient à une phase socioéconomique inférieur de la production (esclavage, servage). L'augmentation du taux de rendement économique « présuppose [chez les ouvriers] un haut degré de

²⁷⁸ LINDEN (1983), p. 4-5.

²⁷⁹ *Ibid.*

²⁸⁰ MARTOV, cité à partir de GETZLER (1968), p. 171-172.

liberté, ce qui requière une démocratie de grande envergure.»²⁸¹ De même, l'innovation et la modernisation des techniques de production à grande échelle impliquent, selon Kautsky, une démocratisation de l'éducation, la fondation de centres de recherche universitaires, une liberté de presse, etc. Autrement dit la conservation des acquis institutionnels de la démocratie libérale au sein du socialisme participe au dépassement du capitalisme sur le plan de la productivité.

Par ailleurs, du vivant de Karl Marx, il est arrivé à de nombreux intellectuels socialistes ou anarchistes de critiquer sa doctrine sur la base de son caractère foncièrement autoritaire. Dans la plupart des cas, ces philosophes mettaient l'emphase sur le « potentiel » despotique des méthodes d'action et des théories avancées par Karl Marx, qui préconisaient la centralisation de toutes les puissances de la société entre les mains de l'État. Anticipant sur les régimes communistes du 20^e siècle, Proudhon, en 1864, caractérisera le socialisme centraliste de Marx comme

« une démocratie compacte qui en apparence se fonde sur la dictature des masses, mais au sein de laquelle les masses ont à peine le pouvoir qu'il faut pour concilier la servitude généralisée avec les règles et les principes suivants adaptés au vieil absolutisme : indivisibilité du pouvoir public, centralisation totale, destruction systématique de toute pensée individuelle, coopérative ou régionale (une telle pensée étant considérée comme dangereuse), police sur le modèle de l'Inquisition. »²⁸²

La tentative d'application politique des théories de Karl Marx, visant à construire une société sans oppression où l'humanité se réconcilierait enfin avec elle-même dans un projet d'égalité et d'émancipation universel, s'est très exactement inversée en son contraire. En revanche, il serait inexact, sur la base de cet échec, de se refuser à établir une filiation entre le marxisme et les régimes communistes. La dictature du prolétariat, de même que l'abolition de la propriété privée et du libre marché, n'étaient pas seulement des moyens en vue de réaliser l'abolition des classes sociales et l'égalité *de fait* entre les citoyens : il s'agissait tout autant d'une étape historiquement nécessaire en vue de dépasser le capitalisme sur le plan de la rationalité technique et organisationnelle, consacrant la maîtrise consciente de l'homme sur la nature et les rapports sociaux. L'incapacité de Marx à confronter certains problèmes théoriques majeurs, à clarifier la portée de certaines notions centrales (rôle politique de la paysannerie, dictature du prolétariat, structure du gouvernement socialiste, disparition de l'État dans l'avènement du communisme) de même que l'ambivalence entre volontarisme insurrectionnel, volontarisme politique et déterminisme scientifique a ouvert toute grande la porte à l'interprétation léniniste du marxisme. Marx, autant que les bolchéviks, avait en tête un projet qui, à ses yeux, lui paraissait foncièrement émancipateur, et il est fort probable qu'il aurait dénoncé les régimes communistes du 20^e siècle comme une perversion tragique de sa doctrine. Mais, pour reprendre les paroles de Marx, il faut se garder de juger un homme à partir de la conscience qu'il se fait de lui-même.

²⁸¹ KAUTSKY (2014), p. 14.

²⁸² PROUDHON, cité à partir de WITTFOGEL (1977 [1957]), p. 468.

2.3 Conclusion

Il convient à présent de porter un regard rétrospectif sur le chemin parcouru depuis que nous avons abordé l'interprétation léniniste du marxisme. Au départ, nous étions partis du constat que Lénine avait développé ses positions dans un contexte intellectuel marqué par deux courants socialistes prépondérants : le socialisme agrarien des *narodniki* (populisme) et le marxisme social-démocrate. Si Lénine s'approprie sans contredit des éléments appartenant aux deux courants, le léninisme s'élabore aussi à partir d'une critique conjointe de ceux-ci. Pour saisir les fondements du léninisme, nous avons décidé de circonscrire notre investigation à trois notions distinctes à partir desquelles il fut possible d'évaluer l'apport original de Lénine comparativement aux écrits de Karl Marx: (1) l'alliance du prolétariat et de la paysannerie, (2) le rôle d'avant-garde du parti et (3) la dictature du prolétariat et la violence politique.²⁸³ Nous avons pu observer que l'interprétation léniniste de chacune de ces trois notions pouvait s'appuyer sur un certain nombre de concepts ou de textes présents dans le corpus marxiste. De ce constat, notre tâche aura consistée à déterminer à partir de quelle grille de lecture paradigmatique du marxisme le léninisme a pu s'édifier en tant que doctrine.

Lénine, en tant que révolutionnaire et homme d'État, a dû trancher sur un certain nombre d'ambiguïtés théoriques inhérentes au marxisme de manière à formuler une doctrine plus ou moins applicable sur le plan politique. En revanche, cela ne veut pas dire pour autant que le léninisme est exempt d'ambiguïtés. Bien au contraire, c'est précisément la définition équivoque de certains concepts, tel que la « dictature révolutionnaire démocratique du prolétariat et des paysans » ou celui de « masses pauvres et laborieuses » qui lui permettra d'adapter tactiquement son programme selon les circonstances du moment. À chacune des étapes de la « révolution en deux phases », Lénine fut en mesure de justifier sa position comme étant l'expression des intérêts des « masses exploitées », c'est-à-dire de la vaste majorité (des neuf dixièmes) de la population. Par conséquent, l'influence de l'*intelligentsia* radicale russe et des *narodniki* sur le léninisme ne se restreint ni à la violence politique, ni aux principes structurels de l'organisation révolutionnaire: elle s'étend jusqu'à la conception même du peuple comme entité politique, au point où l'on dira du léninisme qu'il incarne une forme populiste russe de marxisme. En appliquant au monde rural de la Russie du début du 20^e siècle un cadre conceptuel marxiste à portée universaliste, Lénine fut en mesure de légitimer une révolution socialiste ainsi qu'une guerre de classes *à la campagne* dans un pays d'ancien régime majoritairement paysan et

²⁸³ Parce qu'elles permettent mieux que d'autres d'établir une comparaison avec les différents paradigmes du marxisme, en particulier avec la théorie du matérialisme historique, nous avons délibérément préféré une étude à partir de ces trois notions au détriment d'autres thèmes qu'il aurait aussi été possible d'aborder (les nationalités, la guerre ou la théorie marxiste de la valeur, par exemple).

faiblement industrialisé. Sur le plan théorique, il s'agira pour Lénine de compresser le développement du capitalisme en Russie sur une période extrêmement brève, voire à rompre carrément avec la phase « démocratique bourgeoise » du matérialisme historique. C'est dans ce contexte que les bolchéviks se sont emparés du pouvoir lors de la Révolution d'Octobre 1917.

De même, sous la pression des événements contemporains, le léninisme a subi une évolution doctrinale qui s'explique précisément par sa flexibilité tactique. Dans *Que faire?* (1902), Lénine pose les principes à la base de sa conception du parti politique : secret, hiérarchie, centralisme démocratique, unité de la volonté, efficacité du relai de commandement. À l'encontre d'organisations marxistes de l'époque, qu'il qualifie d'« économistes », Lénine considère que le rôle principal du parti n'est pas de défendre les intérêts économiques de la classe ouvrière, mais de former une avant-garde de révolutionnaires professionnels ayant pour objectif de renverser le régime tsariste. Au tournant du 20^e siècle, les écrits de Lénine sont marqués par un mépris pour la « spontanéité » des masses : par eux-mêmes, les ouvriers ne peuvent parvenir qu'à une conscience syndicaliste (*trade-unioniste*) de leur condition. Il considère alors qu'il revient au parti d'organiser les masses et d'inculquer à la classe ouvrière la théorie correcte du « socialisme scientifique ». Cependant, la Révolution de 1905 et l'émergence de soviets dans certaines zones urbaines de Russie forceront Lénine à reconsidérer ses positions. Entre 1905 et 1907, le POSD(b)R entreprendra une démocratisation de ses instances de manière à étendre son influence. En revanche, confronté au recul du mouvement révolutionnaire post-1905, Lénine insistera fortement pour préserver la pureté doctrinale de la plateforme du Parti bolchévik, au détriment de l'unité avec les menchéviks. Jusqu'en 1917, les bolchéviks se replieront sur les principes autoritaires et centralisateurs qui furent au cœur de la fondation de leur parti.

Les tumultes révolutionnaires de 1917 en Russie ont entraîné le Parti bolchévik à renouer avec l'expérience de 1905 et à élargir ses instances pour rejoindre les masses. Dans bien des cas, des organisations ouvrières ou anarchistes s'avéraient encore plus radicales dans leur approche que les bolchéviks eux-mêmes (soviets de district, comités de fabriques, expropriations sauvages, autogestion ouvrière). Rédigé en juillet 1917, *L'État et la révolution* constitue une tentative de concilier la notion de « dictature du prolétariat » avec l'émergence historique de modes d'organisation décentralisés dans certaines zones urbaines de Russie. Sur le plan théorique, il s'agissait de régler la contradiction entre la discipline la plus stricte, exigée par l'économie planifiée communiste, et la spontanéité libertaire des masses (que l'on observe, quoique de façon différente et dans des conditions socioéconomiques distinctes, chez les ouvriers comme chez les paysans). Lorsque les bolchéviks furent forcés de constater l'échec de la mise en application immédiate d'une économie socialiste en Russie (abolition de la

propriété privée, abolition du libre marché et contrôle ouvrier) et le chaos qui en résultat dans l'industrie et dans les transports, ils se replièrent sur les aspects autoritaires et centralisateurs de leur doctrine. Le rôle dirigeant du parti fut réaffirmé de manière à éradiquer toute trace de libéralisme ou d'anarcho-syndicalisme et à consolider les assises du régime bolchévik naissant, à l'encontre de la volonté populaire (majoritairement paysanne) à l'échelle nationale. Marquée par le contexte de la Guerre civile (1918-1921), la redéfinition pratique de la dictature du prolétariat à travers l'instauration de la *Tchéka* fut partie intégrante d'une stratégie d'accentuation de la violence politique et du pouvoir central du parti comme moyen privilégié pour introduire en Russie soviétique les conditions intérimaires (capitalisme d'État) nécessaires au passage vers le socialisme.

Conclusion

Dès le départ, l'objectif de ce mémoire avait été de proposer un nouvel angle de réflexion pour analyser le marxisme et, *a fortiori*, son interprétation léniniste. Une approche paradigmatique du marxisme est pertinente en cela qu'elle permet de poser différemment le problème de la légitimité du léninisme en ce qui a trait aux écrits et aux théories de Karl Marx. Méthodologiquement, nous avons cerné, au sein du marxisme, deux paradigmes élaborés successivement par Karl Marx : le paradigme anthropo-métaphysique et le paradigme économique-historique. Ces deux paradigmes se recoupent dans l'œuvre de Marx sans s'exclure pour autant. Au contraire, nous avons suggéré que le paradigme économique-historique s'était consolidé sur la base du paradigme anthropo-métaphysique comme son prolongement conceptuel, de manière à lui conférer une systématisme scientifique. Cela ne veut pas dire pour autant que certains paramètres, propres au premier paradigme, n'entrent pas en tension avec ceux du second. Cette tension procède de la prétention inhérente au marxisme à concilier théorie et *praxis*. C'est ainsi que la dimension « volontariste » du marxisme, que nous avons identifiée au paradigme anthropo-métaphysique du marxisme, entre inéluctablement en tension avec sa dimension « déterministe », associée au paradigme scientifique.

À partir de ces deux paradigmes, nous avons été en mesure d'offrir une cartographie conceptuelle du marxisme susceptible de nous permettre d'aborder convenablement la question de la légitimité de l'interprétation léniniste du marxisme. En raison de son caractère tactique et insurrectionnel ainsi que de sa propension à court-circuiter les conditions objectives du développement socioéconomique (paradigme économique-historique), nous avons déterminé que le léninisme constituait une interprétation « volontariste » du marxisme. Autrement dit, au regard de la tension entre théorie et *praxis*, l'influence du radicalisme russe sur Lénine aura définitivement amené l'auteur de *Que faire?* à pencher en faveur de cette dernière. C'est seulement après l'échec de l'introduction immédiate du socialisme en Russie soviétique que les bolchéviks envisageront sérieusement de considérer les conditions économiques et culturelles nécessaires à la construction du communisme. Cependant, après la prise du pouvoir par les bolchéviks, la dimension volontariste du léninisme s'est transposée dans l'importance prépondérante accordée au facteur politique et au rôle du parti dans le redressement de l'économie. Jusqu'à l'adoption de la NEP en 1921, l'abolition de la propriété privée et l'instauration d'une économie consciemment planifiée (ou dirigée) et centralisée constituaient deux éléments cardinaux dans le dépassement du capitalisme sur le plan de la rationalité technique, organisationnelle et industrielle. Ainsi, davantage que d'être l'avant-garde du prolétariat dans la lutte des classes et la construction du communisme, le parti, tel que le conçoit Lénine, incarne aussi le culte de l'ordre et de

la discipline, la volonté prométhéenne et collectiviste de l'homme d'établir un contrôle intégral sur l'économie et les rapports sociaux afin de passer « du royaume de la nécessité au royaume de la liberté ». Enfin, l'émancipation complète de la société devait nécessairement être précédée par une période dictatoriale de centralisation étatique. C'est en ce sens que Lénine et les bolchéviks s'inscrivent en continuité avec le paradigme anthropo-métaphysique du marxisme. Bien que l'influence du populisme russe l'incitera à rompre avec certains préceptes fondamentaux du paradigme économique-historique ainsi que de la théorie du matérialisme historique, Lénine n'en demeurera donc pas moins marxiste pour autant.

Bibliographie

- ALTHUSSER, Louis (1965). *Pour Marx*, Paris, François Maspero.
- (1970). *Idéologie et appareils idéologiques d'État* dans la revue *La Pensée*, no. 151.
- (1976). *Positions (1964-1975)*, Paris, Éditions sociales.
- ALTHUSSER, Louis et BALIBAR, Étienne (1970). *Lire le Capital*, Paris, François Maspero.
- ARON, Raymond (1955). *L'Opium des intellectuels*, Paris, Calmann-Lévy.
- (1967). *Les étapes de la pensée sociologique*, Paris, Gallimard.
- (1967). *L'impact du marxisme au XX^e siècle* dans *De Marx à Mao Tsé-Toung : un siècle d'Internationale marxiste*, Paris, Calmann-Lévy.
- ARON, Robert (1948). *Marx et le socialisme français* dans *De Marx au marxisme (1848-1948)*, sous la direction de Robert Aron, Paris, Éditions de Flore.
- ARENDT, Hannah (1972). *Les Origines du totalitarisme. Tome 3 : Le Système totalitaire*, Paris, Seuil.
- ATKINSON, Dorothy (1973). *The Statistics on the Russian Land Commune, 1905-1917* dans *Slavic Review*, vol. 32, no. 4, p. 773-787.
- (1983). *The End of the Russian Land Commune 1905-1930*, California, Stanford University Press.
- AVINERI, Shlomo (1968). *The Social and Political Thought of Karl Marx*, Cambridge, Cambridge University Press.
- BAINVILLE, Jacques (1920). *Les conséquences politiques de la paix*, Paris, Fayard.
- BAKOUNINE, Michel (1976 [1873]). *Étatisme et anarchie*, Paris, Champ libre.
- *Théorie générale de la révolution* (2001), Textes assemblés et annotés par Etienne Lesourd, d'après G. P. Maximov, Paris, Les nuits rouges.
- BERDYAEV, Nicolas (1961 [1931]). *The Russian Revolution*, Ann Arbor, The University of Michigan Press.
- BESANÇON, Alain (1977). *Les origines intellectuelles du léninisme*, Paris, Calmann-Lévy.
- BOURENANE, Nacer (1984). *Approche marxiste et production de connaissance sur l'agriculture dans Afrique et développement*, vol. 9, no. 2, p. 44-70.
- BUNYAN, James (1967). *The Origin of Forced Labor in the Soviet State 1917-1921. Documents and Materials*, Baltimore, John Hopkins Press.
- BRUNET, Jean-Paul et LAUNAY, Michel (1993). *La Russie des Soviets de 1917 à 1921* dans *D'une Guerre mondiale à l'autre (1914-1945)*, avec la collaboration de Margairaz Michel, Vanves, Hachette Éducation (programme ReLIRE), p. 97-105.
- CARR, E. H. (1952). *The Bolshevik Revolution, 1917-1923*, 3 vol., New York, The Macmillan Company.
- CASTORIADIS, Cornelius (1975). *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil.
- (1990). *Le monde morcelé, Les Carrefours du labyrinthe – 3*, Paris, Seuil.
- (1997). *Fait et à faire, Les Carrefours du labyrinthe – 5*, Paris, Seuil.
- CHAMBERLIN, W. H. (1935). *The Russian Revolution*, 2 vol., Londres, Macmillan and Co. Ltd.
- COHEN, G. A. (1980). *Karl Marx's Theory of History : A Defence*, Princeton, Princeton University Press.
- COLAS, Dominique (1982). *Le léninisme. Philosophie et sociologie politiques du léninisme*, Paris, Presses Universitaires de France.
- (1999). *La dictature démocratique et la démocratie populaire. Oxygène et pléonasmisme dans les usages de démocratie chez quelques marxistes* dans *Mots*, no. 59, juin, Lyon, Éditions ENS.

- (2013). *Lénine et le marxisme-léninisme* dans NEMO, Philippe, *Histoire des idées politiques aux Temps modernes et contemporains*, Paris, Presses Universitaires de France.
- CONQUEST, Robert (2018 [1968]). *The Great Terror. Stalin's Purge of the Thirties. Fiftieth Anniversary Edition*, Londres, The Bodley Head.
- DEPRETTO, Jean-Paul (2003). *Un menchevik face à la défaite : Martov et la révolution d'Octobre* dans *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, no. 50-2, p. 112-130.
- DOLGOFF, Sam. (1974). *The Anarchist Collectives. Workers' Self-management in the Spanish Revolution 1936-1939*, New York, Free Life Editions.
- DUHAIME N., Éric (2017). *L'essence générique comme inventivité humaine* dans *Cahiers philosophiques de Strasbourg*, no. 41, p. 98-116.
- ENGELS, Friedrich (1968 [1925]). *Dialectique de la nature*, Paris, Éditions sociales.
- (1971 [1878]). *Anti-Dühring*, Paris, Éditions sociales.
- (1974 [1884]). *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, Paris, Éditions sociales.
- (1978). *Œuvres choisies de Karl Marx et Friedrich Engels*, Moscou, Éditions du Progrès.
- [1877]. *Karl Marx*.
- [1880]. *Socialisme utopique et socialisme scientifique*.
- [1883]. *Discours sur la tombe de Karl Marx*.
- [1888]. *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*.
- [1890]. *Lettre à Conrad Schmidt, 27 octobre*.
- FISCHBACH, F. (2007). *Présentation* dans *K. Marx, Manuscrits économique-philosophiques de 1844*, Paris, Vrin.
- (2015). *Philosophies de Marx*, Paris, Vrin.
- FITZPATRICK, Sheila (1993). *Stalin's Peasants. Resistance & Survival in the Russian Village After Collectivization*, New York, Oxford University Press.
- (2008). *The Russian Revolution*, New York, Oxford University Press.
- FURET, François (1983). *Penser la Révolution française*, Paris, Gallimard.
- GETZLER, Izrael (1967). *Martov. A Political Biography of a Russian Social Democrat*, Melbourne, Melbourne University Press.
- GILL, Graeme J. (1979). *Peasants and Government in the Russian Revolution*, Londres, The Macmillan Press Ltd.
- GUILLAUME, James (1915). *Karl Marx pangermaniste et l'Association internationale des travailleurs de 1864 à 1870*, Paris, Librairie A. Collin.
- GRANEL, Gérard (1968). *L'ontologie marxiste de 1844 et la question de la "coupure"*, dans *L'endurance de la pensée. Pour saluer Jean Beaufret* sous la direction de R. Char, Paris, Plon.
- HARRIS, James R. (2016). *The Great Fear. Stalin's Terror of the 1930s*, Oxford, Oxford University Press.
- HELLER, Michel et NEKRICH, Aleksandr (1985). *L'utopie au pouvoir. Histoire de l'U.R.S.S. de 1917 à nos jours*, Paris, Calmann-Lévy.
- HELLER, Michel (1985). *La machine et les rouages. La formation de l'homme soviétique*, Paris, Calmann-Lévy.
- (2015 [1997]). *Histoire de la Russie et de son Empire*, Paris, Perrin.
- HEYWOOD, Paul (2002 [1990]). *Marxism and the failure of Organised Socialism in Spain, 1879-1936*, Cambridge, Cambridge University Press.
- HILLQUIT, Morris (1921). *From Marx to Lenin*, New York, The Hanford Press.

- HYPPOLITE, Jean (1946). *Genèse et structure de la Phénoménologie de l'Esprit de Hegel*, Tomes I et II, Paris, Éditions Mouton.
- JOUSSE, Emmanuel (2011). *Chronique d'un non-lieu: le marxisme en Grande-Bretagne* dans *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, no. 114, p. 73-97.
- KAPILOFF, Jonathan (2017). *Quantifying the Soviet Economic & Social Crisis of 1920 : Food Supply, Rail Transport, Etc.*, Conférence audiovisuelle, Library of Congress,
- KAUTSKY, Karl (1968 [1918]). *The dictatorship of the proletariat*, Ann Arbor, University of Michigan Press.
- (2011 [1920]). *Terrorism and Communism*, New York, Routledge.
- (2014 [1931]). *Bolchevism at a Deadlock*, New York, Routledge.
- KOJÈVE, Alexandre (1947). *Introduction à la lecture de Hegel*, Paris, Gallimard.
- KORSCH, Karl (1964 [1923]). *Marxisme et philosophie*, Paris, Les éditions de Minuit.
- KOLAKOWSKI, Leszek (1978). *Main Currents of Marxism. Its Rise, Growth and Dissolution*, Volume I : *The Founders*, Oxford, Clarendon Press.
- (1978). *Main Currents of Marxism. Its Rise, Growth and Dissolution*, Volume II : *The Golden Age*, Oxford, Clarendon Press.
- (1978). *Main Currents of Marxism. Its Rise, Growth and Dissolution*, Volume III : *The Breakdown*, Oxford, Clarendon Press.
- KUHN, Thomas S. (1972). *La Structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion.
- LEGETT, George (1981). *The Cheka : Lenin's Political Police*, Oxford, Clarendon Press.
- LÉNINE, V. I. (1954 [1905]). *Deux tactiques de la social-démocratie dans la révolution démocratique*, Moscou, Éditions en langues étrangères.
- (1965). *Œuvres*, Tome 5, *mai 1901-Février 1902*, Moscou, Éditions du Progrès.
- [1902]. *Que faire? Les questions brûlantes de notre mouvement*.
- (1966 [1920]). *La Maladie infantile du communisme (Le "Gauchisme")*, Pékin, Éditions en langues étrangères.
- (1969). *Œuvres*, Tome 3, *Le développement du capitalisme en Russie, 1896-1899*, Éditions du Progrès.
- [1899]. *Le développement du capitalisme en Russie*.
- (1970 [1904]). *Un pas en avant, deux pas en arrière. La crise dans notre parti*, Moscou, Éditions du Progrès.
- (1970 [1915]). *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme. Essai de vulgarisation*, Pékin, Éditions en langues étrangères.
- (1977a). *Œuvres choisies*, vol. I, Moscou, Éditions du Progrès.
- (1977b). *Œuvres choisies*, vol. II, Moscou, Éditions du Progrès.
- [1917a]. *Lettres de loin*.
- [1917b]. *Les tâches du prolétariat dans la présente révolution*.
- [1917c]. *Les tâches du prolétariat dans notre révolution. Projet de plate-forme pour le parti du prolétariat*.
- [1917d]. *Quel doit être le nom de notre parti pour être scientifiquement exact et contribuer à éclairer la conscience politique du prolétariat?*
- [1917e]. *La septième conférence de Russie du P.O.S.D.(b)R. (conférence d'avril), 24-29 avril (7-12 mai) 1917*.

- [1917f]. *Introduction aux résolutions de la VII^e conférence de Russie du P.O.S.D.(b)R (conférence d'avril).*
 - [1917g]. *I^{er} Congrès des députés paysans de Russie, 4-28 mai (17 mai-10 juin) 1917.*
 - [1917h]. *Premier Congrès des soviets de députés ouvriers et soldats de Russie, 3-24 juin (16 juin-7 juillet) 1917.*
 - [1917i]. *L'État et la révolution. La doctrine marxiste de l'État et les tâches du prolétariat dans la révolution.*
 - [1917j]. *Les bolchéviks doivent prendre le pouvoir. Lettre au Comité central, aux comités de Petrograd et de Moscou du P.O.S.D.(b)R.*
 - [1917k]. *Le marxisme et l'insurrection. Lettre au Comité central du P.O.S.D.(b)R.*
 - [1917l]. *La crise est mûre.*
 - [1917m]. *Les bolchéviks garderont-ils le pouvoir?*
 - [1917n]. *Conseil d'un absent.*
 - [1917o]. *Deuxième Congrès des soviets des députés ouvriers et soldats de Russie, 25-26 octobre (7-8 novembre) 1917.*
 - [1917p]. *Appel à la population.*
 - [1918]. *De la famine. Lettre aux ouvriers de Petrograd.*
 - (1977c). *Œuvres choisies, vol. III, Moscou, Éditions du Progrès.*
 - [1918]. *La révolution prolétarienne et le renégat Kautsky.*
 - [1920]. *De la culture prolétarienne.*
 - [1921a]. *Le plan économique unique.*
 - [1921b]. *Le X^e Congrès du P.C.(b)R., 8-16 mars 1921.*
 - [1921c]. *L'impôt en nature. La portée de la nouvelle politique et ses conditions.*
 - [1921d]. *Pour le quatrième anniversaire de la Révolution d'Octobre.*
 - [1922]. *Décision du Comité central du Parti communiste (bolchévik) de Russie du 12 janvier 1922.*
 - [1923]. *Mieux vaut moins, mais mieux.*
 - (1978). *Œuvres choisies de Karl Marx et Friedrich Engels, Moscou, Éditions du Progrès.*
 - [1895]. *Friedrich Engels.*
 - [1913]. *Les trois sources et les trois parties constitutives du marxisme.*
 - [1915]. *Karl Marx.*
- LEROY-BEAULIEU, Anatole (1988 [1881]). *L'Empire des Tsars et les Russes*, 3 vol., Lausanne, Éditions de l'Âge d'Homme.
- L'HOMME ET LA SOCIÉTÉ (2009). *Révolutionnaires et paysans. Le cas chinois et l'héritage du marxisme classique*, no. 172-173, p. 195-220.
- LICHTHEIM, George (1967). *Marxism. An Historical and Critical Study*, London, Routledge and Kegan Paul.
- LIEBMAN, Marcel (1980). *Leninism Under Lenin*, Londres, The Merlin Press Ltd.
- (2018 [1980]). *Le Léninisme sous Lénine*, Bruxelles, Samsa.
- LINDEN, Carl A. (1980). *Marxism in the Contemporary West*, Boulder, Colorado, Westview Press.
- (1983). *The Soviet Party-State. The Politics of Ideocratic Despotism*, New-York, Praeger Publishers.
- LUKACS, Georg (1960 [1923]). *Histoire et conscience de classe*, Paris, Les éditions de Minuit.
- MARX, Karl (1864). *Statuts de l'Association internationale des Travailleurs.*

- (1966 [1850]). *Les Luttes de Classes en France*, Paris, Union générale d'éditions, 10/18.
- (1967 [1881]). *Lettre à Vera Zassoulitch* dans *L'Homme et la société*, no. 5, p. 165-179.
- (1969 [1867]). *Le Capital*, Paris, Garnier-Flammarion.
- (1972 [1844]). *Manuscrits de 1844*, Paris, Éditions sociales.
- (1972 [1859]). *Contribution à la critique de l'économie politique*, Paris, Éditions sociales.
- (1976 [1894]). *Le Capital*, vol. III, Paris, Éditions sociales.
- (1982 [1844]). *Pour une critique de la philosophie du droit de Hegel* dans *Philosophie*, Édition établie et annotée par Maximilien Rubel, Paris, Gallimard.
- (1978). *Œuvres choisies de Karl Marx et Friedrich Engels*, Moscou, Éditions du Progrès.
 - [1845]. *Thèses sur Feuerbach*.
 - [1852a]. *Le 18-Brumaire de Louis Bonaparte*.
 - [1852b]. *Lettre à Joseph Weydemeyer*, 5 mars.
 - [1859]. *Préface à la Critique de l'économie politique*.
 - [1871]. *La guerre civile en France*.
 - [1875]. *Critique du Programme de Gotha*.
- MARX, Karl et ENGELS, Friedrich (1968 [1845]). *L'idéologie allemande*, Paris, Éditions sociales.
 - (1998 [1848]). *Manifeste du parti communiste*, Paris, GF Flammarion.
 - (1973). *Le parti de classe*, Introduction et notes de Roger Dangeville, Paris, François Maspero.
 - (1974). *La Russie*, Traduction et préface de Roger Dangeville, Paris, Union générale d'éditions, 10/18.
 - (1976). *Critique de l'éducation et de l'enseignement*, Introduction, traduction et notes de Roger Dangeville, Paris, François Maspero.
 - (1979). *La dictature du prolétariat. Une anthologie de Marx-Engels sur : La dictature du prolétariat*, Introduction, traductions et notes de Roger Dangeville, Ville de Saguenay, publication originale des Classiques des sciences sociales.
- MALIA, Martin (1995). *La tragédie soviétique. Histoire du socialisme en Russie 1917-1991*, Paris, Seuil.
 - (1980). *Comprendre la révolution russe*, Paris, Seuil.
- PIPES, Richard (1992). *Russia Under the Old Regime*, New-York, First Collier Books Edition.
 - (1993). *La révolution russe*, Paris, Presses universitaires de France.
- POLAN, A. J. (1984). *Lenin & the End of Politics*, Methuen & Co. Ltd, London.
- RAEFF, Marc (1982). *Comprendre l'ancien régime russe. État et société en Russie impériale*, Paris, Seuil.
- RIPART, Laurent (2017). *Tout le pouvoir aux soviets?*, Médiapart, ressource en ligne, 16 septembre.
 - (2019). *Le dernier Marx, communisme en devenir*, Médiapart, ressource en ligne, 23 février.
- ROUGERIE, Jacques (2009 [1988]). *La Commune de 1871*, 4^e édition (2009), Paris, PUF.
- SAINTE-CROIX (de), Geoffrey E. M. (2019 [1985]). *Karl Marx et l'interprétation de l'Histoire ancienne et moderne*, Revue en ligne Contretemps.
- SAUVÉ, J. R. M. (1994). *Géopolitique et avenir du Québec*, Montréal, Guérin.
- SCHAPIRO, Leonard (1977 [1955]). *The Origin of the Communist Autocracy. Political Opposition in the Soviet State. First Phase 1917-1922*, Cambridge, Harvard University Press.
- SERVICE, Robert (2011). *Trotsky*, Paris, Perrin.
 - (2016 [2000]). *Lénine*, Paris, Perrin

- SERVOLIN, Claude (1972). *L'absorption de l'agriculture dans le mode de production capitaliste*, dans *L'univers politique des paysans dans la France contemporaine*, Paris, Presses de Sciences Po., p. 41-77.
- SOLJÉNITSYNE, Alexandre (1963). *Une journée d'Ivan Denissovitch*, Paris, Julliard.
- (1974). *L'archipel du Goulag : 1918-1956. Essai d'investigation littéraire*, Tomes 1 et 2, Paris, Seuil.
- (1976). *L'archipel du Goulag : 1918-1956. Essai d'investigation littéraire*, Tome 3, Paris, Seuil.
- SOUVARINE, Boris (1985 [1935]). *Staline. Aperçu historique du bolchévisme*, Paris, Éditions Gérard Lebovici.
- SZUREK, Jean-Charles (1977). *Les paysans chez Lénine : « classe » ou « strate »?* dans *L'Homme et la société*, 45-46, p. 141-168.
- TERNON, Yves (2015). *Le terrorisme russe (1878-1908)* dans *Histoire du terrorisme. De l'Antiquité à Daech*, sous la direction de Gérard Chaliand et Arnaud Blin, Paris, Fayard.
- THEURILLAT-CLOUTIER, Arnaud (2013). *À la recherche de la métaphysique du jeune Marx* dans *Ithaque : Revue de philosophie de l'Université de Montréal*, no. 12, p. 1-22.
- TROTSKI, Léon (1963) *De la révolution*, Paris, Les éditions de minuit.
- (1995 [1930]). *Histoire de la révolution russe*, Tomes I et II, Paris, Seuil.
- ULAM, Adam B. (1965). *The Bolsheviks. The Intellectual, Personal and Political History of the Triumph of Communism in Russia*, New-York, Macmillan.
- (1973). *Les Bolcheviks*, Paris, Fayard.
- VOLKOGONOV, Dimitri (1995). *Le vrai Lénine. D'après les archives secrètes soviétiques*, Paris, Robert Lafont.
- VOYENNE, Bernard (1948). *De Marx à Staline. Le destin historique du marxisme* dans *De Marx au marxisme (1848-1948)*, sous la direction de Robert Aron, Paris, Éditions de Flore.
- WALICKI, Andrzej (1995). *Marxism and the Leap to the Kingdom of Freedom. The Rise and Fall of the Communist Utopia*, California, Stanford University Press.
- WEBER, Max (2002 [1905]). *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Flammarion.
- WHITE, James D. (2019). *Marx and Russia. The Fate of a Doctrine*, London, Bloomsbury Academic.
- WITTFOGEL, Karl (1977 [1957]). *Le despotisme oriental. Étude comparative du pouvoir total*, Paris, Les éditions de Minuit.
- WOLFE D., Bertram (1965). *Marxism. One Hundred Years in the Life of a Doctrine*, New York, The Dial Press.
- (1969). *An Ideology in Power*, New York, Stein and Day Publishers.